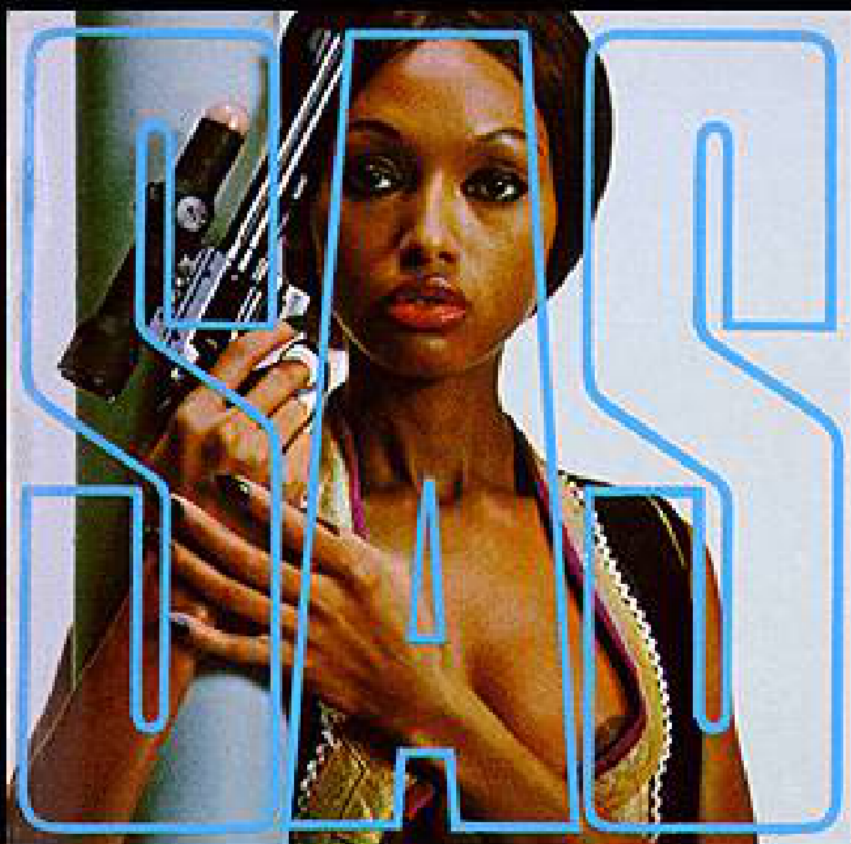


**SAS [025] –
L'homme de
Kabul**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'HOMME DE KABUL

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S-25

L'homme de Kabul

CHAPITRE PREMIER

Les deux portefaix afghans, en train de reposer leur charge trois fois haute comme eux à la rambarde du petit pont sur la rivière à sec, regardèrent curieusement le Blanc qui courait vers la barrière du poste pakistanais, cent mètres plus loin. Le visage congestionné, le souffle court, il semblait tiré en avant par son ventre et ses semelles claquaient maladroitement sur l'asphalte. C'était un homme dans la force de l'âge, vêtu d'un costume gris sans cravate. D'habitude, les étrangers qui passaient ainsi la frontière à pied étaient plus jeunes, et ne se pressaient pas ; ils avaient tout le temps.

Un peu en arrière du pont, un sous-officier afghan, de garde dans un mirador, suivit également le Blanc des yeux. Intrigué, lui aussi. Mais après tout, rien n'interdisait de franchir le no man's land entre l'Afghanistan et le Pakistan en courant. Si l'homme ne s'était pas présenté au contrôle des passeports, il aurait entendu des cris, on l'aurait poursuivi. Le soleil allait se coucher sur la Khiber Pass, éclairant les montagnes d'une étrange lumière mauve. En face, un énorme fort pakistanais datant de l'armée des Indes se découpait sur un piton comme une ombre chinoise. Une douzaine d'autobus et de camions stationnaient en face du dernier poste d'essence afghan, prêts à partir pour Kabul et Jalalabad.

La route, du côté afghan, serpentait sur un plateau désolé et semblait avalée par une barrière rocheuse chaotique et gigantesque. De la frontière, les lacets de la Khiber Pass descendant sur la plaine de Peshawar étaient invisibles.

Le soldat pakistanais en uniforme gris-fer des « Khiber Rifles » écoutait béatement la musique religieuse hurlée par un haut-parleur du poste frontière lorsqu'il vit l'étranger qui courait vers lui. Ce dernier arriva à la hauteur de la barrière, juste avant la petite place territoire pakistanais, et ralentit. Il respirait difficilement, son front était couvert de sueur et ses mains tremblaient. L'étranger se retourna. Trois hommes marchaient d'un pas nonchalant dans sa direction, des Afghans, vêtus du large pantalon bouffant et de la tunique sans forme. Deux portaient un fusil en bandoulière. Leurs visages moustachus n'avaient aucune expression. L'étranger, les voyant si proches, sembla encore plus affolé.

Il se planta devant le soldat pakistanais.

— Help me, dit-il d'une voix suppliante. Help me^{1}.

Le soldat des « Khiber Rifles » se dit que ce gros bonhomme avait dû abuser du haschich afghan. La terreur qui déformait ses traits ne pouvait venir que d'un cauchemar intérieur. Mais il fallait être poli avec les étrangers. Souriant, il tendit le bras vers le café et les bâtiments de la douane pakistanaise, faisant signe de passer.

— Welcome, dit-il.

Son anglais s'arrêtait là.

Les trois Afghans n'étaient plus qu'à quelques mètres. De nouveau, l'étranger supplia :

— Help me, help me...

L'autre hocha la tête, compréhensif, et se replongea dans l'écoute de sa musique.

Donald Mac Millan poussa un grognement étranglé. La peur lui serrait la gorge. Il n'arriverait jamais à Peshawar. Ses trois poursuivants attendaient à quelques mètres de lui, sous l'enseigne « Welcome to Pakistan ». C'étaient des « Pachtous » membres d'une tribu vivant entre le Pakistan et l'Afghanistan. Ils n'avaient même pas besoin de passeport pour passer la frontière. Quand le douanier afghan avait expliqué à Mac Millan qu'il ne pouvait franchir la frontière avec sa voiture, l'Australien avait compris qu'il ne leur échapperait pas. Depuis Jalalabad, où il s'était aperçu de la filature, il avait réussi à maintenir la Mercedes à distance. Mais il avait dû abandonner sa Ford au poste afghan.

Maintenant, il était à pieds, sans même une arme. Et Peshawar était encore à 80 kilomètres. Impossible de rebrousser chemin. Là, dans ce coin, les pachtous faisaient ce qu'ils voulaient. Sa seule chance était de reprendre de l'avance. Puisque eux aussi étaient à pied maintenant.

Brusquement, il se remit à courir, passant devant le bar-restaurant crasseux à la terrasse encombrée de hippies.

Un changeur clandestin brandissant une épaisse liasse de roupies l'accrocha par le bras glapissant :

— Nine roupiahs for one dollar, Sir, good money^{2}.

À la banque en bois, à trois mètres de là, on ne donnait que six roupies. Donald Mac Millan se dégagea avec un juron. Les taxis étaient plus loin.

Soudain, en apercevant à sa gauche, le bâtiment de la douane, minuscule et sordide, il eut une idée. Brutalement, il bifurqua et y pénétra. Une douzaine de hippies faisaient philosophiquement la queue. Donald se joignit à eux. Il se sentait un peu plus en sécurité. Puis, se retournant, il aperçut ses trois poursuivants. Placides et inexorables, ils bouchaient la porte.

Là, ils n'oseraient rien faire. Mais il était sûr qu'ils le tueraient dès

qu'il serait plus loin, sur la route déserte, gardée de loin en loin par les forts accrochés aux pitons de basalte.

Donald Mac Millan se maudissait. Il avait été mortellement imprudent de téléphoner à Kaboul. Il aurait dû savoir que les hommes de la Masounillate Milli⁽³⁾ connaissaient leur métier. De toutes ses forces, il essaya de dominer sa peur, de trouver une parade. Il regarda autour de lui. Un hippie, blond et hirsute avec des lunettes de fer vieillot, brandissait devant lui un passeport hollandais. Il devait comprendre l'anglais. D'un regard, il vérifia que les trois poursuivants ne le voyaient pas. Puis il se pencha sur le jeune homme et souffla :

— Vous voulez gagner vingt dollars ?

Au mot « dollar », les yeux du hippie papillotèrent. Il se retourna et toisa ce Blanc trop bien habillé pour le lieu.

— Hash ?

Sans arrêt, les hippies étaient sollicités par des trafiquants de drogue. Donald secoua la tête négativement. Sa main disparut sous sa veste et ressortit, tenant une petite bande de magnétophone, protégée par un plastique transparent.

— Non. Portez cela à l'hôtel Dean's, à Peshawar. Demandez Thomas Sands.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Visiblement le hippie ne comprenait pas. Il fronça les sourcils, cherchant le piège, prit la bande et la soupesa. Elle était trop légère pour être truquée. Donald Mac Millan défroissa un billet de vingt dollars, le déchira en deux, et en tendit une moitié au hippie.

— Alors, vous voulez ou non ?

Si les autres le voyaient, c'était foutu.

Le jeune Hollandais haussa les épaules. On rencontrait de drôles de gens à la Khiber Pass. Il prit la moitié du billet et l'enfonça dans la poche de son blouson avec la bande.

— Quand irez-vous ?

Le hippie eut un geste évasif. Cela dépendait de la bonne volonté des camions pakistanais. Déjà, Donald Mac Millan ne l'intéressait plus. Il se demandait si le douanier allait trouver la plaque de haschich dissimulée dans sa botte. De quoi atteindre Khatmandou sans « manque ».

Donald Mac Millan examina le douanier moustachu et solennel. Il devait parler un peu l'anglais... Mais il y avait peu de chance qu'il vienne à son secours. Il se retourna : les Pach tous avaient disparu, mais l'Australien savait qu'ils attendaient dehors. Il y avait bien la solution de s'enfermer là, de faire du scandale, d'arriver à téléphoner à Peshawar. Mais il connaissait la paresse des Pakistanais. Après des palabres oiseuses, ils s'en débarrasseraient et le renverraient à

l'obscurité. Car, dans deux heures, il allait faire nuit.

Il quitta la file et s'approcha de la porte, observant l'extérieur.

Il aperçut les trois Pachtous assis à la terrasse du café, de l'autre côté de la route. Donald Mac Millan avala une grande goulée d'air frais et franchit la porte d'un seul élan. En face, à côté du bistrot, stationnaient une douzaine de camions Bedford enluminés de peintures naïves. S'il parvenait à se cacher dans la cargaison de l'un d'eux, il était sauvé. Mais c'était trop près de ses poursuivants. Trois cents mètres plus loin, après le bâtiment de contrôle des passeports, il y avait une file de taxis en ruines, de vieilles américaines rafistolées avec une fabuleuse adresse.

Plusieurs changeurs « clandestins » entourèrent aussitôt cette proie isolée, brandissant leurs roupies et glapissant leurs tarifs. L'Australien les écarta, et partit en courant vers les taxis.

Trop tard.

La scène avait attiré l'attention de ses trois poursuivants. Ils se levèrent, abandonnant leur thé. Affolé, Donald Mac Millan faillit se faire écraser par un Bedford, surmonté d'une pyramide humaine. À la queue leu leu, les trois Pachtous avançaient sans se presser. Après les quelques bâtiments du poste frontière, il n'y avait plus rien jusqu'à Landicotal, le premier village pakistanais, fief des contrebandiers. Rien que les lacets de basalte noir et brillant de la Khiber Pass. Témoins immuables et muets de tant d'affrontements sanglants...

Essoufflé, Donald Mac Millan arriva à la hauteur d'un taxi qui démarrait et se pencha par la glace ouverte vers le chauffeur. L'intérieur du véhicule était un magma humain et compact. Les deux banquettes disparaissaient sous une bonne douzaine de Pakistanais. Quatre ou cinq autres achevaient de s'installer sur le toit, accrochés à la galerie.

— Itaraf Peshawar⁽⁴⁾ ?

Le chauffeur ne répondit même pas. Le taxi s'ébranla. Aussitôt, quatre passagers supplémentaires se ruèrent dans le coffre ! Le dernier resta debout sur le pare-chocs arrière, accroché à la porte ouverte... La vieille Dodge parvint à prendre un peu de vitesse et s'engagea dans la ligne droite précédant les lacets.

Donald Mac Millan courut jusqu'au second véhicule qui semblait vide. En s'approchant, il aperçut dans la De Soto deux hommes assis à même le plancher. La couche de base... Ici, l'histoire célèbre du taxi écossais tombant dans un ravin et causant quinze morts était largement dépassée...

Il brandit devant le chauffeur somnolant à son volant une poignée de dollars.

— Itaraf Peshawar ?

Les billets verts eurent sur ce croyant l'effet de la pierre noire de

La Mecque. Instantanément, réveillé, il rafla les billets et fit signe à l'Australien de monter. Donald Mac Millan se laissa tomber sur la banquette défoncée. Le taxi sentait la sueur et la crasse. Mais le chauffeur ne semblait pas décidé à démarrer. L'Australien se pencha en avant :

— Go, go...

Pas de réaction.

Donald Mac Millan se retourna. Les trois Afghans approchaient sans se presser. À part les chauffeurs de taxi, il n'y avait personne. Frénétiquement, l'Australien secoua le chauffeur, jetant sur ses genoux un billet de vingt dollars, et hurla :

— Go ! Now.

Cette fois, le Pakistanais, à regret, mit en marche. Sans attendre le reste de la cargaison. Pourtant, au moment où ils démarraient, deux passagers plongèrent dans le coffre et un gamin s'y accrocha, debout. Le moteur hoqueta, les vitesses grincèrent. Ils étaient partis. À travers la lunette arrière Donald vit ses poursuivants hésiter. Puis, ils s'engouffrèrent dans un taxi aussi en ruines que le sien, une vieille Dodge verte.

Son propre véhicule brinquebalait de plus en plus vite avant d'aborder les premiers lacets de la Khiber Pass. L'Australien se dit que s'il atteignait Landicotal avec quelques centaines de mètres d'avance, il pourrait peut-être s'y cacher. Quitte à gagner Peshawar à pied dès qu'il ferait nuit.

L'étroite route goudronnée serpentait entre les hauts rochers de basalte brillant. Un énorme camion Bedford peint d'un vert criard, descendant vers l'Afghanistan, frôla le taxi qui faillit basculer dans le ravin. Le site était superbe, presque chaque piton était surmonté d'un petit fort carré où flottait le drapeau blanc et vert du Pakistan. Comme si les armées de la Reine Victoria allaient attaquer. Pas un arbre, pas un buisson. Rien que des parois abruptes et déchiquetées.

Donald Mac Millan se retourna. Tant qu'ils étaient dans les lacets, ils ne craignaient rien. Sans arrêt, des camions les croisaient. Le taxi qui le poursuivait était trop poussif pour doubler rapidement. Il suivait à une centaine de mètres, le radiateur fumant. Deux des Pachtous étaient à l'intérieur, le troisième, à plat ventre sur la galerie du toit, le fusil posé près de lui.

Mais la distance ne diminuait pas entre les deux véhicules...

Donald Mac Millan essuya sa paume trempée de sueur à la moleskine.

La route, avant de disparaître derrière un éperon rocheux était

presque droite. Mètre par mètre, l'Australien vit soudain le taxi de ses poursuivants se rapprocher.

De nouveau, la peur lui serra l'estomac. Il se pencha en avant et secoua le chauffeur :

— Go, go !

Il plongea la main dans sa poche et en sortit des billets froissés qu'il agita sous le nez du chauffeur.

Celui-ci ralentit pour s'engager dans le virage, mais fit rugir ensuite son vieux moteur, à lui arracher les pistons. Un pont étroit dominait la voie ferrée du petit train de Landicotal, qui ne menait nulle part. Les Anglais s'étaient donné du mal pour rien.

Le poste frontière n'était plus visible. La route sinuait vers Landicotal dans un paysage majestueux et désertique. Enfin galvanisé, le chauffeur accéléra. La Dodge verte reperdit du terrain. Donald Mac Millan remarqua au passage un écriteau sur la droite : une voiture et un chameau stylisés surmontant deux flèches orientées en opposition. L'ancienne route non goudronnée de la Khiber Pass servait maintenant aux caravanes. Dès le coucher du soleil, le trafic officiel s'arrêtait et les contrebandiers régnaient en maîtres.

De nouveau, il y eut une série de virages en épingles à cheveux en légère déclivité. Déchaîné, le Pakistanais dévalait la route, frôlant le précipice. Donald Mac Millan se retourna pour surveiller la Dodge verte, cachée par les virages. La route remontait, rectiligne entre deux massifs. L'Australien guettait le capot vert : rien. La Dodge verte s'était évanouie dans les épingles à cheveux. Il faillit crier de joie. L'autre taxi avait dû tomber en panne. Pour la première fois, il se détendit un peu. À un kilomètre sur la gauche, il apercevait déjà les briques roses de l'énorme fort Shasar des « Khiber Rifles ». Landicotal était derrière.

Le chauffeur freina dans un couinement désespéré. Donald Mac Millan jura, de nouveau le cœur dans la gorge. Un camion était en panne, ses passagers bivouaquant au bord de la route. Un Pachtou à cheval, un vieux Lee-Enfield en bandoulière, fier et distant, veillait sur le véhicule stoppé. Dans un grincement de boîte de vitesses à l'agonie, le taxi repartit. Machinalement, Donald Mac Millan jeta un coup d'œil sur la gauche. Son cri fit se retourner le chauffeur. La Dodge verte roulait dans un nuage de poussière sur la piste des chameaux. Celle-ci dominait la route asphaltée sur cette portion pour la couper trente mètres plus loin et continuer en contrebas. Désespérément, l'Australien se jeta sur sa portière. La poignée avait disparu depuis belle lurette. Le Pakistanais freina à mort et le taxi s'immobilisa au beau milieu de l'intersection. Juste au moment où la Dodge verte dévalait comme un obus.

Le choc fut terrifiant. La calandre de la Dodge s'enfonça dans le flanc gauche du taxi comme un coin, le projetant à travers la route. Il

heurta le muret de pierre dans un étincellement de ferraille, le franchit, perdit une roue et bascula sur la pente rocailleuse et abrupte.

Juste au moment où le Pachtou, installé sur la galerie de la Dodge s'envolait au-dessus de la route, sans lâcher son fusil.

Il acheva gracieusement sa trajectoire contre une plaque à la mémoire du « Deuxième régiment Penjabis » scellée dans le roc. Sa calotte crânienne, bien que protégée par le turban s'écrasa avec un bruit mat et écoeurant et il glissa à terre comme un pantin cassé. Emporté par son élan, la Dodge traversa la route et s'arrêta sur la piste.

Un camion Bedford qui arrivait derrière le taxi, fit un brusque écart, surpris par l'accident. Il n'eut pas le temps de reprendre sa gauche : un autobus bourré surgit du virage. Les deux véhicules s'encastrèrent phare à phare dans un horrible fracas. Des hurlements jaillirent des deux véhicules. L'avant de l'autobus n'était plus qu'un magma de chairs et de tôles entremêlées. Les survivants sautèrent à terre. Personne ne prêta attention à la Dodge verte.

Donald Mac Millan ouvrit la portière d'un coup d'épaule et s'effondra dans la poussière grise. Des élancements violents lui transperçaient le crâne. Il mit plusieurs secondes à réaliser où il se trouvait. Le taxi avait roulé jusqu'au bord de la rivière à sec, deux cents mètres environ en contrebas de la route et s'était arrêté sur le toit. Deux des Pakistanais avaient été éjectés et gisaient, inanimés sur la pente. Les autres étaient au fond du taxi, morts ou sérieusement blessés.

L'Australien parvint à se mettre debout et s'appuya à la carrosserie. Il tâta son oreille gauche et poussa un cri de douleur. Le cartilage était effroyablement sensible et sa tête lui semblait vide. Il regarda les montagnes sans les voir, sans comprendre où il se trouvait, puis ses yeux se posèrent sur le visage ensanglanté du chauffeur pakistanais. La nuque brisée, il ne respirait plus. Un vacarme de klaxons lui parvint soudain de la route encombrée par l'accident.

Il leva la tête et tout lui revint d'un coup. Sa première pensée fut qu'il allait avoir du mal à remonter cette pente caillouteuse pour chercher du secours. Du sang coulait sur son visage d'une profonde coupure au cuir chevelu, et ses jambes semblaient en coton.

Il aperçut tout à coup deux silhouettes qui descendaient vers lui en courant. L'une d'elles brandissait un fusil à bout de bras.

— Goddam it⁽⁵⁾ !

Le film des événements précédant l'accident se déroula d'un coup dans le cerveau de Donald Mac Millan. Les Afghans ! Ils venaient

l'achever. Il regarda autour de lui. Le taxi s'était écrasé en bordure d'un sentier qui se perdait au flanc des pitons. Deux cents mètres à gauche, il y avait quelques masures autour desquelles des chameaux broutaient mélancoliquement une herbe invisible.

Il partit en courant. Mais ses chaussures de ville glissaient sur les cailloux et sa tête menaçait de se détacher à chaque pas. Derrière lui, il entendait des pierres rouler. Il se retourna : les deux hommes n'étaient plus qu'à vingt mètres. Ils couraient avec souplesse, en dépit de leurs culottes bouffantes. L'Australien comprit qu'il n'atteindrait jamais le village.

Brutalement, il bifurqua sur la gauche pour escalader la pente.

Une grosse pierre le frappa à l'épaule. Il tomba. La douleur effaça sa peur pour quelques instants. En luttant pour se relever, il tourna la tête et vit le bras levé d'un des Afghans. Ils s'étaient arrêtés à quelques mètres derrière lui. Celui qui avait un fusil le tenait négligemment sur son épaule par le bout du canon. Leurs visages impassibles ne reflétaient aucune émotion. L'homme au fusil semblait s'être battu avec un fer à repasser tant ses traits étaient aplatis. Tous les deux avaient des visages anguleux et durs d'êtres habitués au danger.

Les mains de Donald Mac Millan griffèrent la rocaille et il cria de toutes ses forces :

— Help !

Son cri se répercuta sur les pitons escarpés de la Khiber Pass, mais n'éveilla aucun écho sur la route. La circulation était totalement paralysée et deux longues files bloquaient le passage. Une caravane de chameaux se faufilait entre les véhicules arrêtés, indifférents à ce vacarme...

La pierre aux arêtes aiguës frappa l'Australien à la mâchoire, déchirant sa joue jusqu'à l'os. La bouche pleine de sang, il essaya de crier encore, mais n'émit qu'un faible gargouillis. Son pied glissa et il roula sur le côté, vers les deux Afghans. Il vit la crosse du fusil levé et se protégea instinctivement le visage. Mais le talon de l'arme le frappa au côté avec une brutalité inouïe, lui faisant éclater la rate.

Recroquevillé par la douleur, il poussa un faible cri. Un des Afghans souleva alors une grosse pierre à deux mains, visa et l'écrasa sur le visage découvert. Comme on écrase une punaise.

Dans un sursaut d'agonie, Donald Mac Millan se détendit d'un coup, puis demeura immobile. L'os frontal enfoncé, il était dans le coma. Deux filets de sang coulaient de ses narines écrasées. L'homme au fusil lui écrasa encore une pierre sur la tempe, mais sans conviction. Il avait tué assez de gens pour savoir discerner un homme qui allait mourir. Alors, à quoi bon gaspiller ses forces ?

Il posa son arme et s'agenouilla près du mourant. Posément et soigneusement il le fouilla, prit le stylo en or, les billets, le portefeuille

et un carnet noir. Il défit la ceinture, fouilla les sous-vêtements, puis ôta les chaussures, vérifiant qu'elles ne comportaient pas de cachettes. Il retourna ensuite le corps et vida la poche-revolver d'une liasse d'afghanis. Donald Mac Millan eut un sursaut et mourut, le visage dans la poussière.

Le second Afghan siffla doucement. Un groupe de policiers pakistanais discutait au bord de la route avec de grands gestes, désignant le taxi renversé au fond du ravin. On n'allait pas tarder à s'occuper d'eux. Paisiblement, ils s'écartèrent du corps de l'Australien et se mirent en marche le long de la rivière, vers la frontière afghane. Personne ne les inquiéterait. Les Pachtous, leurs frères, étaient d'une discrétion digne d'éloges pour les affaires de sang.

Pendant près d'un mille, ils avancèrent en silence. Puis une arête rocheuse cacha la voiture et le cadavre de Donald Mac Millan.

Les deux Afghans s'arrêtèrent pour allumer une cigarette. Dans une demi-heure, il ferait nuit. Celui qui n'avait pas de fusil désigna du doigt un fortin à près de cinq cents mètres, avec la silhouette d'un soldat pakistanais se découpant en ombre chinoise sur le soleil couchant.

— Celui-là, il est trop loin pour toi...

L'homme au visage plat ne répondit pas, mais il fit glisser l'arme de son épaule, manœuvra la culasse et s'assit. Le coude gauche appuyé sur sa cuisse, il éleva lentement le long canon du Lee-Enfield.

La détonation se répercuta longuement. Sur le fort, la petite ombre chinoise parut se casser en deux et disparut. L'Afghan sans fusil poussa un rugissement de joie et donna une grande claque dans le dos de l'homme au visage plat. Celui-ci se releva et sourit modestement. Avec son Lee-Enfield, il pouvait tuer un renard à trois cents mètres, d'une seule balle. Alors un homme...

Les deux hommes se remirent en marche. L'homme au visage plat se mit à chanter d'une voix grave une chanson pachtou où il était question d'une belle fille voilée qui allait chercher de l'eau, guettée par son amoureux... Son compagnon avait eu raison de le défier. La mort de ce Pakistanais inconnu équilibrait celle de leur compagnon. Le sang appelait le sang.

CHAPITRE II

Le serveur pakistanais eut un sourire huileux et désolé :

— Désolé, Sir, pas de viande aujourd'hui. Demain non plus. Nous sommes en guerre.

Malko soupira.

— Alors un carry de poulet. Avec du Pepsi-Cola.

— Pas de Pepsi. Lemon Squash seulement.

La gentillesse du garçon était aussi désarmante que la pénurie qui régnait à Peshawar. Thomas Sands esquissa un sourire froid :

— On ne peut pas bouffer les Indiens et du mouton en même temps...

Le beau visage du septième secrétaire de l'ambassade américaine de Kabul semblait sculpté dans de la cire, tant il était peu expressif. Il louchait légèrement, parlait peu et lentement et semblait toujours ailleurs. Plusieurs fines cicatrices marquaient le côté gauche de son visage. Comme de profondes coupures de rasoir.

Le jeune homme poupin à lunettes qui l'accompagnait paraissait absolument fasciné par l'élégance carnassière, la désinvolture et les yeux d'or de Malko.

Celui-ci laissa son regard errer sur la triste salle à manger de l'hôtel Dean's. Des ventilateurs nostalgiques brassaient un air tiède. Pourquoi, diable, l'avoir arraché au confort de l'Intercontinental de Téhéran pour l'expédier à Peshawar, petite ville endormie du Pakistan occidental ?

— Quel pays ! Ils ne savent même pas ce que c'est que de la vodka...

Le Pakistan était en pleine hystérie guerrière. Partout, des inscriptions « Crush hidia⁽⁶⁾ », les restrictions, une espionnite aiguë. Le fort vieux de deux cents ans qui surplombait la ville était mieux gardé que Fort-Knox. Comme si l'Armée des Indes allait attaquer incessamment.

L'œil gauche de Thomas Sands fixa Malko avec une certaine ironie.

— Vous vous demandez pourquoi je vous ai arraché au caviar et aux belles Persanes. Rassurez-vous, on vous rendra bientôt à vos baisemains... Prince Malko.

Le complet d'alpaga bleu de Malko, qui paraissait coulé sur lui, sa distinction et surtout, son détachement un peu ironique semblaient l'agacer. Comme si chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes avaient voulu lui rappeler qu'il avait en face de lui non une vulgaire barbouze de la Central Intelligence Agency, mais Son Altesse Sérénissime le Prince Malko, authentique noble autrichien, dont on s'assurait la collaboration à la rigueur mais dont on n'achetait pas l'âme. Le fait qu'il reste lui-même, que l'effroyable froideur du « Monde parallèle » ne l'ait pas entamé plongeait ses employeurs dans une perplexité sans fond. On avait été jusqu'à vérifier qu'il engloutissait bien les sommes arrachées à la C.I.A. dans son château de Liezen.

Malko ne releva pas. Il se sentait si différent de ces professionnels aux horizons limités. Soldats obscurs d'une guerre sans fin.

— Où est l'homme que vous attendiez ? demanda-t-il.

Thomas Sands passa la main dans ses cheveux noirs.

Comme chaque fois qu'il avait un problème. Puis, il fixa la nappe trouée.

— Je n'en sais rien... Il a un jour de retard. S'il n'est pas là demain, je repartirai pour Kabul et vous pour Téhéran.

Malko ôta une miette de son costume d'alpaga. Il n'éprouvait que peu d'inclination pour Peshawar, ville plate et sans charme. Sauf quelques allées ombragées du quartier résidentiel, parcourues par des « scooter-taxis » décorés de couleurs criardes.

— Mettez-moi un peu au courant, suggéra-t-il. Cela passera le temps.

Les deux yeux de Thomas Sands firent un effort désespéré pour se rapprocher. Septième conseiller à l'ambassade de Kabul, il présidait aux destinées de la C.I.A. pour l'Afghanistan. C'est à ce titre qu'il avait convoqué Malko à Peshawar. Ce dernier séjournait à Téhéran pour le compte de la C.I.A. afin de prendre contact avec les responsables de certains émirats du golfe Persique, gros producteurs de pétrole.

— C'est une information qui, si elle est vraie, peut changer nos rapports de force avec la Chine, fit l'Américain à voix basse.

Le jeune homme à lunettes se tortilla sur sa chaise, les yeux humides de curiosité. Sinologue du State Department en stage à Kabul, il éprouvait une horreur délicate à se trouver mêlé à une histoire pareille.

Il regarda les serveurs pakistanais comme si c'étaient des gardes rouges.

— Mais encore ?

Thomas Sands alluma une Winston, et fit, presque sans bouger les lèvres :

— Il y a eu des rumeurs, la semaine dernière à Kabul. Un avion en

provenance de Chine se serait écrasé dans le Pamir, entre la frontière et la ville de Wakhan, dans une région totalement déserte... Nous avons essayé d'en savoir plus, mais les Afghans ont prétendu ne pas être au courant. Le Pamir est zone interdite, avec des cols à 5 ou 6 000 mètres, comme un doigt montagnoux qui s'enfoncerait dans la Chine.

« L'hiver commence au mois d'août...

« Alors, j'ai juste envoyé une note à Washington, signalant l'information. Et puis, ce Mac Millan m'a téléphoné...

— Qui est-ce ?

L'Américain haussa les épaules.

— Un de ces gars bizarres qui traînent dans ce coin du monde. Un Australien, ancien radio militaire, né par hasard à Tchung-King. Parle chinois. Il travaille avec les contrebandiers d'armes et d'opium du Nouristan. Ils se servent de relais radios clandestins pour leurs expéditions. Mac Millan est toujours fourré dans des coins impossibles. Il m'a déjà vendu des petites informations. Sur les nomades chinois, entre autres.

« Il y a trois jours, il m'a téléphoné de Jalalabad. Il a prétendu qu'il avait peur de venir à l'ambassade, qu'il voulait me rencontrer ici en terrain neutre, qu'il possédait une information valant des milliers de dollars...

« Évidemment, je n'étais pas chaud pour venir à Peshawar. Alors, il m'a raconté une histoire incroyable.

« Deux nuits plus tôt, il était à l'écoute radio quand il avait entendu par hasard des conversations en chinois – je vous ai dit qu'il parle cette langue. D'après lui, c'était un pilote qui enjoignait à un avion de faire demi-tour. Quelque part au-dessus de la Chine, tout près du Pamir.

« Ensuite, l'appareil était entré dans l'espace aérien afghan. Aussitôt, le radio avait tenté d'entrer en contact avec la tour de contrôle de Faizabad, l'aéroport le plus proche, annonçant en anglais qu'ils étaient touchés. Puis, plus rien. L'avion a dû s'écraser quelque part à l'est de Wakhan, dans une vallée déserte. Cela, c'est la première partie de l'histoire. La seconde, Mac Millan ne voulait me la dire que de vive voix. Et m'en apporter les preuves. »

Malko en avait oublié son poulet au carry.

— Qui se trouvait à bord de cet avion ?

Thomas Sands laissa tomber :

— Ce pourrait être Lin Piao.

Le sinologue resta la fourchette en l'air et Malko crut avoir mal entendu.

— Quoi ! L'ancien ministre de la Défense de Chine Populaire, le dauphin de Mao !

L'Américain inclina la tête solennellement.

— Oui. Mao l'avait désigné comme son dauphin il y a deux ans et demi, « comme son plus proche camarade d'armes et son successeur ». Mais depuis, il a été dénoncé par le Drapeau Rouge, comme révisionniste et criminel. Partout en Chine, on retira de la vente, le fameux petit Livre Rouge, parce que Lin Piao en avait écrit l'introduction. La dernière fois qu'on a entendu parler de lui, il vivait en résidence forcée dans le quartier de Hung Nai Hai. Il a pu tenter de s'enfuir.

Malko fronça les sourcils, pas convaincu.

— C'est énorme, votre histoire. J'y croirais beaucoup plus si votre Mac Millan était ici, avec ses preuves...

Une ombre de gravité passa dans les yeux noirs de Thomas Sands.

— Nous avons une base à Kandahar, dans le sud de l'Afghanistan, dit-il. Dès l'information de Mac Millan, j'ai fait envoyer un appareil de reconnaissance. Il a survolé la zone et a ramené des photos. Celle d'un Trident équipé d'un radar spécial pour les vols à basse altitude. Écrasé dans une vallée, à l'est de Wakhan. Juste le type d'appareil utilisé par les officiels chinois de haut rang.

« Et ce n'est pas tout : le jour où Mac Millan prétend avoir capté son message, tous les vols domestiques chinois ont été suspendus sans préavis et sans explication. Nous l'avons décelé par nos écoutes radio... C'est troublant. »

— Mais alors, pourquoi n'avez-vous pas capté aussi l'appel de ce mystérieux Trident ?

— Il volait trop bas. Dans le Pamir, les communications radio sont très mauvaises. Et nous n'avons aucun poste d'écoute dans le coin. Mfc Millan, lui, se trouvait à moins de 300 milles de Wahkan.

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes ici... fit Malko. Puisque vous savez déjà tant de choses...

Thomas Sands secoua la tête, agacé, et remonta sa mèche de cheveux noirs :

— Je ne *sais* rien. Ce sont des hypothèses. Je veux être certain de la personnalité de ceux qui étaient à bord. Et savoir ce qu'ils sont devenus.

— Ce Mac Millan le sait ?

— Il l'a prétendu.

Silence. Le Pakistanais ôta l'assiette de Malko avec le poulet à peine touché. Si l'histoire de Thomas Sands était vraie, c'était fabuleux. *Jamais*, à ce jour, un dirigeant chinois n'avait choisi la liberté. Jamais. Et le dauphin de Mao !

Malgré son flegme, Malko se sentit concerné.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis la main sur votre bonhomme, demanda-t-il.

— Il ne m'a même pas laissé le temps de parler, répliqua avec

agement Thomas Sands. Il avait peur.

— Il avait peut-être une bonne raison, dit rêveusement Malko.

Thomas Sands consulta sa montre !

— Allons nous coucher... Il ne viendra plus ce soir.

Ils étaient les derniers clients du restaurant. Bientôt, on allait les plier sur les tables avec les chaises. À Peshawar, la vie s'arrêtait à dix heures du soir.

— J'ai envie de prendre l'air, dit Malko. Vous m'accompagnez ?

L'Américain paya et ils sortirent, le sinologue muet sur leurs talons. Dans la rue sombre, les carriages à chevaux passaient sans bruit, en brinquebalant, charmantes et désuètes. Les bâtiments de bois gris sans étage du Dean's Hôtel étaient sinistres. Même la pelouse qui les entourait n'arrivait pas à les égayer. Ils franchirent la grille et firent quelques pas dans l'avenue déserte et noire. Une odeur tenace de crottin flottait dans l'air.

Thomas Sands frissonna. Dès que la nuit tombait, il faisait frais à Peshawar.

— Rentrons.

Au moment où ils allaient regagner le petit lobby, un bruit de discussion violente éclata brutalement à leur droite, là où se tenait le veilleur de nuit. Des cris en anglais et en pakistanais. Intrigués, les trois hommes se dirigèrent vers le bruit. Un Pakistanais barbu luttait furieusement avec un hippie aussi barbu que lui, au blue-jean en loques, dont les lunettes étaient tombées par terre.

En voyant les deux Blancs, il glapit :

— Dites à ce singe de me foutre la paix. Je ne veux pas coucher dans son hôtel pourri.

Compatissant, Thomas Sands s'approcha :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le hippie donna un coup de pied vicieux au Pakistanais et cria :

— Je cherche un type qui doit me donner vingt dollars. Vous pouvez pas le faire appeler ?

Pour la vingtième fois, Thomas Sands remit la bande sur le magnétophone. Le sinologue, son visage poupin congestionné par l'attention et la nervosité, colla son oreille au haut-parleur, confrontant l'enregistrement avec ses notes. Dans la pièce voisine, le consul américain de Peshawar s'était rendormi dans un fauteuil.

Encore heureux qu'il ait eu un magnétophone...

Il était quatre heures du matin. Mais Malko n'avait pas sommeil. Thomas Sands buvait des oreilles les mots incompréhensibles qui sortaient de l'appareil comme s'il avait pu les comprendre. Toutes les

trente secondes, il se passait la main dans les cheveux.

— Répétez, dit-il.

— Je ne comprends pas absolument tous les mots, Sir, fit le sinologue bégayant d'émotion. Mais il y a deux voix qui enjoignent à un pilote de faire demi-tour. Ils menacent de tirer. Ensuite il y a...

— Je sais, je sais, coupa Sands. Redites-moi la seconde partie.

Le sinologue baissa encore la voix. Étranglé par l'énormité de ce qu'il venait d'entendre.

— C'est la voix du pilote, fit-il. Après l'atterrissage de fortune. Il donne sa position et demande du secours à Wakhan. Il dit, il dit... qu'il a, à bord, le général Lin Piao blessé, mais vivant...

Le jeune homme se tut. Écrasé par l'importance du secret. Ensuite, la bande n'était plus audible, la puissance des accus de secours avait dû baisser très vite, à cause du froid.

— Est-ce que les Chinois ont eu le temps d'arriver à l'épave, demanda Malko.

Le visage de cire de Thomas Sands frémit.

— Non. En cette saison, les cols sont infranchissables. Même avec l'aide de la pensée de Mao.

Donc, s'il était vivant, le général Lin Piao se trouvait toujours en Afghanistan.

Thomas Sands arrêta le magnétophone et réenroula soigneusement la bande. Ses yeux divergents brillaient d'un éclat presque dément.

— Vous y croyez maintenant ?

— C'est fabuleux, reconnut Malko.

L'Américain se leva.

— Il faut retrouver Donald Mac Millan. Coûte que coûte. Il en sait sûrement plus. Il est peut-être repassé en Afghanistan, ou il se cache à Landicotal. Heureusement que j'ai pris comme chauffeur Yacoub. Il va nous être précieux.

— Qui est Yacoub ?

— Notre chef comptable à l'ambassade. Il nous rend pas mal de petits services... C'est un Pachtou et il parle la langue d'ici. Son oncle habite Landicotal.

La Plymouth grise montait les lacets de la Khiber Pass, tournant le dos à la plaine de Peshawar, laissant derrière elle le fort de Jamrod. La vue était féérique.

Malko pensa aux régiments de l'Armée des Indes qui s'étaient fait décimer là un siècle plus tôt... Presque à chaque virage, une plaque scellée dans les rochers noirs ou ocre rappelait leur héroïsme

« 2^e Penjabis, 1^{er} Khiber Rifles ». Thomas Sands somnolait depuis le départ. Jusqu'à l'aube, il avait expédié à Washington un interminable rapport codé. La bande partirait par la valise diplomatique, de Kaboul. Gardée comme le Koh-I-Nor... Fébrile, il avait réveillé Malko, à sept heures. Yacoub attendait déjà dehors avec la Plymouth de l'ambassade. C'était un petit bonhomme au teint olivâtre, au nez busqué, avec des yeux intelligents et malicieux et silencieux comme une carpe...

Les lacets firent place à un plateau désert, cerné par les pitons rocheux. Au fond, on apercevait quelques maisons accrochées à la pente. Yacoub se retourna :

— This is Landicotal, Sir.

Cinq minutes plus tard, le taxi stoppa sur une petite place sale et grouillante en face d'un bâtiment décrépît de trois étages, baptisé « Khiber hôtel ». Landicotal se dressait entre les deux parties de la Khiber Pass à 3 518 pieds. Un agglomérat de maisons en torchis et un dédale de ruelles boueuses et puantes. La Mecque de la contrebande pakistano-afghane. Tous les sentiers de la montagne aboutissaient à Landicotal.

Guidés par Yacoub, Thomas Sands et Malko s'enfoncèrent dans les ruelles du bazar, en contrebas de la place. Des magmas noirâtres pendaient à des ficelles, moitié viande, moitié mouches. Presque à chaque pas, on croisait un Pachtou, le fusil en bandoulière ou le pistolet à la ceinture. L'année précédente, il y avait eu dix-sept meurtres recensés dans le village. Les Pachtous mettaient scrupuleusement en application le vieux proverbe afghan :

« Il vaut mieux revenir couvert de sang. Que sain et sauf comme un lâche. »

— Nous allons voir un cousin de Yacoub, expliqua Thomas Sands. Il sait tout ce qui se passe à Landicotal.

Les boutiques d'épices et de tissus avaient fait place à des échoppes croulant sous les armes de tous calibres : pistolets, mitraillettes Sten, et surtout fusils de guerre. Un vieux courut après Malko, brandissant un parabellum rafistolé...

Yacoub stoppa devant une baraque de bois. Un gamin d'une douzaine d'années, un mégot collé à la bouche, s'appliquait avec amour à nettoyer un Beretta. En voyant les étrangers, il se leva et leur fit signe d'entrer. Les murs disparaissaient sous des paquets de bâtons de dynamite de toutes les tailles. Il y avait dans cette modeste échoppe de quoi ramener la Khiber Pass au niveau de la mer. Sous le comptoir, Malko aperçut une caisse de grenades anglaises entamées. Yacoub dit quelques mots au gosse qui partit en courant.

— D'où viennent toutes ces armes ? demanda Malko, un peu suffoqué.

— Ce sont des armes pakistanaises fabriquées dans la zone franche expliqua Thomas Sands. Ils copient n'importe quoi... Un fusil vaut trente dollars.

Le gosse réapparut, suivi d'un adulte qui se jeta dans les bras de Yacoub.

— C'est mon cousin, annonça ce dernier.

Les deux hommes se congratulèrent longuement, puis engagèrent la conversation à voix basse. Dès les premières questions de Yacoub, le visage du cousin se rembrunit. Il fit signe aux deux Blancs de pénétrer dans la baraque. Tous s'accroupirent par terre. Malko pria silencieusement pour que personne n'ait la mauvaise idée de craquer une allumette...

Yacoub tourna un visage désolé vers Sands :

— Il y a eu un Blanc tué avant-hier. Par des hommes venus de Kabul. À coups de pierres... Il arrivait de Jalalabad. Il a passé la frontière à pied. Sa voiture est restée de l'autre côté.

— Comment était-il ?

Yacoub traduisit.

— Gros, à peu près cinquante ans.

— C'est lui, murmura Thomas Sands.

Ses petites cicatrices eurent un frémissement nerveux. Yacoub le contemplait d'un air désolé, comme pour s'excuser.

— Où est-il ?

Traduction. Réponse.

— La police a enlevé le corps. Il a été emmené au fort de Jamrod, chez les Pakistanais.

Malko luttait contre une crampe sournoise, fasciné. Si on avait assassiné Donald Mac Millan, c'était une preuve supplémentaire « *a contrario* » que l'histoire était vraie. Que Lin Piao, le dauphin de Mao Tsé-toung se trouvait bien quelque part en Afghanistan. Vivant.

Le cousin et Yacoub conversaient à voix basse. Enfin, ce dernier se pencha vers Thomas Sands :

— Ils sont venus de Kabul, paraît-il, mais c'étaient des Pachtous. Des hommes du colonel Kurt Pilz. Ils sont repartis. Ils ont tué un soldat pakistanais pour s'amuser.

L'Américain se leva. Il n'y avait plus rien à apprendre à Landicotal.

— Allons-nous en.

Le gosse voulait absolument que Malko accepte un paquet de bâtons de dynamite...

Au moment où ils partaient, il vit Yacoub empocher une énorme liasse de roupies pakistanaises. Le marché noir était florissant.

— Vous allez prendre un taxi et repartir sur Peshawar, annonça Thomas Sands. Moi, je rentre sur Kabul. Je ne veux pas que vous

arriviez avec moi... Les Afghans ne savent pas que nous sommes au courant. C'est notre seule chance. De Peshawar, filez à Karachi. Et de là, revenez sur Kabul.

— Et j'arrive comme quoi ?

— Comme à Téhéran. Journaliste.

Malko n'était qu'à demi satisfait de redescendre la Khiber Pass dans un taxi pakistanais. Mais l'homme de la C.I.A. avait raison.

— Que vont faire les Afghans, à votre avis ? demanda-t-il.

— Le donner aux Russes qui noyautent le pays ou le rendre aux Chinois dont ils ont une frousse bleue. Il nous restera nos yeux pour pleurer. Les tueurs venus de Kabul travaillaient pour le Service de contre-espionnage afghan...

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Thomas Sands bouscula un mendiant, tout à la conversation.

— Le retrouver, dit-il. Et le récupérer à tout prix.

— Il est peut-être déjà trop tard...

L'Américain secoua la tête.

— Je ne crois pas. Le roi est absent en ce moment. Et ils doivent être plutôt empoisonnés. C'est un sacré dilemme. Ils ne prendront aucune décision en son absence. Vous allez vous lancer là-dedans. À Kabul, personne ne vous connaît. Et dans cette affaire, il va falloir plus d'intelligence que de force. Vous n'en manquez pas, je crois...

Ils étaient revenus sur la place, devant le Khiber Hôtel. Une meute de chauffeurs de taxis, tous plus sales les uns que les autres, les entoura. Yacoub traita pour Malko à 80 roupies. Celui-ci monta dans une voiture tellement décrépite qu'elle n'en avait plus de marque.

Thomas Sands pencha la tête à l'intérieur du véhicule au moment où il démarrait.

— Ce Chinois vaut son poids en diamants, fit-il. Il me le faut. À n'importe quel prix, vous m'entendez. Tuez, mentez, compromettez-vous, mais trouvez-le.

— Et ensuite ?

L'Américain eut un sourire froid :

— S'il faut creuser un canal jusqu'à Kabul pour amener la Septième Flotte, on le fera. Mais trouvez-le d'abord.

Moelleusement enfoncé dans le fauteuil du super-DC8 des Scandinavian Airlines, Malko humait la vodka limpide et glacée qu'on venait de lui servir. Le dîner avait été parfait – un rôti de veau arrosé d'excellent Pommard 1963 – les petites serviettes chaudes destinées à se rincer les mains et le visage, apportées ensuite à la mode japonaise l'avaient aidé à se détendre. Le raffinement du service et le confort du

« Transorient » des Scandinavian contrastaient agréablement avec la désolation du désert pakistanaï, trente mille pieds plus bas.

Malko avait pris le super-DC8 à Karachi et allait l'abandonner à Téhéran. Les Scandinavian n'allaient pas à Kabul, pas plus que la plupart des lignes civilisées d'ailleurs. Malko n'avait plus envie d'arriver à Téhéran. Il examina les passagers autour de lui. Des touristes heureux et bronzés, sans soucis. Le jet des Scandinavian arrivait de Tokyo, via Hong-Kong, Bangkok, et Rangoon. C'était la route la plus longue pour aller d'Asie en Europe, mais certains la préféraient, à cause des escales.

L'hôtesse blonde et longiligne se pencha sur lui.

— Vous quittez le Transorient à Téhéran, je crois ? Voici votre carte de débarquement... Merci d'avoir volé sur Scandinavian Airlines.

Il prit la carte à regret. Avec une furieuse envie de continuer jusqu'à Zurich et de là sur Vienne. En son absence, Alexandra, sa pulpeuse et romantique fiancée, menait le château d'une main de fer, secondée par Elko Krisantem. Mais ses vieilles pierres lui manquaient. Il craignait que pendant son absence l'entreprise de chauffage qui perçait les murs épais avec une patience de fourmi pour y installer le chauffage central ne fasse des bêtises. Bien que le fidèle Krisantem les ait menacés d'un châtimeut exemplaire et définitif à la première erreur...

Le DC8 bleu et argent commença à descendre. Malko but d'un coup sa « Stolichnaia ». Dans quelques heures il allait repartir vers le froid et le danger.

À Kabul, en Afghanistan.

CHAPITRE III

Le second conseiller de l'ambassade de Grande-Bretagne était en bras de chemise et le détecteur sonnait toujours ! Ivre de rage, le malheureux brandissait son passeport diplomatique, injuriant les policiers afghans qui l'entouraient. Impavides, ceux-ci lui firent signe d'ôter sa chemise...

La consigne était la consigne. Tous les passagers des vols « Iranair » devaient être passés à la machine à détecter les objets métalliques. Les Irakiens avaient enlevé un peu trop d'avions iraniens ces derniers temps. Et si la machine sonnait, c'est qu'une arme était dissimulée sur le suspect. Deux robustes policiers immobilisèrent le conseiller tandis qu'un troisième s'attaquait aux boutons de sa chemise...

Malko suivait le spectacle de l'autre côté de la glace. Encore abruti par les deux heures trente de vol sur le « 727 » de l'Ariana Airlines. Pour des raisons obscures, les vols pour Kabul partaient tous à cinq ou six heures du matin. Une heure à ne pas mettre un prince dehors...

La descente au-dessus de Kabul était superbe. Le jet frôlait les sommets avant de se laisser tomber dans la cuvette désertique où la ville était bâtie. L'aéroport minuscule, avec de vieux bâtiments de bois et des fonctionnaires endormis sentait le bout du monde. À Téhéran, Malko n'avait eu aucun mal à obtenir son visa. Les Afghans n'étaient pas regardants. De toute façon, il n'était officiellement que l'honorable envoyé spécial d'une revue économique « Financial world and markets » publiée dans l'Illinois. Où la Central Intelligence Agency possédait quelques intérêts...

Il se demanda ce qu'il était advenu du général Lin Piao. S'il n'arrivait pas trop tard. À Téhéran, il n'en avait eu aucun écho, mais cela ne signifiait rien.

Le fonctionnaire afghan prit son passeport, le tamponna et le lui rendit avec un vague sourire. De l'autre côté de la cloison de verre, dans la salle des départs, le conseiller n'avait plus que ses sous-vêtements et la machine sonnait toujours. Perplexe, le chef des policiers regardait alternativement le diplomate et le détecteur. Finalement, il allongea un petit coup de pied à la machine. Aussitôt, la sonnerie s'arrêta...

Ravi, le policier fit signe au diplomate qu'il pouvait se rhabiller. Le règlement avait été observé. Ivre de rage, l'Anglais commença à enfiler sa chemise, tout en proférant à l'égard des Afghans des menaces effroyables. Violet de froid et de fureur.

Malko avisa le minibus de l'hôtel Intercontinental et s'installa dedans. Encore à moitié endormi. Dieu merci, personne n'avait passé au détecteur sa Samsonite où se trouvait son pistolet extra-plat... Il trouvait cette mission bien lourde pour un homme seul. Si le général Lin Piao était toujours en Afghanistan, c'était une gageure de vouloir s'opposer seul aux Chinois, aux Russes et aux Afghans...

L'orchestre philippin de la « Vingt-cinquième Heure » jouait comme si sa vie en dépendait. Les tympanes de Malko vibraient douloureusement, bien qu'il se soit installé à l'extrémité du bar. La « Vingt-cinquième Heure » faisait à la fois restaurant, bar, discothèque et boîte. Décorée assez sommairement, peuplée de garçons chinois, éclairée comme une cave, c'était le seul îlot de civilisation à Kabul où l'on pouvait survivre après le coucher du soleil.

Malko l'avait facilement trouvée. La boîte était juste en face de l'unique station d'essence de Kabul, dans le quartier de Shar-I-Nau, non loin de la Mosquée bleue. Avec ses larges trottoirs non asphaltés, ses vaches errantes et ses maisons souvent en terre battue, c'était quand même le cœur de la capitale.

Il consulta sa montre. Onze heures. C'était le moment. Un seul couple évoluait sur la piste de danse. Une grande fille aux yeux bleus et aux jambes épaisses, en jupe fendue, qui dansait avec ce que Malko avait d'abord pris pour un pruneau et qui était en réalité un Afghan de bonne famille. Il dut hurler trois fois pour avoir son addition.

En sortant, il se heurta presque à une Afghane ravissante avec d'immenses yeux noirs dans un visage aux traits fins et de longues jambes découvertes par une robe très courte. Rarissime à Kabul. Dans le Nouristan, les bonnes âmes lapidaient encore les femmes dévoilées...

Dehors on grelottait. Sa Toyota de location était garée après la station d'essence « Monopol ». On y débitait de l'essence à 55 degrés d'octane qui aurait donné un hoquet mortel à n'importe quel moteur décent. Mais le parc automobile des Afghans se composait surtout de vieilles Volga russes hautes sur pattes qui auraient avalé de l'élixir parégorique. Au moment où Malko atteignait la Toyota, une voiture garée un peu plus loin, fit deux appels de phares. Thomas Sands était au rendez-vous.

Il s'approcha. C'était une Ford noire. La lumière intérieure

s'alluma un court instant. Il eut le temps de reconnaître l'Américain. Il se retourna. À part le portier de la « Vingt-cinquième Heure », la rue était déserte.

— Montez.

Malko obéit. Aussitôt, la voiture démarra. Thomas Sands suivit la rue de la « Vingt-cinquième Heure » jusqu'au boulevard Bebe Magh et continua dans une rue absolument sans lumière. Puis ils passèrent un pont sur la Kabul à sec et s'arrêtèrent sur un quai noir comme un four.

— Alors ? demanda Malko.

Thomas Sands passa ses doigts dans ses cheveux puis respira lourdement.

— Rien. J'ai pourtant des contacts au plus haut niveau chez les Afghans. Mais rien n'a filtré. Et je me suis bien gardé d'insister... Notre seule chance, c'est que les Afghans ne nous croient pas au courant de la présence de Lin Piao dans ce pays.

— Il est peut-être déjà en Russie.

— Je vous ai dit que les Afghans ne feraient rien sans le roi, fit Thomas Sands avec agacement. Même pas pour faire plaisir aux Russes.

Malko étendit ses jambes ankylosées. Il commençait à geler.

— Pourquoi ne pas nous mettre sur les rangs ouvertement, suggéra-t-il. Au lieu de raser les murs.

Thomas Sands sifflota entre ses dents.

— Diplomatiquement nous ne faisons pas le poids.

Les Afghans se moquent de nous déplaire. C'est avec les Russes qu'ils ont 1 600 kilomètres de frontière, pas avec nous. Seule une opération « noire » peut nous aider. À condition que vous réussissiez.

Il y avait de quoi suffoquer même une Altesse Sérénissime doublée d'une barbouze chevronnée. Dans le noir, Malko tâta le pli impeccable de son pantalon d'alpaga, pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

— Vous me prenez pour Superman, fit-il. À moi tout seul, je vais tenir tête aux Chinois, aux Afghans et aux Russes ?

— Ne vous énervez pas, fit Thomas Sands. Vous ne serez pas seul.

Malko sourit dans l'obscurité.

— Vous feriez bien de demander à Washington la division « Américal ». Il paraît qu'elle n'a plus rien à faire au Viêt-nam. En plus ses membres paieront leur haschich moins cher qu'à Danang...

Thomas Sands ne releva pas. Choqué.

— Le général Lin Piao est sûrement retenu par le colonel Kurt Pilz, dit-il. C'est un Allemand, un ancien de chez Gehlen, installé ici depuis 45. Il a un faible pour les jeunes étrangères. Chaque fois qu'une jolie hippie a un problème avec les services afghans, elle peut s'arranger avec Pilz. Or, on m'a dit qu'il avait une maîtresse régulière dont il était fou. Il faut la trouver et la manipuler. Par tous les moyens. La

drogue, la peur ou l'argent.

— Qui est cette fille ?

— C'est vous qui allez me l'apprendre... Ce ne doit pas être trop difficile, en traînant un peu chez les hippies. Un « journaliste » comme vous.

— Il va falloir que je me laisse pousser les cheveux. Cela peut prendre du temps.

Innocente boutade qui plongeait Thomas Sands dans une rage noire !

Il jura entre ses dents et gronda :

— Mais Bon Dieu ! vous vous rendez compte de ce que cela représente ! Le général Lin Piao ! Tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut faire. Et cet homme est à Kaboul. À notre portée. Il n'y a pas un agent de chez nous qui ne donnerait son âme pour réussir un coup pareil...

— Je ne donnerai pas mon âme au diable, dit Malko, parce que je suis sûr qu'il ne me la rendrait pas...

Intérieurement, il partageait en partie l'excitation de l'homme de la C.I.A. Pouvoir récupérer le général Lin Piao, dauphin de Mao, ce serait fantastique. Si après cela, la C.I.A. ne lui payait pas la toiture de son château, c'était à vous dégoûter. Seulement les chances de réussite lui semblaient extrêmement faibles.

— Je ferai de mon mieux, dit-il.

Un peu calmé, Thomas Sands continua :

— Commencez dès demain matin, fit Thomas Sands. Promenez-vous dans Kaboul, faites tous les hôtels de hippies, qu'on s'habitue à vous voir. Vous êtes journaliste, après tout. Vous pouvez même venir à l'ambassade... Voir notre attaché de presse. Je l'ai prévenu. Il y a une soirée semi-officielle jeudi soir. Chez un Afghan mondain, Mohammed Parvan. Je vais vous faire inviter par lui. Vous pourrez y nouer des contacts intéressants.

— Je ferai de mon mieux.

— Si tout marche bien, laissa tomber l'Américain, d'autres gens pourront vous aider. Mais pour l'instant notre seule chance réside dans le fait que les Afghans ignorent que nous sommes au courant.

Il démarra, roula quelques mètres sans lumière, puis alluma ses phares. Ils roulèrent longtemps le long de la rivière, traversant tout Kaboul vers l'ouest. Puis l'Américain tourna à droite dans une grande avenue qui filait vers le sud.

— Je voudrais vous montrer quelque chose, dit l'homme de la C.I.A.

Ils roulèrent près de deux milles, puis Thomas Sands ralentit.

— Voilà l'ambassade d'URSS, annonça-t-il.

Il longea une grille longue de trois cents mètres, tourna à gauche, roula sur la même distance, tourna encore, passant devant un mur

interminable. L'ambassade soviétique couvrait facilement douze hectares... Tout le derrière était occupé par des bâtiments style H.L.M.

— Ils habitent tous là, expliqua Thomas Sands. Cette ambassade vous donne une idée de leur puissance. Dans ce pays, ils font ce qu'ils veulent. Méfiez-vous d'eux. Le représentant du K.G.B. à Kabul s'appelle le colonel Pouchkine. Nous le rencontrerons peut-être...

En repartant vers le centre de la ville, ils faillirent emboutir un troupeau de moutons qui cheminait dans l'obscurité totale.

CHAPITRE IV

À travers la fenêtre de sa chambre, Malko contemplait Kabul. L'Intercontinental dominait la ville, étalée sur un plateau encerclé de montagnes. Le désert commençait aux dernières maisons et des collines pelées se dressaient entre les différents quartiers, un peu comme les « morros » de Rio-de-Janeiro.

De jour, la vue n'était pas engageante. Tout près de l'Intercontinental, le « Bagh-I-Bala » restaurant installé dans l'ancien Palais Royal brillamment éclairé la nuit, n'était plus qu'une bâtisse blanche sans charme. Plus loin, c'était le moutonnement ocre des maisons en torchis, avec çà et là, quelques mosquées et de vieux forts datant de la conquête anglaise. Seul le dôme de la Mosquée bleue, signalant le centre de la capitale, mettait une tache de couleur dans ce paysage austère.

La Kabul n'était qu'un lit de pierres desséché, à peine moins poussiéreux que le reste de la ville. Depuis le Moyen Âge, la cité n'avait guère évolué. Les vaches et les troupeaux continuaient à paître en liberté dans les rues, les nomades à camper en plein centre, avec tentes et chameaux. Il n'y avait que les hippies déambulant à longueur de journée sur les trottoirs d'une saleté repoussante qui étaient nouveaux.

Les Afghans n'avaient pas encore à craindre les méfaits de la civilisation... Pas de télévision, presque pas de voitures particulières et une vie nocturne tendant vers zéro. Les étrangers qui se hasardaient courageusement dans les restaurants afghans en ressortaient horrifiés. Sortis des chashliks et du « palau » – riz à la viande bouillie – les Afghans ne connaissaient rien.

Malko se détournait, déprimé. Trois jours déjà. Avec une ambiance pareille, rien d'étonnant à ce que les hippies se suicident comme des mouches.

Son rôle de journaliste commençait à lui peser. Il connaissait par cœur toutes les rues sans nom du quartier de Shar-I-Nau le centre de la ville, avec ses innombrables marchands d'armes anciennes et de « poustines⁽⁷⁾ » Et les hippies... Presque tous les hôtels où ils séjournaient se trouvaient dans le même coin. Ils déambulaient seuls ou par groupes, l'œil vague et la démarche hésitante, le matin ou au

crépuscule. Souvent, ils mendiaient aux alentours de la poste. Le reste du temps, enfermés dans leurs chambres, ils fumaient comme des fous le haschich bon marché de Kaboul.

Consciemment, Malko faisait chaque jour sa tournée des hôtels hippies – Le Green – Le Sigis – Le Nadjib – Le Helal. Personne ne semblait prêter attention à lui, mais les quelques hippies avec qui il avait pu lier connaissance ne l'avaient pas fait avancer dans son enquête. Il ne savait toujours pas qui était la maîtresse du colonel Kurt Pilz. Ni même si elle existait.

La veille, il s'était rendu à l'ambassade U. S., grand building gris, aux fenêtres en forme de vitraux, situé sur l'avenue menant à l'aéroport, en bordure d'un quartier de villas neuves. Tandis qu'il était dans le bureau de l'attaché de presse, Thomas Sands était venu le rejoindre.

— Rien de nouveau ?

— Et vous ?

L'Américain avait hésité.

— Un peu plus d'animation que d'habitude au ministère des Affaires étrangères afghan. Les Chinois surtout.

Les câbles de Washington s'amoncelaient sur le bureau du septième secrétaire, comme ils devaient le faire sur celui du colonel Pouchkine.

Si les États-Unis n'avaient pas été tenus à une neutralité apparente, c'est une division de Marines qui aurait débarqué à Kaboul. Mais en attendant, tous les espoirs U.S. reposaient sur la « filière hippie ». Et sur Malko.

Ce dernier acheva d'enfiler son déguisement hippie : jean, vieille chemise et blouson de cuir noir.

En appelant l'ascenseur, il reçut l'habituelle et effroyable décharge d'électricité statique. L'hôtel tout entier n'était qu'une énorme cage de Faraday. Comme toujours le hall était désert. Il monta dans sa Toyota et prit le chemin de Shar-I-Nau.

À l'entrée de la ville, des nomades avaient planté de vieilles tentes marron et rapiécées. Quelques chameaux rachitiques broutaient l'asphalte, à défaut d'autre chose. Malko fit un détour pour les éviter. Aussitôt la Toyota sembla prise de la danse de Saint-Guy : les Afghans avaient résolu le problème des bandes jaunes. Celles-ci étaient remplacées par des alignements de pierres blanches dépassant la chaussée de vingt bons centimètres... La mort des pneus.

Malko trouva une place devant « Aziz supermarket » et traversa pour rejoindre le Green Hôtel. Sans grand espoir.

L'odeur à la fois fade et aigre du haschich imprégnait les murs du Green Hôtel, petit bâtiment sans étage au fond d'une cour-jardin. Trois hippies faisaient la sieste sur la pelouse. Le soir, ils dormaient là, dans des sacs de couchage. D'autres vivaient dans des bus Volkswagen parkés dans la cour. Les onze chambres du « Green » étaient occupées par les « riches ». Ceux qui pouvaient payer un dollar par jour.

Malko parcourut d'un regard las le tableau où étaient affichés tous les messages personnels des hippies. Ceux qui voulaient vendre des voitures, qui cherchaient des nouvelles, un ami ou du haschich. Dans le petit salon hexagonal trois hippies lisaient. Ils ne levèrent même pas la tête quand Malko entra. Celui-ci sentit que ce n'était même pas la peine d'essayer d'engager la conversation.

En ressortant, à travers une fenêtre sans rideau, Malko aperçut un jeune homme blond assis, nu, en tailleur devant une table basse éclairée par deux bougies. Il fumait avec gravité une pipe à haschich, plongé dans une méditation béate. Dans le couloir deux hippies discutaient de passage de frontière.

Consciencieusement, il alla ensuite au Sigis, l'hôtel voisin. Pour tuer le temps, il irait traîner au bazar aux bijoux, au bord de la Kabul. Ruinées par la sécheresse, les tribus vendaient leurs plus beaux bijoux turkmènes en argent travaillé. Il ne voyait pas du tout comment il allait remplir sa mission.

Dans un minibus, toute une famille d'Australiens faisait la cuisine. En face du « Green », au supermarket Aziz, d'autres hippies tentaient sans beaucoup d'espoir de voler quelques journaux récents et des conserves. Malko aspira l'air frais avec volupté. Le ciel de Kabul était limpide et étoilé. Mais il se sentait curieusement angoissé. Une fois de plus, il se trouvait sur la pente dangereuse qui le mènerait un jour au cimetière. Même si tout semblait calme. Donald Mac Millan avait dû se dire, lui aussi, que les choses se passeraient facilement. Mais on ne jouait pas éternellement avec le feu.

Mohammed Parvan habitait un peu plus loin que la Mosquée bleue, au fond d'une impasse de terre. Plusieurs voitures étaient déjà arrêtées devant la maison. Malko stoppa sa Toyota et réfléchit quelques instants.

Il ne savait toujours pas qui était la maîtresse du colonel Kurt Pilz. Et le peu de portée de ce renseignement comparé à ce qu'il restait à faire pour soustraire le général Lin Piao aux Afghans lui donnait le vertige. Jamais la C.I.A. n'avait joué autant sur un seul homme. Il est vrai qu'elle n'avait pas le choix... Une intervention massive aurait des

conséquences imprévisibles. Et catastrophiques.

Avant de sortir de la voiture il vérifia son nœud papillon. Par coquetterie, il s'était mis en smoking. Même à Kabul, un gentleman se devait de rester un gentleman.

C'était la plus jolie femme de la soirée. Malko reconnut immédiatement le long visage fin, avec le nez un peu busqué, les grands yeux de gazelle, la silhouette élégante et les jambes interminables. Un vrai lévrier afghan... L'inconnue de la « Vingt-cinquième Heure ». Malko se sentit poussé du coude. Mohammed Parvan lui fit un clin d'œil en lui tendant un verre de J & B.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? C'est Afsaneh Khatun, la belle-sœur du général Arfan. Elle a été un peu mannequin à New York. J'ai l'impression qu'elle regrette ce temps-là.

La jeune Afghane était assise sur des coussins, les jambes gracieusement repliées sous elle, le dos appuyé au mur. L'homme aux yeux globuleux assis près d'elle observait Malko d'un air nettement hostile.

Malko dévisagea l'Afghane et lui sourit. Avec une certaine surprise, elle lui rendit son sourire, puis reprit sa conversation. L'Afghan lui jeta un regard noir.

Un peu dépité, il repartit vers le bar. Une feuille de papier était fixée au mur, énumérant les diverses boissons disponibles. La liste se terminait par « eau américaine ». Malko se tourna vers son hôte.

— Vous la faites venir des USA ?

L'Afghan éclata de rire.

— Non, elle vient seulement du puits de cent vingt mètres creusé dans le jardin de l'Usis⁽⁸⁾... Toute l'eau de Kabul est polluée, car il n'y a pas d'égouts. Alors, je mets cela pour que mes invités n'aient pas peur d'attraper le choléra en arrosant leur whisky. Cela revient moins cher que le Vichy ou la Contrex.

Autour d'eux, des couples parlaient et buvaient. Peu de jolies femmes. Des Afghans, des Français, des Américains. Malko croisa le regard de Thomas Sands. L'Américain détourna aussitôt la tête.

Quelqu'un mit des disques et un couple commença à danser. Malko se retourna et vit qu'Afsaneh Khatun le regardait. Avec, crut-il, un certain intérêt. Posant son verre, il vint s'incliner devant elle.

— Voulez-vous danser ?

L'homme aux yeux globuleux sursauta comme si Malko avait prononcé une obscénité. Elle hésita, puis se leva. Sur la piste, elle resta très loin de Malko, sa main effleurant à peine son épaule, mais ses yeux dans les siens. Son compagnon ne les quittait pas des yeux,

comme si Malko s'apprêtait à la violer sur place. Il remarqua le manège et sourit.

— Votre cavalier semble très préoccupé.

La jeune Afghane eut un rire frais.

— C'est mon cousin, Walli Gohar. Ici, on ne danse pas avec un étranger. Mais j'ai vécu deux ans à New York. J'étais mannequin, chez Eileen Ford. C'était différent, alors... Il ne faudra pas me réinviter, pourtant.

Malko n'en croyait pas ses oreilles :

— Mais pourquoi ne vivez-vous pas à votre guise ?

Elle le fixa, amusée.

— Mais parce que mon père me tuerait, dit-elle simplement. Ici, les choses n'ont pas beaucoup évolué. Il y a encore un an, il ne m'aurait pas permis de danser avec vous...

Charmant.

Le disque s'arrêtait. Malko eut une brusque inspiration. Il avait de multiples raisons de revoir cette fille. Le général Arfan était le grand patron des services secrets afghans. Le supérieur du colonel Kurt Pilz.

— J'avais remarqué votre beauté, l'autre soir à la « Vingt-cinquième Heure », dit-il un peu platement.

— Ah !

Elle sembla flattée et reconnut, un peu gênée.

— Moi aussi, je vous avais vu.

— Je voudrais vous rencontrer ailleurs qu'ici, dit-il. Sans votre cousin.

Elle fronça les sourcils :

— Seule ?

— Oui.

— C'est impossible... Tout se sait à Kabul.

Heureusement, d'autres couples bavardaient en attendant le disque suivant. Les yeux du cousin semblaient prêts à jaillir de leurs orbites. Il avait le sens de la famille.

Malko insista.

— Je veux vous revoir. Dites-moi vite où ?

— Vous n'avez pas peur ? demanda-t-elle avec un sourire indéfinissable. Rapidement elle ajouta :

— Vous connaissez les gorges de Bagrani, sur la route de Jalalabad ? À 30 kilomètres de Kabul. À l'entrée, il y a une petite usine électrique. Sur la droite. Avec un promontoire. Je serai peut-être là demain soir vers neuf heures.

Elle le quitta pour aller se rasseoir. Malko regagna le bar, et versa un peu d'eau américaine dans son J & B. Il n'avait pas vu de vodka. En jouant distraitement avec sa chevalière il guettait Thomas Sands.

Enfin, l'homme de la C.I.A. commença à serrer des mains.

Aussitôt, Malko prit congé et sortit le premier. Il faisait noir comme dans un four et il dut craquer une allumette pour repérer la Ford de Thomas Sands.

Il était temps. L'Américain sortait accompagné de son hôte. Ce dernier rentra immédiatement. Thomas Sands devança Malko.

— Alors ? demanda-t-il.

Sa voix vibrait d'impatience. Malko lui avoua son peu de succès. L'homme de la C.I.A. souffla dans le noir.

— Il faut retrouver cette fille. Vite. Le roi va rentrer la semaine prochaine.

Malko remonta dans la Toyota et prit le chemin de l'Intercontinental.

Il n'était pas dans sa chambre depuis dix minutes que le téléphone sonna. Une voix d'homme demanda en anglais avec un très fort accent :

— Le Prince Malko Linge ?

— Oui ?

— Ne cherchez pas à revoir cette fille. Ou on vous fera sauter.

L'inconnu raccrocha.

Malko en fit de même pensivement. Qui pouvait le menacer ainsi ? Si vite. C'était sûrement un Afghan. Il y avait-il un rapport avec sa mission où était-ce seulement la réaction épidermique d'un cousin jaloux ?

Il le saurait le lendemain en allant au rendez-vous d'Afsaneh Khatun.

Les gorges de Bagrani étaient sinistres. Après s'être étirée sur un plateau depuis Kabul, la route plongeait brutalement dans un défilé étroit épousant le cours de la Kabul, surplombé d'apics vertigineux et déserts.

Pas une lumière, pas âme qui vive, à part la petite centrale électrique. De temps en temps un camion passait sur la route.

L'endroit idéal pour un règlement de compte. Malko était médiocrement rassuré. Et se sentait coupable. Après avoir passé les hôtels hippies au peigne fin, il n'avait trouvé aucun indice. En ce moment, il aurait dû se trouver à la « Vingt-cinquième Heure », au lieu de risquer sa vie dans ce coupe-gorge. Et pourquoi avoir donné rendez-vous dans ce lieu désert, si ce n'était pas dans une mauvaise intention ?

La portière de droite s'ouvrit brusquement. Il fit un tel bond que sa tête heurta le pavillon. Sa main plongea dans le vide-poche, à la recherche de son pistolet. Heureusement, une odeur frappa ses

narines. Un parfum léger et civilisé. Afsaneh le regardait en souriant. Elle portait des bottes et un jodhpur avec un chandail de grosse laine.

— Je ne vous ai pas entendue venir, dit-il, furieux. Où avez-vous laissé votre voiture ?

— Derrière l'usine. Mais je suis là depuis une heure.

Elle monta dans la voiture, à côté de lui et il lui baisa le bout des doigts. Sa main était fraîche et parfumée.

— Vous qui avez vécu à New York, dit-il, comment pouvez-vous vous plier aux coutumes rétrogrades de ce pays ?

Elle hocha la tête.

— Mon père était diplomate. Ensuite je suis restée, pour faire des études. Je ne voulais plus rentrer. Quand on m'a coupé les vivres, j'ai travaillé comme mannequin. C'était amusant.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée ?

Elle fit avec un peu de regret dans la voix :

— Je n'ai pas eu le courage. Mon frère est venu me chercher. On m'a menacée. Je déshonorais la famille. Alors j'ai cédé. Il y a six mois que je suis à Kabul. C'est dur.

Malko la croyait sans peine. Elle resta silencieuse. Son anglais était parfait et elle avait infiniment de charme.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ?

La question prit Malko de court. La jeune femme fixait sur lui un regard limpide.

— Et vous ? répliqua-t-il.

Elle s'appuya au siège et soupira.

— Pour parler. D'un monde que je regrette. Il n'y a pas grand-chose à Kabul. Vous êtes journaliste, paraît-il, vous devez connaître beaucoup de pays. Pourquoi êtes-vous en Afghanistan ?

Il se sentit soudain mal à l'aise.

— Oh, une histoire sur les hippies, la drogue... Toujours la même chose.

Elle le regarda avec un peu d'ironie.

— Ce n'est pas désagréable. Kabul est plein de belles hippies qui ne demandent qu'à se distraire. Surtout si vous avez un peu d'argent...

Malko prit la balle au bond.

— Les Afghans ne sont pas les derniers à en profiter, paraît-il.

Elle fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Il paraît qu'un certain colonel Pilz est très amoureux d'une belle Allemande.

Afsaneh rit de bon cœur.

— Vous connaissez les derniers potins de Kabul ! C'est vrai, il s'agit d'un ami de mon oncle, le général Arfan. Il est très amoureux. On dit même qu'il pense à l'épouser. C'est un homme, lui, il a plus de

liberté... Mais cela est quand même très mal vu. Il paraît que le roi est furieux.

Malko buvait ses paroles.

— Pilz ? Ce n'est pas un nom très afghan.

Afsaneh alluma une cigarette et étira ses longues jambes.

— C'est un Allemand. Il est arrivé ici à la fin de la guerre. Nous aimions bien les Allemands, vous savez.

— Et pourquoi son idylle avec cette Allemande fait-elle scandale ?

Elle eut une moue dégoûtée.

— Parce que cette fille se drogue, fait toutes sortes d'horreurs et qu'il occupe un très haut poste à la « Sécurité nationale » la police secrète, si vous préférez.

Malko jubilait intérieurement.

— Elle est belle ? demanda-t-il d'un ton détaché.

Afsaneh haussa les épaules ironiquement.

— Si elle vous tente, il paraît qu'elle danse tous les soirs à la « Vingt-cinquième Heure » avec un amant différent. Et que cela rend fou Kurt Pilz. Elle s'appelle Birgitta et elle a le crâne rasé.

La jeune Afghane se tut puis dit d'une voix plus sèche :

— Il faut que je rentre...

Soudain Malko pensa aux menaces dont il avait été l'objet.

— On m'a téléphoné hier soir, dit-il. Un homme m'a menacé de me tuer si je vous revoyais.

Les immenses yeux noirs le fixèrent avec admiration.

— Et vous êtes venu quand même ?

Il sourit.

— Oui, mais j'avais peur.

— Ce devait être mon cousin, dit-elle. Mais il parlait sérieusement. Il faut faire attention. Je crois qu'il est un peu amoureux de moi.

Elle se mirait dans ses yeux dorés. Il y eut un petit silence puis elle se pencha vers lui et leurs lèvres se frôlèrent. Il l'embrassa alors et elle lui rendit son baiser avec fougue.

Soudain, elle s'écarta, un peu essoufflée, les bras encore autour de son cou, et le regarda gravement.

— Je dois vous avouer quelque chose, dit-elle. Après vous ne voudrez certainement pas me revoir. J'aurais dû vous le dire avant...

Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer. Il savait ce qu'elle allait lui dire. Elle travaillait pour Pilz... Tous ses efforts pour rester dans l'ombre étaient perdus.

— Je suis vierge, dit Afsaneh. Et j'ai l'intention de le rester jusqu'à mon mariage.

Malko crut avoir mal entendu. Dans les arcanes sulfureuses de l'espionnage on ne rencontrait pas tellement de vierges. Surtout, belles comme Afsaneh Khatun.

— Il y a beaucoup d'étrangères à Kabul qui peuvent faire ce qu'elles veulent... ajouta la jeune fille.

— Quand nous voyons-nous ? demanda simplement Malko. Se maudissant intérieurement. Un jour, le ciel lui ferait payer tout cela...

Elle posa la main sur la sienne.

— Je ne sais pas encore. Je vous téléphonerai à votre hôtel. Ne partez pas derrière moi et ne dites à personne que vous m'avez vue.

Elle se pencha, l'embrassa, ouvrit la portière et disparut dans la nuit.

Walli Gohar posa d'un geste volontairement désinvolte sa lourde main couverte de poils noirs sur la cuisse de sa voisine. Sans appuyer, quand même, parce qu'il avait été élevé à Eton. La jeune Américaine ne broncha pas, jouant distraitement avec son verre vide. Son short marron découvrait ses jambes aussi haut qu'il était possible de le faire sans outrager la pudeur et ses collants de même couleur épousaient ses courbes comme une seconde peau.

Mais pour l'instant, elle était très loin d'avoir des pensées érotiques... Encouragé pourtant par son accord tacite, Walli Gohar sentit une onde délicieuse lui nouer l'estomac. Depuis qu'il avait rencontré Gillian, il ne vivait pratiquement plus que pour la mettre dans son lit. Avec ses yeux gris, ses pommettes hautes, ses hanches minces, ses longues jambes, la jeune femme représentait le rêve impossible de l'Afghan moyen. Seulement, Walli Gohar n'était pas un Afghan moyen. Apparenté aux plus grandes familles du pays, il vivait à Kabul une existence dorée de play-boy, entre sa Pontiac « Firebird » et ses conquêtes, étrangères de préférence.

Bien que vivant dans un pays de montagnes, les connaissances en alpinisme de Walli Gohar s'arrêtaient au Mont de Vénus. Dans ses moments de sincérité, il reconnaissait qu'il ne pensait pratiquement qu'à satisfaire ses caprices érotiques. La mode du short l'avait plongé dans un état d'excitation permanente touchant à l'obsession... Surtout à Kabul où une femme montrant plus que ses mains était considérée de mauvaise vie il n'y avait pas encore si longtemps.

Avec ses yeux globuleux, sa peau très foncée et couverte de poils noirs, ses traits anguleux et son corps épais, Walli Gohar n'était pas un Adonis. Mais il avait de l'argent, beaucoup de loisirs et le bras long à Kabul grâce à ses relations familiales.

Seule Gillian lui avait résisté jusqu'ici. Mais ce soir, il la sentait prête à céder. Il hurla pour couvrir le bruit de l'orchestre et appeler le barman.

— Du Champagne, ordonna-t-il. Vite.

Il allait investir une petite fortune, mais il n'avait pas le choix. Dans les pays civilisés le vin afghan aurait été utilisé comme mort-aux-rats...

Sa main allait et venait sur le collant et Gillian ne bronchait toujours pas. Le barman apporta une bouteille de Moët et Chandon qu'il ouvrit. Dès que sa coupe fut pleine, Gillian but d'un coup, puis la tendit à Walli Gohar :

— Encore.

Il la servit généreusement. Maintenant sa main dansait un ballet endiablé sur la cuisse de sa compagne. En lui tendant son verre, il effleura l'extrémité de son sein du dos de sa main et faillit en renverser le Champagne.

En silence, ils burent toute la bouteille. Peu à peu, la main de l'Afghan s'aventurait sur tout le corps de Gillian, sans déclencher aucune réaction de défense. Walli Gohar ne se tenait plus. Jamais il n'avait eu autant envie d'une femme.

La bouteille de Moët était vide.

— Si nous allions ailleurs, suggéra-t-il. Il y a trop de bruit ici...

Gillian haussa les épaules.

— Si vous voulez.

Il l'avait déjà invitée à dîner plusieurs fois. Chaque fois, elle le quittait en sortant de la « Vingt-cinquième Heure ». Cette fois, il se dit que cela allait être différent. « Ailleurs », cela ne pouvait signifier que chez lui. À cette heure-là, à Kabul, il n'y avait plus rien d'ouvert. Il se leva précipitamment.

— Allons-y.

En la voyant debout, il eut encore plus envie d'elle.

La « Vingt-cinquième Heure » était quasi déserte à l'exception de deux Français au bar. En entrant, Malko croisa un couple qui sortait, un Afghan accompagné d'une longue fille au visage triangulaire. L'orchestre philippin jouait pour les murs avec tout autant d'entrain. Le garçon chinois faisait des additions. Malko se pencha vers lui.

— Vous connaissez une fille qui s'appelle Birgitta ?

L'autre fronça les sourcils :

— Ah oui, l'Allemande au crâne rasé. Elle n'est pas venue ce soir.

— Vous ne savez pas où elle habite ?

— Au Sigis, je crois.

Il se replongea dans ses afghanis. Malko paya et ressortit dans le froid. Le Sigis était un peu plus loin sur la droite à côté du Green. Mais la lourde porte de bois était fermée, comme tous les soirs à minuit. Afin d'éviter que les hippies ne filent avec les meubles...

Au moment où il allait monter dans sa voiture, il entendit une femme crier. Il se retourna.

Presque devant la « Vingt-cinquième Heure » un homme et une femme luttèrent près d'une voiture dont la portière était ouverte. Sous l'œil indifférent du portier de la boîte. Malko fit demi-tour et s'approcha.

En le voyant la femme cria en anglais :

— Help me !

L'homme la tenait par le poignet, cherchant à l'entraîner dans la voiture, une Pontiac bleue « fast-back ». Soudain, elle se pencha sur son poignet et il poussa un rugissement : elle l'avait mordu ! Libérée, elle courut vers Malko et s'accrocha à lui.

— Protégez-moi, supplia-t-elle, il veut m'emmener de force. Je vous en prie !

Bien que son maquillage ait coulé, elle était encore très belle. L'Afghan s'avança, menaçant. Malko reconnut le couple qui sortait quand il était entré. L'homme était le cavalier d'Afsaneh Khatun à la soirée de la veille, le cousin.

— Go away, gronda l'Afghan. Ce ne sont pas vos affaires.

Il essaya de tirer la fille à lui. Malko sentit la moutarde lui monter au nez. Il n'aimait pas les goujats. D'une détente sèche, sa main partit vers le visage de l'Afghan, et il lui saisit le nez. Avec son pouce et son index, il serra violemment en tordant. Une des prises les plus douloureuses qui soient... Les yeux pleins de larmes, l'Afghan se débattit mollement. Malko, le poussant par le bout du nez, le ramena à sa voiture. Avant de le lâcher, il l'avertit d'une voix menaçante.

— Laissez cette jeune femme. Ou je vais être méchant.

Il fit monter la fille dans la Toyota sans que son adversaire ait réagi. Dès qu'elle fut sur le siège, elle éclata en sanglots. Malko démarra au moment où la Pontiac s'arrachait du trottoir en laissant la moitié du caoutchouc de ses pneus sur la chaussée. L'Afghan devait être boudeur.

Dès que les sanglots se calmèrent, Malko demanda :

— Où allez-vous ?

— Au Helal, murmura la jeune femme. Mais je peux rentrer à pied...

— Ne plaisantez pas, vous avez eu assez d'ennuis pour ce soir. Que s'est-il passé ?

Elle renifla et avoua :

— Oh, c'est un peu de ma faute... Ce... ce garçon me fait la cour depuis longtemps. Ce soir, j'avais le cafard, j'ai accepté de sortir avec lui. Il m'a pelotée et j'étais trop lasse pour me défendre. Nous avons bu et il a cru que... Enfin, je vous remercie. D'habitude, les gens sont lâches. Surtout avec lui. Il est riche et puissant ici, c'est pour cela que

le portier ne bougeait pas...

Ils étaient arrivés à la place du Pachtoukistan. Le « Khiber », restaurant favori des hippies, était fermé.

— Qu'est-ce que vous faites à Kabul ? demanda Malko.

La jeune femme haussa les épaules.

— Oh, c'est une longue histoire qui ne vous intéresserait pas. D'ailleurs, nous sommes arrivés.

Effectivement, ils étaient en face du Helal. Malko était surpris qu'elle demeure dans cet antre de hippies. Ce n'était pas son style.

Il stoppa et, aussitôt, elle ouvrit la portière. Comme si elle avait peur de lui.

— Bonsoir, dit-elle. Je... Je suis si heureuse de ce que vous avez fait.

Elle était déjà à moitié dehors.

— Je ne sais même pas votre nom...

Elle hésita puis se força à sourire.

— C'est vrai. Gillian. Gillian Denver. Bonsoir.

Il la vit monter l'escalier du Helal et disparaître dans l'obscurité.

Que diable faisait-elle à Kabul ?

Mais il avait d'autres soucis pour l'instant. Il décida de rendre visite à Thomas Sands.

À cette heure-là, il était facile de se rendre compte si on était suivi ou non. L'Américain habitait au sud de la ville, dans le quartier « seh », de l'autre côté de la Kabul, tout près de l'ambassade d'URSS. Comme il n'y avait ni nom de rue ni numéro à Kabul, chaque ressortissant de l'ambassade U.S. avait sur sa porte son nom et son numéro de code. Sands portait le numéro 659.

Malko se lança dans les avenues désertes, suivit le bord de la Kabul et tourna à gauche devant la prison, dans la grande avenue Darulaman. Enfin, après avoir cahoté dans une rue non empierrée, il stoppa devant la villa de l'Américain.

CHAPITRE V

Le crâne entièrement rasé mettait en relief les traits lourds et sensuels, adoucis par des cils noirs extraordinairement longs. Assise à même le tapis élimé de la salle commune du Sigis, tout près du poêle de cuivre triangulaire, la jeune femme jouait distraitement avec un chapelet d'ambre. Malko fut immédiatement fasciné par ses mains : effilées, très soignées, avec de longs ongles rouges et, surtout, d'une incroyable souplesse. Les doigts se retournaient presque entièrement, comme ceux d'une danseuse cambodgienne, en un mouvement flexible et gracieux.

Elle leva les yeux sur Malko, debout devant elle. Un regard profond, étonnamment pur, avec quand même une lueur inquiétante et indéfinissable.

« Le produit du croisement d'un ange et d'une panthère, pensa-t-il. »

Ainsi, il avait enfin trouvé Birgitta ! C'est presque sans espoir qu'il était entré au Sigis Hôtel, pour vérifier l'indication donnée par le barman de la « Vingt-cinquième Heure ». Immédiatement, le crâne rasé de la jeune Allemande avait attiré son regard.

Maintenant, il fallait passer à la seconde partie du plan mise au point la veille au soir avec Thomas Sands. La plus difficile.

L'innocence des yeux noisette fit place brutalement à un air provoquant. Birgitta se rapprocha du poêle et désigna la place près d'elle.

— Tu veux t'asseoir ?

Elle parlait lentement, en détachant chaque syllabe. Presque à voix basse. Un des hippies avait mis sur son lecteur de cassette une rhapsodie hongroise de Litz et tous écoutaient religieusement. Son regard glissa sur son corps. Son pull de laine fine laissait deviner sa poitrine et une jupe courte découvrait des jambes musclées et bien galbées de sportive.

Ses doigts continuaient d'onduler comme des serpents, mais ses yeux ne quittaient plus Malko. Il avait l'impression qu'un réseau invisible d'ondes les attirait l'un vers l'autre. Birgitta eut un sourire ensorcelant et absent, découvrant des dents blanches et régulières de carnassier. De nouveau, ses yeux étaient pleins d'innocence.

Un jeune Afghan déposa aux pieds de Malko une vieille théière et une tasse. Au Sigis, le thé était gratuit pour les hippies. Reste de l'ancienne hospitalité des caravansérails. Il versa lentement le liquide brûlant. En dépit de son blouson et de son apparence volontairement négligée, il se sentait différent. Il ne fallait pas que Birgitta s'en aperçoive. Il ferma les yeux une seconde, se concentrant sur ce qu'il allait faire.

Chaque soir, la salle où ils se trouvaient, au rez-de-chaussée du Sigis, était envahie par une meute disparate qui, après s'être déchaussée, fumait, chantait, écoutait de la musique en mangeant des chashliks à 30 afts⁽⁹⁾.

Tranquillement, Malko sortit de la poche de son blouson un mouchoir, un paquet de Winston et une petite plaquette de haschich. Il prit une cigarette et commença à vider le tabac sur le mouchoir en la roulant entre ses doigts. Puis, il craqua une allumette, chauffa légèrement le haschich et entreprit de le réduire en poudre pour le mélanger au tabac. Comme s'il était seul.

L'odeur de la drogue recouvrit l'effroyable senteur des dizaines de pieds déchaussés. Le premier commandement de la morale hippie semblait être : « En hiver, te laveras le plus rarement possible. » Les narines de Birgitta s'élargirent, ses doigts cessèrent de jouer avec le collier d'ambre...

Malko tourna vers elle ses yeux dorés :

— Tu en veux ?

Sans répondre, elle inclina la tête affirmativement. Il prépara aussitôt une deuxième cigarette. Quand le tabac fut mélangé au haschich, il en tendit une à l'Allemande. Puis, il alluma les deux cigarettes. Elle avala une longue bouffée de fumée et ferma les yeux, la tête appuyée au mur, le visage extatique.

Il en profita pour exhaler sa fumée sans l'avoir avalée. Il n'avait pas la moindre envie de se droguer. Sa vie était bien assez compliquée comme cela.

Pendant plusieurs minutes, ils fumèrent en silence. La musique s'était arrêtée et les hippies bavardaient entre eux, sans se préoccuper des voisins. Birgitta termina la première. Sans façon, elle s'allongea, mit sa tête sur la cuisse de Malko et ferma les yeux.

— Je sens que cela vient, dit-elle de son étrange voix grave et lente.

Elle avait parlé allemand comme pour elle-même. Malko répondit dans la même langue.

— Déjà ?

Elle renversa le visage, surprise.

— Tu es Allemand ?

— Autrichien. Et toi ?

— Allemande, je m'appelle Birgitta.

Elle se tut et frissonna.

— J'ai froid...

Elle était pourtant collée au poêle. Le haschich commençait à agir. Pendant plusieurs minutes, Birgitta demeura silencieuse. Parfois, ses lèvres bougeaient comme si des mots y affleuraient. Un moment, elle eut un brusque sursaut et son visage s'enfouit entre les jambes de Malko. Son corps semblait ne pas avoir d'os et pesait sur lui comme une couverture douce et chaude.

Elle grogna, se secoua et redressa la tête.

— Je reviens, dit-elle. Il n'y en avait pas assez. J'ai faim.

— Allons dîner, proposa Malko.

— Tu as de l'argent ?

Les hippies avaient souvent l'habitude de vivre aux crochets des filles. Malko sourit. Birgitta ne semblait même pas avoir remarqué qu'il était nettement plus âgé que les hippies qui les entouraient.

— Oui.

Elle l'observa avec plus d'attention, encore sous l'effet du haschich.

— À quel hôtel es-tu ? Je ne t'ai jamais vu. Au Najib ?

— À l'Intercontinental.

Ses traits restèrent impassibles mais ses longs cils battirent rapidement.

— Tu te moques de moi ?

Il secoua la tête.

— Non.

Imperceptiblement, la jeune Allemande avait changé d'attitude. Elle scruta Malko avec une expression indifférente, presque méchante.

— Qu'est-ce que tu fais au Sigis ?

Les yeux dorés de Malko fixèrent les lèvres épaisses puis remontèrent jusqu'aux yeux de Birgitta, froidement.

— Je cherchais quelqu'un...

— Tu dragues ?

— Non.

Elle plissa les yeux. De nouveau, ses doigts chargés de bagues jouaient avec le collier d'ambre.

— Qui cherches-tu ?

Malko baissa un peu la voix.

— Quelqu'un pour ramener un paquet en Europe. Pour cinq mille dollars. Je fournis le passeport. La moitié au départ, le reste à l'arrivée.

Birgitta avait pris une expression lointaine. Malko demanda :

— Ça t'intéresse ?

Elle secoua la tête :

— Non, mais si je te trouve quelqu'un, tu me donnes quelque chose ?

— Mille dollars.

Birgitta eut un rire gai et insouciant. Comme s'il lui proposait un week-end à Karachi.

— Dis donc, tu es un type bien. C'est pas bidon, tout ça au moins ?

Sans rien dire, Malko fouilla dans la poche de son jean et en sortit un épais rouleau de dollars qu'il rentra aussitôt. Les yeux de l'Allemande brillèrent.

— Bien. Allons dîner.

Kabul était rempli de personnages étranges, trafiquants essayant de recruter des hippies pour passer de la drogue ou des pierres précieuses volées en Inde. Tous les soirs à la terrasse du Khiber, les hippies vendaient allègrement leurs passeports, pour s'acheter de la drogue. Un français pour 20 dollars, un anglais pour 200. Et ceux qui les achetaient n'en faisaient pas cadeau à la Croix-Rouge.

Malko suivit Birgitta. Il se demandait comment il allait pouvoir aborder le sujet qui l'intéressait vraiment. En tout cas, elle n'avait pas paru choquée par sa proposition.

La salle peinte en couleurs criardes du « Marco Polo » était sinistre. Dieu sait pourquoi, une des cloisons intérieures était en torchis. Les brochettes étaient à peine mangeables. Prudente, Birgitta s'était contentée d'un « palan » le plat national afghan : des morceaux de viande bouillie cachés sous un monceau de riz aux aromates.

Côté restaurant, Kabul n'était pas gâté... Pour trouver une nourriture décente, il fallait monter jusqu'à l'Intercontinental. Dans tous les autres établissements, un étranger était sûr de sortir en se tenant le ventre à deux mains.

Birgitta avait bu trois J & B et un carafon de vin afghan à faire vomir une autruche. Ses yeux brillaient, ses doigts ondulaient, comme doués d'une vie indépendante, ses lèvres paraissaient avoir gonflé. On en oubliait son crâne rasé et déconcertant.

L'Allemande se pencha par-dessus la table et dit à voix basse :

— J'aimerais fumer et faire l'amour avec toi. Mais je n'ai pas le temps. Il faut que j'aille voir mon jules.

Elle semblait avoir totalement oublié l'aspect « business » de leurs relations.

— Qui est-ce ?

La voix de Malko était parfaitement indifférente.

Birgitta eut une moue ennuyée.

— Un colonel. Un compatriote. Il n'est pas drôle, mais il me rend

service. Pour les papiers, les trucs comme ça. Il me prête un studio. Mais j'en ai marre.

Elle saisit une des mains de Malko et la serra entre les siennes.

— Je n'ai plus envie d'aller le retrouver. Je suis bien avec toi.

Il ne manquait plus que cela.

— Vas-y, dit Malko. Inutile de le mécontenter. Tu serais peut-être ennuyée s'il te plaquait.

Birgitta prit un air dur et amusé.

— Non, il est fou de moi. Je le fais même fumer... Elle rit. Écoute, je veux que tu nous rejoignes. Je m'ennuierai trop toute seule avec lui. Tu veux ?

Malko hésita. C'était risqué.

— Ne lui dis quand même pas ce que je fais...

Elle haussa les épaules.

— Je ne suis pas folle. Rejoins-moi dans un quart d'heure à la « Vingt-cinquième Heure ».

Ils sortirent ensemble. Sur le trottoir, elle se colla contre lui. Une langue pointue et plate comme celle d'un serpent effleura ses lèvres et ses dents, d'un mouvement rapide. Puis elle partit en courant. Malko s'enfonça sous les arbres du parc de Shar-I-Nau. La « Vingt-cinquième Heure » était à une centaine de mètres. Il leva la tête vers le ciel étoilé. Il était peut-être enfin sur la piste du général Lin Piao. Mais Birgitta paraissait imprévisible et difficile à manier.

Birgitta dansait toute seule, au milieu de la piste, lançant ses bras dans toutes les directions, déchaînée, les yeux brillants d'un éclat dément. Encouragé, l'orchestre philippin s'offrait une orgie de décibels. Bouche à oreille, en hurlant, on pouvait à peine se parler. La jeune Allemande se démenait comme si on l'avait reliée à un transformateur. Par moments, ses reins très cambrés étaient secoués de saccades rythmées comme si elle avait un orgasme. Orgueilleuse et absente, elle semblait se moquer totalement de ce qui l'entourait.

Deux Afghans la contemplaient comme si c'était la réincarnation du Prophète. Son visage très maquillé faisait ressortir l'étrangeté de son crâne rasé. Il est vrai que dans un pays où les soldats se faisaient les yeux au khôl...

L'orchestre s'arrêta d'un coup, assourdi lui-même. Birgitta ondula encore un peu, puis se dirigea d'une démarche dansante vers Malko, assis au bar, sur un tabouret. Elle rafla un verre de whisky pur et l'avalait d'un trait. Puis elle prit Malko par la main.

— Viens danser. Il n'est pas encore là.

C'était un slow.

L'Allemande dansait avec la charmante impudeur d'une jeune guenon, incrustée contre Malko. Le contact de son crâne rasé contre sa mâchoire était assez étrange. Malko sentait contre son ventre l'os dur

de son pubis. Elle murmura à son oreille d'une voix chaude, parfumée au J & B :

— Je suis bien avec toi.

Les bras autour de son cou, elle s'abandonnait complètement à la musique. Soudain, Malko reconnut dans l'ombre d'un box Afsaneh, en compagnie de trois Afghans noirs comme du charbon. Le regard de la jeune Afghane se posa sur lui, impénétrable.

Puis elle prit son verre et tourna la tête. Un peu trop vite, semblait-il à Malko.

— Tu connais cette fille ? souffla Birgitta.

— Non, dit Malko.

— Alors, tu devrais... Tout à l'heure, elle te dévorait des yeux...

Elle leva la tête et l'embrassa. Longuement et savamment, s'arrêtant de danser et se collant encore plus contre lui.

Bonne petite femelle bien salope. Mais plutôt portée sur le partage.

— Je vais te présenter quelqu'un, dit-elle soudain. Un Français. Il peut faire l'affaire. Si cela marche, je transporterai ton paquet jusqu'à la frontière et je reviendrai ensuite. Tu me donneras mille dollars ?

Malko voulut s'amuser un peu.

— Si je ne te donne pas mille dollars, tu ne feras pas l'amour avec moi ?

Elle se recula brusquement, avec une expression si méchante qu'il crut qu'elle allait le gifler.

— Je ne suis pas une putain. J'ai envie de faire l'amour avec toi parce que tu me plais. Viens.

— Où ?

Elle le tira vers la porte, avec la force d'un homme.

— Viens tout de suite. Sinon, tu peux foutre le camp... Et je ne te revois jamais.

Le whisky avait changé sa diction. À l'expression de ses yeux, il comprit que cela ne servirait à rien de discuter.

Il faisait froid dehors. Birgitta se tourna vers lui.

— Tu as une voiture ?

— Oui.

Elle monta dans la Toyota et il se mit au volant.

— Où allons-nous ?

Elle eut un rire de gorge.

— Ici, si tu veux.

Le portier de la « Vingt-cinquième Heure » allait se régaler... Malko s'empressa de démarrer, vers la Mosquée bleue.

— Pourquoi cette hâte ? demanda-t-il.

— Pour que tu ne me prennes pas pour une putain.

Il tourna à gauche, pour sortir de Kaboul.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— À l'Intercontinental...

Elle ne dit rien jusqu'au moment où ils atteignirent la sortie de la ville. Elle avait allumé une cigarette et posé son autre main sur la cuisse de Malko. Si immobile et silencieuse qu'il se demanda si elle ne s'était pas endormie.

Soudain, elle émergea.

— Je ne veux pas aller à l'Intercontinental, fit-elle. Tout le monde me verra et Kurt le saura. Allons chez moi. Fais demi-tour.

Malko obéit. Pendant cent mètres Birgitta resta tranquille, puis elle jura entre ses dents.

— On ne peut pas aller chez moi. Mon fumier de batcha^{10} raconte tout à Kurt.

— Retournons à la « Vingt-cinquième Heure ».

— Non, allons au Green, dit Birgitta d'un ton sans réplique. Ils refirent le chemin inverse. L'Allemande chantonnait toute seule.

Au Green Hôtel, elle passa devant et frappa à une porte, ouvrit et poussa Malko dans une chambre. Un jeune homme blond aux longs cheveux à la Jésus-Christ était assis par terre devant une table basse, entièrement nu à l'exception d'un pagne. Un air de musique hindoue emplissait la pièce. Les lèvres gluées à l'embouchure d'une pipe à eau.

C'était le hippie qu'il avait déjà aperçu dans l'hôtel au cours de ses pérégrinations. Il tourna la tête vers eux, totalement indifférent.

Birgitta l'embrassa sur la joue.

— On peut se servir de ton lit ?

Sans ôter la pipe de sa bouche, il sourit et désigna le large lit au fond de la pièce. Birgitta mit la musique un peu plus fort et fit passer son pull par-dessus sa tête. En vingt secondes, elle fut nue comme un ver. Joyeusement, elle sauta sur le lit et cria à Malko :

— Viens...

Le hippie continuait à fumer comme s'ils n'avaient pas existé. Malko ôta son blouson. Cette copulation sur commande ne l'inspirait que médiocrement. Pourtant, Birgitta était plus que désirable : elle observa ironiquement Malko tandis qu'il se déshabillait. Tout de suite, elle le cloua au lit.

— Ne bouges pas, intima-t-elle.

Le contact de son crâne rasé contre la peau de son ventre était surprenant. Lentement, elle commença à embrasser partout le corps de son partenaire, à quatre pattes comme un chien.

Enfin, elle se coucha contre Malko. Elle avait un corps de jeune garçon avec une taille dont il pouvait presque faire le tour avec ses deux mains jointes. Le traitement infligé par Birgitta avait fini par lui faire oublier l'étrange environnement.

— Viens, dit-elle.

Dès qu'il fut en elle, Birgitta l'enserra de ses bras et des jambes avec une force extraordinaire, sans la moindre pudeur.

Elle n'ôtait sa bouche de la sienne que pour murmurer des mots sans suite, des serments, des mots crus.

Ils roulaient d'un bord à l'autre du lit. Soudain, Malko eut une impression étrange. Il n'y avait ni crescendo, ni decrescendo dans l'agitation de la jeune Allemande.

Elle se serrait désespérément contre lui, comme si cela allait déclencher son propre plaisir. C'est celui de Malko qui vint le premier.

Aussitôt, elle l'embrassa fiévreusement, amoureuse, tendre, reconnaissante.

Il s'écarta un peu et la regarda. À travers les longs cils, il croisa un regard froid et lucide. Pas du tout troublée. Elle avait à merveille feint le plaisir. Elle déposa un baiser sur son cou et dit simplement :

— Ne m'en veux pas. Je suis toujours comme ça. Mais j'avais si envie de toi.

Le hippie s'était enfin arrêté de fumer et regardait vers le lit. Il murmura en souriant :

— Far out !

Birgitta s'était remaquillée avec encore plus d'agressivité. Ses yeux soulignés au khôl et ses lèvres très rouges lui donnaient un air provoquant et presque vulgaire. Malko demanda :

— Pourquoi t'es-tu rasé le crâne ?

Elle sourit.

— J'avais ramassé des poux. Ensuite, Kurt n'a pas voulu que je me laisse repousser les cheveux. Je l'excite comme cela. Il me dit que c'est merveilleusement malsain.

Elle se pencha, murmura quelque chose à son oreille et éclata de rire. Soudain, l'orchestre recommença à jouer. En tout, ils ne s'étaient pas absentés plus d'une heure de la « Vingt-cinquième Heure ». Malko était tendu et nerveux. Il avait noué un contact fabuleusement utile. Maintenant, il fallait arriver à l'exploiter.

Birgitta le contemplait. Comme s'il avait été le dernier homme sur la terre. Elle posa sa main sur sa cuisse, sous la table :

— À quoi penses-tu ?

Il faillit le lui dire. Mais il serait obligé de se découvrir. Or, il représentait l'unique carte de la C.I.A. à Kabul. Thomas Sands n'aurait pas le temps de mettre en place un autre dispositif s'il échouait...

La porte de la boîte s'ouvrit soudain. Il sentit Birgitta se raidir contre lui.

Un homme hésitait, inspectant la pénombre. Les cheveux gris

rejetés en arrière, un nez pointu et droit, avec une étrange raideur dans le côté gauche et une affreuse cicatrice sur la lèvre supérieure. Son regard glissa sur Malko et s'arrêta sur Birgitta. Un sourire tendit la lèvre inférieure et l'homme se dirigea droit sur eux.

— Le voilà, murmura l'Allemande. C'est Kurt.

Malko regarda venir le colonel Pilz. Son orbite gauche démesurément agrandie retenait un œil de verre. L'autre n'avait pas beaucoup plus d'expression... Ainsi c'était l'homme qui tenait en son pouvoir le général Lin Piao, ex-dauphin de Mao Tsé-toung. L'amant de l'ensorcelante Birgitta. Malko se leva et tendit la main.

CHAPITRE VI

— J'ai envie de fumer...

Le colonel Kurt Pilz demeura impassible, les yeux fixés sur l'escalier menant aux W.C. du premier. Birgitta eut un soupir agacé et éteignit sa cigarette. Depuis le début de la soirée, elle avait bien dû en fumer un paquet. La conversation n'avait pas atteint des sommets. La jeune Allemande n'avait utilisé que des prénoms pour les présentations. Étant donné la musique démente, les deux hommes, placés de part et d'autre de Birgitta, n'avaient pas eu à dépasser le stade des banalités. Visiblement, le colonel Pilz n'appréciait pas la présence de Malko à sa juste valeur...

Deux ou trois fois, Afsaneh Khatun était venue près de la table en dansant. Son regard avait traversé Malko comme s'il faisait partie des meubles. Bien malgré lui, il avait été obligé de boire et luttait pour conserver toute sa lucidité. Il avait réussi son « contact » au-delà des espérances les plus folles de Thomas Sands, mais il était dans la gueule du loup.

— J'ai envie de fumer, répéta Birgitta, repoussant son assiette de « bœuf à la chinoise », spécialité de l'établissement, qui n'était d'ailleurs que du veau préparé par des Afghans. L'œil valide de Kurt Pilz se posa sur elle, sans indulgence.

— Je n'aime pas que tu fumes cette saloperie, dit-il en allemand. Viens, rentrons.

Les longs doigts de la jeune femme se retournèrent presque complètement. Son crâne rasé avait rosi. Elle dit, encore plus lentement que d'habitude :

— Je n'ai pas envie de rentrer. Je vais fumer.

— Où ?

L'Allemand avait aboyé, comme pour couvrir le bruit de l'orchestre. Birgitta eut un sourire ironique.

— Si tu veux le savoir, tu n'as qu'à venir avec moi, putzi...

Le colonel Pilz rentra la tête dans les épaules. Sa mâchoire avançait et il gronda à voix basse :

— Tu sais bien que je ne peux pas.

Réalisant soudain la présence de Malko, il se pencha par-dessus Birgitta, un sourire figé déformant sa lèvre blessée.

— Pardonnez cette petite discussion. Birgitta est parfois un peu capricieuse.

Paisiblement, la jeune Allemande laissa tomber :

— Je ne suis pas capricieuse, tu es un vieux con...

Heureusement qu'il y avait l'orchestre. Malko se donna un mal fou pour faire comme s'il n'avait rien entendu. Le visage du colonel Pilz avait pris une immobilité effrayante. Son œil blessé, encore agrandi, ressemblait à l'œil d'un hibou. Fixe et maléfique. Le silence se prolongea quelques instants, puis une expression de sensualité contrôlée adoucit les traits de Birgitta. Elle passa un bras autour du cou de l'Allemand et l'embrassa dans le cou.

— Viens fumer avec moi, mon chéri, murmura-t-elle. Après nous ferons l'amour.

Dalila, à côté, n'était qu'une enfant de Marie, nourrie d'hosties et de lecture pieuses...

Une lueur brève passa dans l'œil vivant du colonel Pilz. Sa main se crispa sur la cuisse de la jeune Allemande, remonta, effleura son sexe. Malko détourna pudiquement les yeux. Il était assis sur un volcan. Birgitta, par contre, nageait comme un poisson dans l'eau dans cette ambiance trouble. Elle tourna son visage vers Malko et lui adressa un regard direct entre ses longs cils qui voulait dire « J'ai envie de toi ».

Tout en appuyant les doigts secs et soignés du colonel Kurt Pilz sur son Mont de Vénus.

— Allons chez moi, dit l'Allemand, à regret.

Birgitta sourit à Malko :

— Tu viens aussi, n'est-ce pas ?

Un ange noir passa. Malko crut que le colonel allait l'écharper sur place. La jeune Allemande insista :

— Viens.

C'était presque un ordre. Glacial, le colonel Pilz se pencha à travers la table :

— Vous êtes le bienvenu...

Encore un candidat à la Médaille d'or du mensonge, toutes catégories. Malko sourit poliment.

— Je ne resterai pas longtemps, affirma-t-il, je suis fatigué.

Birgitta avait retrouvé son entrain. Elle rafla un verre de whisky plein et le lampa d'un trait. Ce n'était pas une femme, c'était un alambic. Tenant à garder la tête froide, Malko se contenta d'un grand verre de Perrier.

Ils se levèrent. Comme Malko demandait l'addition, le colonel l'arrêta d'un geste sec :

— Laissez. Ici, je ne paie pas.

Son regard perçant parcourut Malko, comme s'il cherchait à deviner qui était le compagnon que lui imposait le caprice de Birgitta.

— Ce haschich, soupira-t-il. Quelle saloperie ! Je comprends les Iraniens de fusiller les trafiquants...

Malko approuva et demanda, « innocent » :

— Vous n'avez jamais fumé ?

— Si, un peu, à cause d'elle. Mais je n'aime pas. Cela me donne mal à la tête le lendemain.

Malko passa son manteau. Il venait d'imaginer un plan fou. Quelque part dans cette ville poussiéreuse, se terrait l'ex-numéro deux chinois...

Une Mercedes 200 noire attendait dehors, avec un chauffeur. Ils se mirent tous les trois à l'arrière.

Malko et Kurt Pilz regardaient Birgitta préparer les cigarettes avec une dextérité extraordinaire. Elle avait aligné les cylindres de papier vides et mélangeait le tabac et le haschich coupé en tous petits morceaux. Les jambes croisées sous elle, les traits relâchés, elle était l'image même de la sensualité animale. Kurt ne la quittait pas des yeux, une main allant et venant sur sa cuisse nue. Mais pour l'instant, Birgitta ne pensait qu'au haschich.

Malko ignorait où il se trouvait. La voiture avait quitté Bebe Margh road avant l'ambassade U.S., après être passé devant le Khiber Hôtel. Ils étaient dans un quartier neuf, résidentiel. Le living-room du colonel Pilz était agréable, décoré de tapis et de coussins, avec des tables basses. À part un gardien, la maison semblait déserte.

Le désir de l'Allemand était presque palpable. Lentement, sa main remonta sur la cuisse. Birgitta frissonna, ferma les yeux une seconde et dit d'une voix à la fois pleine de reproche et de trouble :

— Attends, je ne peux pas préparer les cigarettes. Après.

La main de l'Allemand resta crispée sur elle comme une araignée tétanisée. C'est le moment que Malko attendait. Il se pencha en avant et prit des mains de Birgitta la cigarette qu'elle était en train de remplir d'un mélange de haschich et de tabac.

— Laissez, je vais le faire.

Il se déplaça, tournant ostensiblement le dos au couple. Aussitôt, dans la petite glace octogonale fixée au plafond, il vit la main du colonel reprendre la progression, et le visage de l'Allemand s'approcha de la bouche de Birgitta. À regret, elle l'embrassa. Ses doigts inertes montraient le peu de plaisir qu'elle retirait de ce flirt. Pour l'instant, elle ne pensait qu'à une chose : fumer.

Malko prit le haschich pilé pur et en remplit aux trois-quarts six cigarettes. Cela triplait bien la dose.

Il acheva de boucher la cigarette avec du mélange tabac-haschich.

Ensuite, il remplit les deux dernières cigarettes de tabac presque pur.

Juste à ce moment, Birgitta s'arracha au colonel Pilz et se pencha par-dessus son épaule :

— Bravo, tu as bien travaillé ! s'exclama-t-elle.

Elle l'embrassa sur la bouche. Fraternellement. Sans réaliser qu'elle raccourcissait sérieusement son espérance de vie, du moins s'il restait à Kabul. L'œil vivant du colonel Pilz était injecté de sang.

Immédiatement, Birgitta alluma une cigarette, ferma les yeux et aspira la fumée. Malko l'observa, s'attendant à ce qu'elle proteste. Au contraire, après quelques secondes, elle expira la fumée avec un soupir voluptueux :

— Il est bon...

Évidemment, il y avait de quoi assommer un troupeau de mammoths. Elle prit l'autre cigarette, que lui tendait Malko, l'alluma, et la tendit à Kurt :

— Fume, mein liebe...

Malko alluma la sienne, aspira la fumée. Les yeux mi-clos, il observait l'Allemand. Non seulement, il était dans la gueule du loup, mais il s'amusait avec ses crocs.

L'Allemand aspira une profonde bouffée de haschich et garda la fumée. Presque aussitôt, son teint devint aubergine et il eut une violente quinte de toux. Les yeux pleins de larmes, il tenta de garder sa dignité.

— Saloperie, grogna-t-il.

Birgitta éclata de rire :

— C'est parce que tu n'es pas habitué... Continue...

Obéissant, le colonel reprit sa cigarette. Derrière ses paupières baissées, Malko l'observait : son adversaire avalait bien la fumée.

Birgitta était déjà à la moitié de sa cigarette. Il rejeta lentement sa fumée par le nez, et appuya sa tête sur le dossier, comme si la drogue commençait à faire son effet.

On n'entendait aucun bruit dans la maison, sauf parfois la toux du colonel Pilz. L'odeur, à la fois fade et âcre du haschich flottait dans le living-room, intoxiquant Malko insidieusement. Il banda sa volonté pour rester lucide.

— J'ai froid, haleta Birgitta. Oh, j'ai froid !

Elle glissa par terre, s'enroulant dans une couverture. Les yeux fermés, la jeune Allemande délirait. Ça l'avait pris d'un coup, quelques minutes plus tôt, après la seconde cigarette. Affalé sur les coussins, le colonel ne toussait plus. À ses gestes mécaniques et trop lents, Malko se rendit compte que le haschich commençait à faire son effet.

Birgitta se redressa d'un coup, plaqua la main contre son oreille et cria :

— Oh, j'ai mal, mon oreille, elle va tomber.

Ses traits exprimaient une douleur réelle. Ses cils semblaient avoir encore allongé. Dans ses pupilles démesurément élargies, il n'y avait plus aucune vie. On aurait dit l'œil mort du colonel Pilz. Elle ouvrit les yeux, regarda Malko sans le voir, et tendit la main vers le mur derrière lui.

— Regarde les couleurs, comme c'est beau...

Automatiquement, il tourna la tête et ne vit que le mur blanc. D'un coup, Birgitta avait basculé sur le côté, geignant, gémissant, prononçant des mots sans suite. Malko décida qu'il était temps de jeter des jalons. Il se pencha sur la jeune femme, lui massa doucement le côté de la tête et l'oreille, tout en murmurant :

— Tu n'as pas mal, tu sais.

L'expression crispée et douloureuse persista quelques secondes, puis les traits de Birgitta se détendirent lentement. Sa bouche s'entrouvrit.

— C'est vrai, je n'ai pas mal, fit-elle lentement. Oh je me sens bien.

Elle se redressa, passa les bras autour du cou de Malko et l'embrassa à pleine bouche. Horrifié, il voulut la repousser. Kurt Pilz éclata alors d'un rire énorme, pointant le doigt vers la glace du plafond. Comme s'ils n'avaient pas existé.

— Quel singe, non mais quel singe !

Malko eut du mal à garder son sérieux. L'Allemand riait à gorge déployée. La dose massive qu'il avait fumée à son corps défendant produisait son effet. Il se leva et esquissa quelques pas de danse.

Pendant près d'une minute il se déhancha de façon grotesque sur une musique fantôme, puis se laissa tomber dans les coussins.

— J'aime danser, énonça-t-il d'un ton grave. Je ne danse pas assez.

Il n'y avait plus la plus petite trace de sourire sur ses traits graves. La petite cicatrice blanche près de sa tempe avait foncé et sa mâchoire inférieure semblait s'être un peu affaissée.

Malko écarta Birgitta de lui et elle se laissa faire docilement. Elle demeura assise très droite, les mains croisées sur la poitrine, ses doigts se recourbant d'un mouvement automatique et lent. Malko vint s'asseoir près du colonel. Il savait que le haschich agissait un peu comme le penthotal, libérant les pensées du subconscient, et faisant tomber toutes les barrières mentales. Cependant, il n'avait jamais encore mené une narco-analyse. De son tact et de son intelligence, allaient dépendre le succès de sa mission.

Brusquement, le colonel se crispa et tendit le poing :

— Raus, hurla-t-il. Sofort !

Malko se lança à l'eau.

— C'est aux Chinois que vous parlez, colonel ? demanda-t-il.

Kurt Pilz laissa retomber son bras. Son œil valide était fixe et injecté de sang.

— Non. J'aime les Chinois, dit-il. C'est le « Herren Volk⁽¹¹⁾ » de l'Asie.

Malko sentit une boule obstruer son gosier.

L'Allemand parlait d'une voix atone et détimbrée.

Malko avait l'impression de jongler avec une cartouche de dynamite allumée. Si l'Allemand sortait de son état comateux, brutalement, il était perdu.

Rapidement, il ralluma la dernière cigarette bourrée de haschich pur et la tendit au colonel. Ce dernier la prit et se mit à fumer automatiquement, aspirant la fumée.

Birgitta se laissa lentement glisser en arrière, s'étendant de tout son long sur le dos. Les yeux grands ouverts, elle commença à faire onduler très lentement ses reins, se soulevant parfois entièrement du sol. Le spectacle était tellement suggestif que Malko se dit que Kurt Pilz allait se jeter sur elle. Celui-ci fixait Birgitta. Sa voix douce fit sursauter Malko.

— Birgitta est en train de faire l'amour, dit-il. Avec qui fais-tu l'amour, Birgitta ?

Un sourire angélique illumina les traits de la jeune femme. Sans interrompre ses ondulations, elle soupira :

— Avec Lui. Avec Jésus-Christ.

Il ne manquait plus que cela. Si elle se prenait pour Bernadette Soubirous...

Probablement impressionné par ce contact avec la Sainteté, le colonel n'insista pas. Brusquement, il porta la main à sa gorge, comme s'il étouffait, ouvrit la bouche, les traits crispés.

— Oh, j'ai mal, ça enfle, ça enfle terriblement.

Malko essaya de ne pas respirer le nuage de fumée bleue qui entourait l'Allemand. Il effleura son cou du bout de ses doigts.

— Cela va aller mieux, dit-il d'une voix persuasive. Vous vous êtes donné trop de mal ces temps-ci...

Peu à peu, les traits de l'Allemand se détendirent.

— Oui, c'est vrai, reconnut-il, je travaille trop...

La houle de Birgitta s'accélérait, la tête rejetée en arrière, le ventre offert, elle faisait l'amour avec un fantôme.

— Je vais crier, fit-elle soudain. Je crie, je crie. Oh mon Dieu !

Elle roula sur le côté, secouée de sanglots et de spasmes. Avec le colonel Kurt Pilz assis droit sur sa chaise, la scène sortait tout droit d'un cauchemar psychédélique. En plus, la fumée du haschich

commençait à imprégner les poumons de Malko et il avait un mal fou à se concentrer. Avec horreur, il s'aperçut qu'il n'avait plus envie de parler ou de faire des efforts, mais seulement de s'étendre, de dormir...

Il fallait à tout prix redémarrer.

— Ce sont les Chinois qui vous font trop travailler, dit-il à Kurt Pilz.

L'Allemand hocha la tête, le regard fixe.

— C'est vrai. Mais maintenant c'est fini.

— Il s'en va ?

Le colonel fut secoué d'un rire énorme et inattendu.

— Ya, y a, il s'en va ! Pfthh, fertig !

— En Chine ?

L'œil gris et unique du colonel Pilz parut soudain plein de joie.

— Bien sûr, il va en Chine. Mais pas tout de suite...

Malko respira profondément pour maîtriser les battements de son cœur. Il avait l'impression de jouer au funambule au-dessus des chutes du Niagara. L'information du colonel n'avait pas de prix. Ainsi le général transfuge Lin Piao allait être rendu à la Chine. Voilà qui allait faire plaisir aux Russes. Dans l'état où il se trouvait, Malko croyait l'Allemand incapable de mentir. Mais l'effet du haschich allait bientôt se dissiper. Il n'avait plus que quelques minutes pour apprendre de quelle façon Lin Piao allait être rendu à son pays.

— C'est une bonne idée, dit-il. Encourageant.

Gravement, le colonel approuva.

— Wunderbar. C'est mon idée. Ces imbéciles d'Afghans voulaient tout simplement le mettre dans un avion.

— Les imbéciles, fit Malko en écho.

— Ya, les imbéciles ! Parce que l'avion n'aurait jamais atteint la Chine... Il se pencha vers Malko. Nos amis russes ont des Mig 23. Personne ne peut sortir d'Afghanistan sans leur permission. Et leur permission, ils ne la donneront jamais...

Soudain, il s'interrompit.

— Mais où est-elle ?

Malko se raidit, prêt à tout.

— Qui ?

Le colonel lui jeta un regard de commisération.

— Birgitta.

La jeune Allemande était maintenant assise à deux mètres d'eux. Pendant qu'ils parlaient, elle avait tranquillement retiré son pull-over et se massait les seins, absente et béate.

— Je crois qu'elle est là, dit Malko avec prudence.

Le colonel regarda dans la direction de la jeune femme et dit :

— Elle a dû sortir. Voulez-vous aller la chercher ? Je suis un peu

fatigué...

Malko hésita. En « contrant » le colonel, il pouvait le réveiller. Or, il n'en savait pas assez.

— J'y vais, dit-il.

Il se leva et sortit de la pièce. Dans l'entrée, il tomba sur deux hommes qui se levèrent aussitôt. Deux Afghans au visage fermé qui gardaient la porte.

Il était enrhumé. Obligé d'attendre que le colonel retrouve ses esprits pour quitter la villa. Il leur sourit, revint dans le living-room et s'approcha de Birgitta, et la fit lever. Elle le suivit docilement.

— Voilà Birgitta, dit-il gaiement au colonel, je l'ai retrouvée...

Cette fois, l'Allemand la vit. Il sourit et fit, paternel :

— Où étais-tu petite folle ? Tu sais bien que c'est dangereux de t'éloigner...

— Je me baignais, répondit Birgitta, ravie. L'eau était tiède et il y avait de petits poissons multicolores... Tu devrais venir avec moi.

Elle se tourna vers Malko.

— Toi aussi, tu devrais venir avec moi, nous ferions l'amour dans l'eau. J'adore faire l'amour dans l'eau.

Le colonel Pilz s'étrangla de rire.

— C'est ça, vous feriez l'amour dans l'eau... Avec les petits poissons.

Son rire était si inextinguible que Malko se demanda s'il ne se moquait pas d'eux. Mais il ne sut jamais pourquoi cette idée faisait rire l'Allemand aux larmes. Ce dernier avait repris une expression sérieuse :

— Moi, je n'ai pas le temps de faire l'amour dans l'eau. Pourtant je suis léger...

Il se leva et fit deux ou trois petits bonds grotesques.

— Regardez comme je suis léger.

Malko approuva gravement.

— Très léger, Kurt. S'il n'y avait pas ces Chinois, nous pourrions tous aller faire l'amour dans l'eau...

— Ach, ces Chinois !

Une ride de contrariété plissait le front du colonel. Malko s'empessa d'embrayer.

— Heureusement que l'affaire va être réglée demain.

Il avait dit n'importe quoi.

Le colonel le contempla, plein de reproche :

— Non pas demain. *Après-demain*, il sera à Peshawar.

Son rire énorme le reprit. Birgitta le contempla les sourcils froncés.

— Kurt, couvre-toi, il fait froid !

L'Allemand la fixa, plein d'incompréhension et dit pour lui-même :

— Il fait froid là-bas. Surtout avant la Khiber Pass.

— Mais dans une voiture, il ne fait pas froid, remarqua Malko.

Kurt Pilz le contempla comme s'il avait dit une énormité :

— Ach, on ne va pas en voiture sur les pistes.

Les sourcils froncés, il fixait Malko avec l'expression renfrognée d'un professeur reprenant un élève. Puis il se passa la main sur le front et dit :

— J'ai mal à la tête.

Presque d'une seconde à l'autre, sa voix était redevenue normale. Malko récapitula mentalement. Il savait maintenant que Lin Piao allait partir vers Peshawar le surlendemain et ne passerait pas par la route. Thomas Sands arriverait bien à savoir le reste. Il avait déjà trop tiré sur sa chance...

À son tour, il s'allongea et ferma les yeux. Près de lui, Birgitta répétait sans arrêt :

— Quel soleil, mais quel soleil !

Épuisé, Malko sombra presque immédiatement dans l'inconscience. Avec l'horrible pensée qu'il pourrait avoir tout oublié à son réveil.

Le chameau galopait vers une montagne qui s'éloignait sans cesse. Autour, c'était le désert ocre et mauve, à perte de vue.

Malko juché sur l'animal subissait le balancement de mauvaise grâce. Tout à coup, il ouvrit les yeux. Le colonel Pilz était penché sur lui et le secouait par l'épaule.

— Réveillez-vous.

Totalement abruti, Malko se mit sur son séant. L'Allemand avait encore l'œil injecté de sang mais semblait avoir retrouvé ses esprits. Birgitta était assise sur une chaise, rhabillée, le visage maussade.

— Quelle heure est-il ? demanda Malko.

— Cinq heures, dit l'Allemand.

Il avait dormi près de deux heures. Il se leva et passa une main dans ses cheveux :

— Je vous prie de m'excuser.

Kurt Pilz esquissa un mince sourire :

— Ce n'est rien. Moi-même, j'ai dormi un peu. Cette saloperie de drogue...

Birgitta releva la tête. À travers ses longs cils, elle décocha à l'Allemand un regard meurtrier.

— Ce n'est pas une saloperie, fit-elle agressivement. Si nous étions vraiment des amis, ce serait formidable. Nous parlerions tous ensemble de nos rêves.

Kurt Pilz se gratta la gorge, fixant Malko, avec insistance. Avec une légère crispation de sa bouche mutilée.

— Nous avons quand même parlé, remarqua-t-il. Moi, je me souviens très bien d'avoir bavardé avec notre ami. Mais, je ne sais plus exactement de quoi. Et vous ?

Son œil valide s'était presque complètement fermé. Malko sentit le dessus de ses mains le picoter. La peur. L'Allemand était en train de lui tendre un piège. À quoi bon savoir ce qu'il savait si c'était pour être abattu dans cette villa déserte...

Il eut un sourire contraint. Décidé à jouer le tout pour le tout.

— Je ne sais pas si je dois vous le répéter... Ce sont des choses qui veulent peut-être dire quelque chose pour vous. Qui vous gêneraient. J'ai déjà presque oublié...

Le colonel Kurt Pilz était transformé en statue de pierre.

— Je vous en prie, fit-il, glacial.

Malko prit l'air le plus gêné possible.

— Il s'agissait de choses très privées, n'est-ce pas...

— Oui, oui, je comprends, fit impatiemment le colonel. Mais encore ?

Malko donna à ses yeux l'expression la plus confuse possible.

— Eh bien, vous parliez de faire l'amour dans l'eau avec mademoiselle et moi...

Les traits de l'Allemand se détendirent d'un coup. Il éclata de rire :

— Mais c'est très sain, cela, très sain, n'est-ce pas Birgitta ?

La jeune Allemande regarda Malko avec un air indéfinissable. Malko sentit qu'elle avait envie de lui.

— Oui, dit-elle d'un air absent.

Kurt Pilz se frotta les mains. De nouveau détendu et bon maître de maison :

— Je vais vous donner une voiture et un chauffeur pour vous ramener à votre hôtel, dit-il. Je pense que Birgitta est fatiguée et qu'elle va rester ici.

Malko dissimula son soulagement.

— À cette heure-ci, il n'y a plus de taxis à Kabul, mon cher.

Il accompagna Malko dans l'entrée, donna un ordre à un des gorilles et lui serra la main.

— J'espère que la prochaine fois, nous aurons une soirée plus animée, dit-il. Birgitta est terrible avec sa drogue. J'en prends à peine pour lui faire plaisir.

— C'était une excellente soirée, affirma Malko.

Il ne respira qu'une fois dans la Mercedes. Mentalement, il photographia la villa entourée d'une haute grille noire, près d'un hôpital en construction.

Il restait à savoir où le général Lin Piao allait passer la frontière.

Et à l'intercepter. C'était terrifiant de voir ce que la drogue pouvait faire d'un être froid et maître de lui comme le colonel Pilz. Un pantin sans volonté.

CHAPITRE VII

Une migraine lancinante serrait les tempes de Malko. Ses yeux étaient douloureux. Deux phares l'éblouirent et il freina brutalement. Il mit plusieurs secondes à réaliser qu'en face, il n'y avait rien que le faisceau de ses propres phares se reflétant dans les vitrines du Khiber Restaurant. Furieux, il redémarra.

Il avait attendu que la Mercedes du colonel Pilz se soit éloignée pour remonter dans sa Toyota garée devant la « Vingt-cinquième Heure ». Avant tout, il fallait prévenir Thomas Sands de ce qu'il venait d'apprendre. Qui sait ce qu'il pouvait lui arriver ? Il ne parvenait pas à croire que le colonel Pilz se soit totalement laissé abuser. À moins que, sciemment, il ne l'ait aigillé sur une fausse piste.

La glace baissée pour avoir un peu d'air frais, il continua à rouler lentement dans les rues désertes de Kabul. Le quartier « seh » était noir et silencieux. Il croisa sur le boulevard Darulaman, une Volga vide portant la bande rouge des taxis, qui roulait tout aussi lentement que lui. Son cœur cognait dans sa poitrine, sans qu'il sache si c'était l'altitude de Kabul, la drogue ou l'anxiété.

En arrivant devant la maison de l'Américain, il mit brusquement plein phares. Mais le chemin pierreux était désert. Par prudence, il arrêta la voiture deux cents mètres plus loin et revint à pied.

De l'extérieur, on n'entendait pas retentir la sonnerie. Malko garda le pouce dessus jusqu'à ce qu'une lumière s'allume au rez-de-chaussée de la villa. Une porte s'ouvrit et la voix de Thomas Sands demanda en anglais :

— Qui est-ce ?

— Malko.

Le battant s'entrouvrit. Thomas Sands était vêtu d'une robe de chambre écarlate d'où dépassaient deux mollets velus. Il semblait loucher encore plus que d'habitude. Deux grandes poches grises sous les yeux le vieillissaient. Sa main droite était enfoncée dans la poche de sa robe de chambre. Il passa nerveusement sa main gauche dans ses cheveux ébouriffés.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il est cinq heures du matin.

— Je fais des heures supplémentaires, dit Malko.

— Les fumiers, explosa Thomas Sands. J'étais sûr qu'ils ne feraient rien avant le retour du roi.

— Nous sommes lundi. Samedi au plus tard, Lin Piao sera à Pékin, répéta Malko. Via le Pakistan.

Thomas Sands semblait hébété et effondré. D'un geste automatique, il retira de la poche de sa robe de chambre un petit colt « Cobra 38 » au canon de deux pouces. Le living était meublé sans charme, avec quelques couvertures afghanes jetées sur les fauteuils. Dans un coin, il y avait une pile de « *Playboy* » et de « *U.S. News and World report* ». La vie ne devait pas être drôle à Kabul pour un célibataire. Une bouteille de J & B aux trois quarts vide était posée sur la table basse. L'Américain s'en versa une dose à étendre raide un chameau adulte et l'avalait d'un coup. Il eut un frisson rapide et son visage gris, reprit un peu de couleur. Il se redressa et demanda :

— Et c'est tout ce que vous savez ?

Malko se demanda sérieusement s'il n'allait pas lui verser la bouteille de J & B sur la tête et y mettre le feu.

— Si vous voulez, proposa-t-il glacial, je peux encore aller fumer un peu de haschich avec le colonel Pilz. Il se fera sûrement une joie de me préciser l'heure de départ et l'itinéraire...

L'Américain eut un hoquet désabusé et un geste d'excuse.

— Raisonnons un peu. Il a dit « après-demain ». Je pense que cela se passera de nuit. Cela signifie donc la nuit de mercredi à jeudi. D'ici, ils ne peuvent aller qu'à Peshawar. Mais d'après ce qu'il a dit, ils ne prendront pas la route de la Khiber Pass...

— Exact, fit Malko. Cela ne laisse que quelques centaines de kilomètres à surveiller...

Honnêtement, il ne voyait pas ce qu'on pouvait tenter. La frontière montagneuse entre le Pakistan et l'Afghanistan était un dédale de sentiers et de cols, pas même indiqués sur les cartes... Son brillant exploit risquait d'être totalement inutile. Thomas Sands réfléchissait, la tête dans ses mains. Soudain, il s'ébroua.

— Je vais m'habiller, annonça-t-il. Attendez-moi cinq minutes.

Il disparut dans l'escalier avant que Malko ait eu le temps de lui demander quelle était son idée. Une bouteille de vodka se trouvait sur la table. De la Krepskaia.

Il en versa une rasade dans un grand verre, ajouta une bouteille de Gini et but le long-drink d'un trait.

À cette heure-là, il se sentait incapable de supporter de la vodka pure... Le mélange le rafraîchit délicieusement.

La Toyota rebondit dans un trou et s'arrêta définitivement. La rue s'achevait dans le désert, comme tout Kaboul. Pourtant, ils n'étaient qu'à trois cents mètres de l'Intercontinental au nord-ouest de la ville, près de la route de Charikar. Thomas Sands descendit le premier et tambourina à la porte d'une petite maison en torchis.

— Attention, souffla Malko.

Un Afghan était assis par terre, de l'autre côté de la rue, enveloppé dans une couverture, un vieux fusil entre les jambes.

Ses ronflements faisaient presque autant de bruit que les coups dans la porte...

— C'est un veilleur de nuit, fit Thomas Sands. Il doit surveiller une maison de « riches ».

Il y eut un remue-ménage à l'intérieur de la petite maison, et derrière la porte une voix d'homme demanda quelque chose en afghan. Thomas Sands répondit dans la même langue. La porte s'ouvrit aussitôt sur Yacoub, le petit Pachtou que l'Américain avait présenté à Malko à Peshawar. L'homme à tout faire de l'ambassade. Ébouriffé, les yeux chassieux, il était vêtu d'une longue chemise de nuit de coton.

Il s'effaça pour laisser entrer ses deux visiteurs. La pièce était pauvrement meublée.

Yacoub paraissait totalement affolé. Thomas Sands dit en anglais :

— Je vais lui parler persan, il ne comprend pas assez l'anglais.

Il se lança dans un long monologue. Yacoub écoutait et se réveillait à vue d'œil. Quand l'Américain eut terminé, il posa quelques questions, sembla hésiter et finalement approuva :

— Baleh, baleh^{12}.

Thomas Sands se tourna vers Malko :

— Yacoub va nous aider. Il connaît tous les contrebandiers du Nouristan. Il dit que ceux qui passent en fraude utilisent toujours le même chemin – une zone de vingt milles au nord de la Khiber Pass – et qu'il pense pouvoir trouver le chemin qu'ils empruntent. Il va partir tout à l'heure pour la Khiber Pass. Il paraît qu'en cette saison, il n'y a qu'une piste praticable.

— Mais pourquoi diable les Afghans n'utilisent-ils pas un convoi militaire par la route, demanda Malko. Ils sont chez eux, ils n'ont pas à se cacher.

Thomas Sands secoua la tête :

— Parce qu'ils ne sont pas fous... L'armée est noyautée par les Russes. Il y a pratiquement un officier russe derrière chaque gradé afghan. Les Russes leur joueraient sûrement un tour de cochon. N'oubliez pas qu'ils veulent aussi le général Lin Piao. Les Afghans qui les détestent cordialement doivent être ravis... Avec les

contrebandiers pachtous, ce n'est pas la même chose. Du moment qu'on les paie, ils ne se mêlent pas de politique. Ensuite, si Lin Piao partait avec un convoi militaire, ce dernier ne pourrait l'accompagner de l'autre côté de la frontière. Je ne pense pas que les Pakistanais soient très chauds pour se mouiller officiellement dans cette histoire.

Malko consulta sa montre. Dans une demi-heure il ferait jour.

Yacoub s'habillait silencieusement. Par-dessus sa blouse afghane, il enfila une veste européenne. Sa femme n'avait pas bougé. Dans la pénombre, Malko entrevit deux yeux noirs et inquiets.

— Je suis prêt, dit le Pachtou.

— En admettant que vous identifiez le convoi, que comptez-vous faire ? demanda Malko.

Le profil grec de Thomas Sands resta de marbre.

— L'attaquer et enlever le général Lin Piao, dit-il d'une voix posée.

Le colonel Kurt Pilz n'arrivait pas à s'endormir. Le cerveau embrumé par le haschich, il essayait de toutes ses forces de réfléchir à la soirée écoulée. Birgitta dormait sur le dos à même les coussins posés par terre. L'Allemand réalisa soudain qu'elle était peut-être la seule à connaître les réponses aux questions qu'il se posait. Il se pencha et la secoua.

Birgitta grogna et ouvrit les yeux sans le voir.

— Qui est cet homme qui est venu avec toi ? L'Allemand approcha son visage du sien.

Aucune réaction. Puis les lèvres de la jeune femme bougèrent légèrement et son visage reprit son immobilité. Kurt Pilz répéta sa question. Cette fois, sans obtenir le plus petit frémissement : Birgitta dormait les yeux ouverts...

Il se rejeta dans un fauteuil avec un soupir et recommença à réfléchir. De plus en plus, il avait l'impression d'avoir parlé d'autre chose que de sexualité avec cet inconnu. Mais il n'arrivait pas à se souvenir de quoi en dépit de ses efforts. Il se leva. Dans quatre heures, il devait être à son bureau. L'anxiété et l'énervement accroissaient sa fatigue. Il alla dans la salle de bains et la glace lui renvoya l'image de son œil valide rouge et énorme, de sa lèvre mutilée, de la grosse cicatrice blanche au-dessus de la tempe.

Il regagna le living-room et contempla l'Allemande en train de dormir. Une bouffée de haine lui tordit l'estomac. Il était habitué à ses frasques, à ses coups de tête amoureux. Il n'ignorait pas qu'elle était capable de se donner au premier venu si elle avait bu ou si elle s'était droguée. Elle finirait par lui faire commettre des bêtises. Birgitta

bougea, en dormant, découvrant ses longues jambes jusqu'à l'aîne. La pomme d'Adam du colonel Pilz se bloqua. Ce corps épanoui et toujours disponible le rendait fou. Birgitta accueillait avec enthousiasme les hommages les moins courants pour peu qu'elle soit de bonne humeur.

Le colonel Pilz hésitait. Il se déshabilla rapidement et s'étendit près de Birgitta. Elle ne réagit même pas lorsqu'il lui ôta sa jupe et son slip... Lorsqu'il la pénétra, elle gémit un peu, referma ses bras autour de lui, mais n'ouvrit pas les yeux. L'Allemand la besogna avec rage, se disant qu'il n'était pour elle qu'un sexe anonyme de plus.

Puis, apaisé, il demeura contre elle. Repensant à l'inconnu blond. Il n'avait qu'à donner un coup de téléphone pour qu'il soit immédiatement surveillé, filé, arrêté même.

Mais il hésitait. Plusieurs fois déjà, il avait donné l'ordre de surveiller des hommes rencontrés par l'intermédiaire de Birgitta. Il n'avait recueilli que des récits de coucheries et de beuveries où la jeune Allemande était toujours mêlée. Il devait subir en silence l'ironie à peine déguisée de ses subordonnés afghans.

Il en aurait hurlé de rage.

Cette fois, il décida de faire son enquête lui-même. Il ne voulait plus jamais être ridicule.

— Vous plaisantez, dit Malko.

Thomas Sands ne quitta pas la route des yeux. À l'arrière, Yacoub semblait s'être endormi. Bien qu'il fasse presque jour.

— Vous avez peur ?

Malko haussa les épaules.

— Non, mais je ne suis pas payé pour attaquer les diligences. Et je ne vois pas comment vous pouvez mener à bien une opération de cette envergure à trois.

L'Américain sourit ironiquement :

— Qui vous a parlé de trois ? Yacoub va recruter quelques « Nafars⁽¹³⁾ » pour attaquer le convoi.

— Des Blancs ?

— Non, des Pachtous comme lui. Il n'a pas plu depuis dix-huit mois et les troupeaux meurent de faim. Ces types sont prêts à n'importe quoi pour une poignée d'afghanis. Ils sont gonflés et les meilleurs tireurs du monde. Les Anglais en ont fait l'amère expérience à la Khiber Pass, il y a quatre-vingts ans. Une poignée de Pachtous a décimé le deuxième régiment de Gurkhas.

Malko n'osait pas comprendre.

— Vous voulez dire qu'on va massacrer le convoi, pour nous saisir

de ce Chinois ?

— Si c'est nécessaire, fit froidement Thomas Sands. Le jeu en vaut la chandelle. Nous n'avons pas le droit de laisser échapper Lin Piao.

Malko freina et se rangea au bord du boulevard désert.

— Je ne suis pas d'accord ! Je ne suis pas un assassin.

Thomas Sands se tourna vers lui lentement et fit d'une voix égale :

— Que vous soyez d'accord ou non, c'est la même chose. C'est moi qui commande à Kabul. Repartons, nous sommes pressés.

Les yeux d'or de Malko avaient viré au vert. Mauvais signe.

— Je pourrais réduire vos projets à néant, menaçait-il.

Le beau profil de Thomas Sands bougea à peine.

— Si je pensais que vous le feriez, je vous en empêcherais physiquement, dit-il.

Il avait appuyé sur le dernier mot. Malko réfléchit quelques secondes. Il était dans une impasse. Le mieux était d'accepter et de limiter les dégâts. Sans répondre, il repartit.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la villa de l'Américain. Ce dernier descendit, suivi de Yacoub.

— Rendez-vous demain à l'ambassade. Attention de ne pas être suivi.

Malko repartit sans lui serrer la main. Le cynisme froid de l'Américain était contre son éthique. Il savait que la raison d'État existait, mais se refusait à s'y plier.

Kurt Pilz contemplait Birgitta en train de se savonner sous la douche. Comme toujours, après avoir fumé, la jeune Allemande était boudeuse et de mauvaise humeur, avec l'impression de quitter le ventre de sa mère pour se jeter dans des ténèbres extérieures et hostiles. Et elle avait horreur que son amant profite d'elle sans qu'elle en ressente aucun plaisir. Comme par défi, elle frottait avec acharnement la toison de son pubis, fixant Kurt Pilz entre ses longs cils. Mais l'Allemand était revenu à d'autres préoccupations :

— Qu'est-ce que j'ai dit hier soir ? demanda-t-il d'une voix faussement gaie.

Birgitta arrêta de se savonner :

— Comment, qu'est-ce que tu as dit ?

Il tapota sa cigarette sur la paroi de la douche :

— Oui, de quoi ai-je parlé pendant que j'étais « en voyage ».

Il avait horreur de cette expression. La jeune Allemande fronça les sourcils, sincèrement étonnée.

— Je n'en sais rien, dit-elle avec humeur. Moi aussi, j'étais « en voyage »... Et qu'est-ce que cela peut faire ?

Pilz essaya de prendre un ton léger, sans la regarder :

— Je ne connais pas ton ami. J'ai des responsabilités importantes dans mon travail. Une indiscrétion est toujours dangereuse.

Birgitta se moquait des indiscrétions comme de son premier amant. Elle se savonnait machinalement, essayant de se rappeler la soirée. Pilz insista :

— Qui est cet homme blond ? Que fait-il à Kabul ?

— C'est un journaliste, je crois, fit Birgitta de mauvaise grâce. Dans cinq minutes, il allait lui demander si elle avait couché avec lui, elle dirait « non », il l'accuserait de mentir et ce serait parti...

— Un journaliste !

La mâchoire de Kurt se projeta en avant. Il n'aimait pas les journalistes. Ils avaient pour métier de révéler ce qu'il cachait, lui, avec tant de soin...

— Il me semble que j'ai parlé de différentes choses, répéta-t-il, qui pourraient intéresser un journaliste.

Brusquement un déclic se fit dans le cerveau de Birgitta. Souvent, le haschich aiguisait son attention. La conversation des deux hommes lui revenait par bribes, mais avec une netteté surprenante. Elle avait l'impression qu'une bande de magnétophone se déroulait dans sa tête.

Dans sa tête, la voix froide et maîtresse d'elle-même de Malko contrastait avec les hésitations de celle du colonel Pilz. En un éclair, elle comprit qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. Elle ne voyait pas où il voulait en venir avec ces Chinois, mais elle le lui ferait dire, en prêchant le faux pour savoir le vrai.

— Je ne me souviens de rien, dit-elle. Tu as dû parler de baiser comme d'habitude, tu ne penses qu'à cela. Tu es un obsédé de la touffe.

Encore une expression dont il avait horreur. Birgitta le fixait avec ironie et innocence et le colonel Kurt Pilz sut instantanément qu'elle mentait.

Il avait une grande habitude du mensonge. C'était son métier. Il n'insista pas, ne pouvant attaquer Birgitta de front, d'autant qu'il ne savait pas exactement sur quoi elle lui mentait.

— À ce soir, dit-il gentiment. Je t'invite à dîner à la « Vingt-cinquième Heure ». À neuf heures.

Malko contemplait une vache broutant mélancoliquement le caniveau, en face de la Mosquée bleue. Depuis quatre heures, il se promenait dans Kabul en voiture et à pied et il avait acquis la certitude qu'il n'était pas suivi. Ce qui signifiait que le colonel Pilz ne s'était aperçu de rien. Il héla un taxi et monta dedans. C'était une

vieille Plymouth au pare-brise fêlé, sans garniture intérieure, immonde. Le chauffeur barbu et en loques se retourna avec un large sourire.

— No good !

C'était le moins qu'on puisse dire. Par gestes, Malko lui fit prendre la direction de l'ambassade U.S. Heureusement qu'il commençait à connaître Kaboul.

Ensuite, sans se cacher, il se fit arrêter devant et entra. Thomas Sands était dans son bureau. Dès que la secrétaire eut refermé la porte, il annonça triomphalement.

— Ça y est !

— Ça y est, quoi ?

— Yacoub a identifié le convoi. C'est un de ses cousins qui le mène.

— Un de ses cousins ! Mais alors...

— Ainsi, il a pu obtenir des renseignements plus facilement. Les Afghans ont payé 400 000 afghanis. En plus de la protection normale, il y aura douze hommes de la « Masounillate Milli », la police secrète. Tous équipés d'armes modernes. Des fusils d'assaut G-3 et deux mitrailleuses. Ils se méfient surtout des Russes, car ils ont bien recommandé au chef de la caravane de n'obéir à aucune injonction d'un détachement militaire.

— Et Yacoub va tirer sur son cousin ? demanda Malko, horrifié.

Thomas Sands murmura une phrase vouant les liens familiaux aux gémonies. Apparemment, Yacoub ne nourrissait pas une tendresse particulière pour son cousin.

Malko pensa soudain à autre chose.

— Ils n'ont pas peur que Lin Piao s'échappe ?

Thomas Sands secoua la tête.

— Il est blessé. On le transporte sur une civière, escortée de plusieurs Chinois. La caravane a rendez-vous avec d'autres Chinois en territoire pakistanais.

Malko leva les yeux au ciel.

— Eh bien, vous n'avez plus qu'à lever une petite armée.

— Yacoub a trouvé cinq hommes sûrs.

L'Américain semblait mortellement sérieux. Il crut avoir mal entendu :

— Cinq hommes ! Vous allez attaquer des gens armés de mitrailleuses et de fusils d'assaut ?

Une lueur quasi-satanique passa dans les prunelles divergentes de Thomas Sands.

— Il y a un truc, fit-il laconiquement.

— Lequel ?

— Yacoub vous expliquera, en temps voulu.

— J'espère qu'il marchera. Sinon, vous n'aurez pas l'occasion de le recommencer.

— Vous, pas moi.

Malko en resta sans voix.

— Vous voulez dire que vous ne participez pas à l'expédition ?

— Exact.

L'Américain eut un sourire angélique.

— Je suis septième conseiller à l'ambassade des États-Unis de Kabul. Si l'on trouve mon cadavre là-bas, cela embarrassera mon gouvernement. Alors que vous êtes journaliste « free-lance ». Je pense que la différence vous saute aux yeux...

Malko était toujours un peu désarmé par le pragmatisme et la brutalité des Américains. Bien que sa lucidité soit teintée de cynisme, il n'arrivait pas à se débarrasser de son atavisme de grand seigneur.

— J'espère que vous veillerez à ce que j'aie une sépulture convenable, dit-il.

— Ne dites pas de conneries, coupa brutalement Thomas Sands. Tout marchera très bien. Tout le monde m'a dit que vous étiez un type formidable. Que vous aviez de la chance.

— Je vais en avoir besoin, soupira Malko. Supposons que nous ne soyons pas massacrés. Que dois-je faire du général Lin Piao ?

Une grande carte d'Afghanistan était épinglée au mur. Sands prit une règle et désigna deux punaises bleues, épinglées tout près de la frontière pakistanaise.

— Voici l'endroit approximatif où doit avoir lieu l'intervention, dit-il, la règle pointée sur la première punaise. De là, Yacoub vous emmènera au lieu de rendez-vous avec les hélicoptères. Nous avons obtenu le droit de survol du Pakistan, sous prétexte de manœuvres. Les appareils partiront de Kandahar, piqueront sur le sud et remonteront parallèlement à la frontière. Ils la sauteront du côté de Hesarak.

— Les radars russes ne pourront pas les repérer, car ils voleront à moins de mille pieds. Ils vous attendront à partir de six heures du matin, et repartiront à midi.

— Si tout se passe bien, le général Lin Piao partira sur un « 707 » de l'Air Force immédiatement, et vous n'aurez plus qu'à revenir à Kabul avec Yacoub.

Malko contemplait la carte. C'était un plan follement audacieux. Comme la C.I.A. n'en réalisait plus que rarement depuis quelques années. Si cela s'ébruitait cela risquait d'avoir des conséquences légèrement catastrophiques.

— Et les Russes ? demanda-t-il. Vous n'avez pas peur qu'ils attaquent votre « 707 » ?

Thomas Sands eut un sourire froid.

— Il y aura douze « Phantoms » pour le protéger. Ils sont arrivés ce matin à Téhéran. Les Russes n'iront pas jusqu'à risquer leurs Mig 23 pour attaquer des appareils américains au-dessus d'un pays neutre.

Malko resta songeur. Le contraste entre les moyens mis en œuvre pour la partie officielle et ceux de la partie officieuse était frappant...

— Quelle sera la version officielle ? s'enquit-il.

— Vous n'existez pas, bien entendu, fit Thomas Sands. Officiellement, le général Lin Piao se sera présenté à l'ambassade pour demander l'asile politique aux États-Unis. Si nous récupérons ce Chinois, David Wise vous en sera reconnaissant toute sa vie.

La reconnaissance de David Wise... Malko n'y croyait pas beaucoup. Le patron de la Division des Plans de la Central Intelligence Agency avait un peu moins de sentimentalité qu'un ordinateur. Il espérait seulement gagner assez de dollars pour payer la facture de réfection du toit de son château et s'acheter quelques caisses de Dom Pérignon et de Moët et Chandon pour recevoir dignement ses amis. Mais c'est une chose que Thomas Sands n'aurait pas comprise.

— Il reste quelques détails à régler, dit l'Américain. Vous avez rendez-vous avec Yacoub au bazar aux bijoux. Dans une heure.

Birgitta raccrocha l'appareil, contrariée. La chambre de Malko, à l'Intercontinental, ne répondait pas.

Elle enfila, sa « pustine » et sortit du Green Hôtel où elle était venue téléphoner. Il faisait déjà nuit. Devant l'ambassade du Pakistan, elle hésita. Elle avait peur.

Il était encore temps d'aller trouver Kurt et de lui avouer ses soupçons, de lui répéter les questions que l'homme blond avait posées.

Elle contourna des meubles exposés sur le trottoir. Un marchand de poustines la héla. C'était l'heure où le centre de Kabul était animé mais Birgitta se sentait horriblement seule. Pour la première fois depuis des mois, en dépit de la drogue, elle avait envie de quitter cette ville sale et triste, encerclée de montagnes, sans même une vitrine élégante. Les vieilles armes, les bijoux turkmènes et les pustines lui sortaient par les yeux.

Comme le colonel Kurt Pilz et sa libido refoulée.

— Merde, se dit Birgitta, j'ai vingt ans et je suis belle. Qu'est-ce que je fous ici ?

Une fois de plus, elle était amoureuse. De Malko. Elle avait encore envie de lui, de se mirer dans ses yeux dorés...

Brusquement, elle se retourna, mue par un sixième sens. Elle avait senti une présence. Elle ne vit qu'un Afghan urinant contre un arbre. L'angoisse la rendait nerveuse. Elle savait qu'en trompant le colonel

Pilz, elle risquait sa vie.

Elle hésitait. Au bord du trottoir, un taxi Volga ralentit. Cela la décida. Elle l'arrêta et monta dedans.

— Hôtel Intercontinental, dit-elle.

CHAPITRE VIII

Accroupi dans l'arrière-boutique où l'on ne pouvait même pas tenir debout, Malko disparaissait derrière des monceaux de bijoux turkmènes en argent massif. Les murs en étaient couverts et le marchand les sortait à pleines poignées de caisses en carton. Soudain, par la porte entrebâillée, il aperçut la silhouette de Yacoub.

Aussitôt, Malko posa les bracelets et sortit en s'excusant. Une foule compacte défilait dans les ruelles du bazar et il était le seul Européen.

Le Pachtou lui sourit :

— You need a rifle, sir⁽¹⁴⁾.

La voix de Yacoub était douce mais péremptoire. Malko pensa que Thomas Sands ne l'avait pas mis au courant.

— J'ai un pistolet, dit-il.

Le Pachtou secoua la tête avec un sourire poli et humble :

— Ils ne vous obéiront pas si vous n'avez que cela. C'est une arme de femme, à leurs yeux. Venez.

Renonçant à discuter, Malko suivit le petit Pachtou.

Avec sa moustache, son teint olivâtre et son nez busqué, Yacoub aurait pu jouer les traîtres dans les films américains d'avant-guerre. Ils tournèrent à gauche et sortirent du bazar, après être passés devant des dizaines de boutiques d'armes anciennes.

La grande avenue Jadimaiwan, bordée de bazars des deux côtés, grouillait de monde. Malko aperçut une centaine de gens assiégeant une boutique minable. La queue débordait sur la chaussée sans souci des grosses Volgas rasant les trottoirs.

— Ils se battent ? demanda-t-il à Yacoub.

Le Pachtou eut l'air désolé :

— Non, ils font la queue pour du sucre. On n'en trouve plus à Kabul.

Aussitôt, il tourna à gauche, dans une allée boueuse s'enfonçant au cœur du bazar. Malko reconnut l'entrée du bazar aux bijoux. Mais le Pachtou s'engagea à droite, dans la direction opposée.

— Voilà le bazar aux armes, annonça Yacoub.

Une demi-douzaine de misérables échoppes de bois exposaient des fusils de chasse et de guerre, des pistolets et d'innombrables holsters de cuir clair. À quelques mètres de là, des Afghans assemblaient

frénétiquement des vêtements sur d'antiques machines à coudre.

Yacoub alla droit vers la troisième boutique. Le marchand ôta sa chapka crasseuse pour saluer Malko et étreignit Yacoub. Puis, il entraîna les deux hommes dans l'arrière-boutique, laissant les armes à la garde d'un garçonnet.

Le fond de l'arrière-boutique était occupé par des casiers à munitions en bois blanc. L'Afghan ôta une cheville et aussitôt, tout un battant pivota, révélant une cache sombre. Le marchand s'y glissa, faisant signe à Malko et à Yacoub de l'y suivre. Il alluma une ampoule nue. Le réduit était plein de caisses. Une toile goudronnée recouvrait un objet encombrant au milieu. Avec la fierté d'un sculpteur dévoilant sa première œuvre, l'Afghan la fit glisser, dévoilant une mitrailleuse de « 50 » sur son trépied.

Yacoub s'accroupit et caressa le canon avec la tendresse d'un jeune marié découvrant son épouse. Malko se hâta de mettre les choses au point :

— C'est un peu gros pour ce que nous voulons faire, dit-il à Yacoub.

— Il en veut seulement 700 dollars, fit le Pachtou. Avec six caisses de munitions...

Malko fit la sourde oreille. Visiblement attristé, le marchand abandonna la « 50 » et avança une caisse dont il sortit des pistolets de tous calibres : des Llama, des Beretta, des colts et des Herstatt, plus des imitations pakistanaises... Yacoub prit en main un gros Colt 45 automatique et le montra à Malko.

— 50 dollars seulement. Ses yeux brillaient de convoitise.

— Prenez-le, dit Malko, je vous l'offre.

Si le Pachtou ne lui baisa pas la main, c'est tout juste.

Malko émergea enfin de la boutique du marchand d'armes poursuivi par les courbettes de l'Afghan. Yacoub l'avait convaincu d'acheter un fusil Lee-Enfield semi-automatique qui pesait au moins une tonne, le Colt « 45 » et les munitions adéquates pour les deux armes. En prime, le boutiquier leur avait offert une demi-douzaine de grenades arrivées tout juste du Pakistan. Les armes seraient livrées directement à un endroit choisi par Yacoub. Malko avait payé d'avance.

— Les mitrailleuses sont en vente libre ? demanda-t-il.

Yacoub sourit finement.

— Non, pas vraiment. Les grenades non plus. Mais en Afghanistan, tout le monde a des armes. Il offre un joli pistolet de temps en temps à un policier et il a la paix...

Yacoub était, visiblement enchanté de ses emplettes. La nuit était tombée et Malko se sentait plus en sécurité. Dans quelques heures, il saurait si oui ou non, le colonel Kurt Pilz s'était laissé abuser.

— Maintenant, il faut aller voir ceux qui vont venir avec nous, annonça le Pachtou.

Ils regagnèrent la Toyota. Guidé par Yacoub, Malko retraversa tout le centre de Shar-I-Nau. Ils passèrent devant l'ambassade du Japon pour atterrir au bout d'une rue qui se perdait dans un terrain vague.

Là, au pied du vieux fort de Kollola Koshta, des nomades campaient sous quelques tentes rapiécées. Des enfants et des femmes jouaient autour, surveillant des moutons et quelques chameaux. Yacoub entra sous la plus grande des tentes, suivi de Malko. L'odeur aurait fait tomber raide un putois. Les peaux de mouton qui servaient de meubles avaient dû absorber la sueur et la crasse de dix générations... Deux lampes à huile jetaient une clarté parcimonieuse. Une demi-douzaine d'hommes, qui semblaient tous identiques avec leurs grosses moustaches, leur turban et leurs bouches édentées, étaient assis autour d'un plateau en cuivre encombré de tasses et d'assiettes. Tous étaient vêtus du costume pachtou, disparaissant sous les cartouchières et les ceintures. Ils devaient dormir avec leur fusil... Yacoub invita Malko à s'asseoir et lui servit du thé tiède dans une tasse ébréchée.

Tandis que Yacoub engageait la conversation avec les cinq hommes, Malko observa ses vis-à-vis.

Le plus vieux devait bien avoir soixante ans. Les autres n'étaient guère plus jeunes. Ils ne prêtaient aucune attention à Malko, les yeux fixés sur Yacoub. C'est le plus âgé qui menait les pourparlers à coup de phrases courtes et d'onomatopées.

Finalement, le petit Pachtou se tourna vers Malko.

— Ils demandent 50 dollars par tête et 2 000 dollars pour ceux qui seront tués. Ils voudraient aussi que vous leur payiez leurs cartouches...

Yacoub semblait choqué d'une telle exigence. Cinquante dollars pour se faire tuer !

— Vous leur avez *vraiment* expliqué ce qu'on attend d'eux ? interrogea Malko.

Yacoub dit quelque chose aux cinq hommes qui éclatèrent de rire. Il traduisit.

— D'habitude, ils se battent pour rien ! Ils n'ont peur de rien. Ce sont les meilleurs tireurs que je connaisse.

— Ça leur est égal de se mêler d'une affaire politique.

Yacoub traduisit. Le plus vieux exhiba quelques chicots et répondit par une courte phrase :

« Quand on vous offre un bon cheval, dit Yacoub, on ne demande pas d'où il vient... Vous leur donnez de l'argent... »

Malko considéra les vieilles pétoires rouillées. En pensant aux millions de dollars que la C.I.A. dépensait en armes. À côté, le Lee-Enfield acheté au bazar faisait figure de gadget supersophistiqué.

— Vous avez un plan ? demanda-t-il à Yacoub.

Nouvelles palabres. Finalement, Yacoub résuma.

— Ils connaissent la route du convoi. Tous partent du même endroit, un grand entrepôt au bord d'une rivière. À trois heures de là se trouve un défilé où avec très peu d'hommes, on peut décimer une caravane. La nôtre est obligée d'y passer.

— À quelle heure passeront-ils ?

— À l'aube. Vers cinq heures. Nous irons en Jeep sur la piste jusqu'à deux kilomètres du défilé. Après il faudra marcher...

Malko croyait rêver. C'était du western.

— Monsieur Linge n'est pas rentré.

Birgitta abaissa ses longs cils sur l'employé du desk qui la dévorait des yeux. Puis, elle sourit machinalement et repartit vers le « Bamyas Bar ».

Aussitôt assise, elle commanda un troisième whisky. Il était neuf heures du soir et elle attendait Malko depuis sept heures. Plus la nuit approchait, plus elle avait envie de fumer. Elle luttait contre une envie féroce de se confectionner séance tenante une cigarette de haschich. Mais à l'Intercontinental, cela ne se faisait pas. Déjà, les autres clients louchaient sur son crâne rasé et sur ses longues jambes découvertes par un short coupé dans un vieux blue-jean.

Maussade, elle ramena sur elle, les pans de sa poustine, cachant ses cuisses.

Une petite voix lui soufflait de rester. Elle voulait savoir ce que voulait son nouvel amant, ce qu'il était. Un plan avait germé dans son esprit. Elle accepterait de ne rien dire au colonel Pilz si Malko l'emmenait hors d'Afghanistan et lui donnait un peu d'argent.

Excitée par l'alcool, elle sentit une onde significative lui secouer le ventre. Nerveusement, elle décroisa les jambes. De penser à Malko lui avait donné envie de faire l'amour.

— Quand partons-nous de Kaboul ?

— Tout de suite, fit Yacoub. Il faut rouler quatre heures, ensuite marcher une heure. Et être en position bien avant l'aube.

Malko regarda les cinq Pachous dépenaillés :

— On peut vraiment avoir confiance en eux ?

Yacoub prit l'air profondément choqué.

— Ce sont des hommes d'honneur. Ils se feront tuer s'il le faut. En plus, les marchandises de la caravane leur appartiendront.

Du pillage ! C'était complet. Malko se sentit rougir. Lui, une Altesse Sérénissime, Chevalier de l'Ordre de Malte, se préparait à attaquer une caravane comme un vulgaire bandit.

Il y eut un bruit de moteur à l'extérieur et Yacoub sortit de la tente. Quelques instants plus tard, il était de retour, épanoui. Les cinq Pachtous n'avaient pas bougé.

— La Jeep Toyota est là, dit-il. Avec les armes. Nous pouvons partir.

Il dit quelque chose en pachtou et, d'un seul bloc les cinq Pachtous « mercenaires » se levèrent. Un à un, ils sortirent de la tente. En passant devant Malko, le plus vieux s'arrêta, fouilla dans sa ceinture et sortit un petit 6,35 Mauser, rafistolé avec de la ficelle. Il sourit à Malko, en prononçant une phrase incompréhensible. Yacoub traduisit aussitôt :

— Il dit que c'est pour achever les blessés, afin de ne pas gaspiller les munitions des fusils...

Un garçon prévoyant. Malko préféra ne pas répondre. Les Pachtous étaient déjà en train de s'entasser dans la Jeep sous l'œil bovin des femmes rassemblées autour du feu de camp. Ils s'empilèrent tous les cinq à l'arrière, avec leurs fusils, en une masse compacte et malodorante.

Malko s'assit à l'avant à côté de Yacoub qui prit le volant.

— Nous ne repassons pas à l'hôtel ? demanda-t-il.

Le Pachtou évita deux chameaux qui cheminaient dans l'obscurité :

— Non, ce n'est pas la route.

Birgitta fronça les sourcils devant le ticket que venait de lui apporter le garçon. 800 afts. À 80 afts pour un dollar, c'était une petite fortune pour cinq J & B. Qu'elle n'avait pas la moindre envie de payer. Il était dix heures et Malko ne s'était toujours pas montré. Le colonel Pilz devait l'attendre depuis une heure.

Elle se leva, sortit du « Bamyán Bar », alla jusqu'au desk et demanda du papier et une enveloppe.

— Je suis à la « Vingt-cinquième Heure ». Viens. Il faut que je te parle.

Elle signa et donna l'enveloppe cachetée à l'Afghan de la réception. Puis, d'un pas détaché, elle se dirigea vers le fond du lobby, sans entrer dans le bar. Rapidement, elle plongea dans l'escalier menant au sous-sol. Elle connaissait les lieux. Après avoir suivi le

couloir, elle pénétra dans la salle de bal obscure et sortit par la porte de côté.

Dès qu'elle fut hors de vue du portier, elle se mit à courir, dans le raidillon menant à la route en contrebas. Le colonel Pilz allait être furieux. Pourvu qu'elle trouve un taxi.

Il n'y avait pas un chat dans les rues de Jalalabad. Sauf quelques hommes s'affairant autour de trois camions prêts à partir pour Kabul, à 185 kilomètres de là. Les Afghans aiment bien rouler la nuit. Yacoub conduisait lentement et régulièrement. À demi-endormi, Malko vit défiler les maisons noires. Il était ankylosé et épuisé. Dans les gorges de la Kabul, la Toyota s'était traînée à trente à l'heure.

Yacoub donna un brusque coup de volant pour éviter l'inévitable chameau endormi sur le bas-côté, ce qui réveilla complètement Malko.

— Nous sommes encore loin ?

— Une heure de route et la piste, dit Yacoub.

De grands cernes bistres soulignaient les yeux du Pachtou. Cela faisait sa deuxième nuit sans sommeil. Malko eut honte de sa propre fatigue.

Derrière les cinq mercenaires dormaient du sommeil du juste, entassés les uns sur les autres.

Le colonel Pilz s'était installé à la table la plus reculée de la « Vingt-cinquième Heure » et Birgitta crut d'abord qu'il n'était pas là. Lorsqu'il l'aperçut, il agita la main, geste peu habituel pour lui. Encore essoufflée, la jeune femme se laissa tomber sur la banquette et l'embrassa.

— Je m'étais endormie, dit-elle. Je suis venue en courant.

Pour plus de sûreté elle avait demandé au taxi qui l'avait chargée sur la route en bas de l'Intercontinental de la déposer en face de la Mosquée bleue. De là, elle était venue à pied, Kurt Pilz avait horreur qu'elle soit en retard. Un jour, il l'avait giflée en public. Mais, ce soir, il semblait d'excellente humeur. Il prit la main de Birgitta et la baisa.

— Cela ne fait rien, puisque tu es là.

Birgitta se détendit. L'image de Malko dansait devant ses yeux, obsédante. Mais l'orchestre philippin commença à jouer et cela lui vida le cerveau d'un coup. Les yeux brillants, elle chuchota à l'oreille du colonel :

— Je peux danser ?

— Bien sûr.

Elle se leva aussitôt et, seule, commença à jerker furieusement, lançant ses bras en l'air, ondulant, jouant de ses longues jambes découvertes par le short. Plus elle dansait, plus elle avait envie de

faire l'amour. Pas avec le colonel. Elle en conclut qu'en ce moment, elle n'était amoureuse que de Malko.

Un peu apaisée elle revint s'asseoir. Kurt Pilz avait déjà commandé l'éternel bœuf à la chinoise, avec un breuvage de couleur rouge que les Afghans s'obstinaient à appeler du vin... Elle demanda une Heineken.

— Tu as envie de fumer ?

Depuis une demi-heure, l'envie de haschich grignotait le cerveau de Birgitta, mais elle n'osait pas le dire. Ses longs doigts se recourbaient spasmodiquement et elle jouait avec ses bagues, les ôtant et les remettant sans cesse.

La question du colonel la prit par surprise. Il n'y avait plus qu'eux à la « Vingt-cinquième Heure ». Même l'orchestre s'était arrêté une heure plus tôt et se goinfrant des restes de la cuisine chinoise, au risque de trépasser.

Birgitta eut un grand élan de volonté :

— Non, pas ce soir, dit-elle, je veux faire l'amour avec toi.

En pensant à l'autre. Mais c'était un détail inutile à préciser. Le colonel posa une main sèche sur sa cuisse et crispa ses doigts sur la peau ferme. Une lueur gaie flottait dans son œil valide.

— Si, si, insista-t-il. Je ne veux pas te priver. Allons chez moi. Tu as du haschich ?

Elle fit signe que oui. Aussitôt, il se leva et elle le suivit docilement.

Dès la troisième cigarette, Birgitta sentit sa volonté lui échapper. C'était une sensation extraordinaire de légèreté, de bien-être. La silhouette de Kurt Pilz, en face, devint brusquement floue, disparut puis réapparut nette. Mais ce n'était plus le même Kurt. Il avait les yeux dorés de l'homme dont elle était amoureuse, ses cheveux blonds et son expression à la fois désinvolte, douce et cynique. Elle sourit, ravie.

— Pourquoi me souris-tu ? demanda Kurt.

— Tu es beau, dit Birgitta. J'aime tes yeux.

Kurt Pilz se sentait froid comme un poisson mort. Les cigarettes qu'il fumait ne contenaient pas un milligramme de haschich. C'était l'interrogatoire le plus difficile qu'il ait jamais eu à mener. Heureusement, Birgitta fumait sans arrêt. Il regarda son corps superbe, essayant de se convaincre qu'il pourrait s'en détacher. Pourquoi aimait-elle ses yeux ?

— Moi aussi j'aime tes yeux, dit-il.

Birgitta était trop droguée pour sentir la tension et la froideur

dans sa voix.

Elle rit sans qu'il sache pourquoi, se leva et vint lui caresser doucement le visage.

— Mon petit ange, murmura-t-elle.

Jamais elle ne l'avait appelé ainsi.

— Tu te souviens de ce que je disais, hier ? demanda-t-il.

Elle rit encore et dit d'une voix douce :

— Tu ne disais pas grand-chose. C'est lui qui parlait.

— Qui, lui ?

— Kurt.

Le cœur de l'Allemand s'arrêta de battre. Il eut un mal fou à ne pas se jeter sur Birgitta. Il se domina et demanda.

— Qu'est-ce que disait Kurt ?

Cela lui faisait une drôle d'impression de parler de lui à la troisième personne. De nouveau, Birgitta écarta ses lèvres épaisses en un sourire sensuel.

— Tu sais très bien ce qu'il te disait, mon chéri.

Elle se tut et bascula brutalement en arrière, la tête entre les mains, les yeux grands ouverts.

— J'ai froid, dit-elle, j'ai froid. Réchauffe-moi.

Kurt Pilz s'approcha d'elle. La tension lui tirait les traits. Il était près du but, mais à la moindre erreur, Birgitta se refermerait et il aurait de nouveau à connaître l'humiliation de demander à ses subordonnés d'enquêter sur l'homme blond.

Il s'accroupit et la prit aux épaules, la forçant à se redresser.

— Parle-moi encore.

Birgitta dodelina de la tête sans répondre. Les yeux révulsés, elle était partie dans un rêve intérieur. Inaccessible. Bouillant de rage, le colonel Pilz décrocha du mur une courte cravache de Buzkachi et s'avança vers Birgitta.

Au dernier moment, il se ravisa et se rassit, jouant avec la cravache. La nuit n'était pas terminée.

CHAPITRE IX

Une très vague lueur éclaira l'horizon à l'est, derrière le défilé. Malko frissonna. Enveloppés dans leurs hardes, les cinq mercenaires pachtous ne bougeaient pas, paraissant endormis le long de leurs fusils à long canon, couchés à même le sol rocailleux. Yacoub, assis près de Malko buvait le café brûlant d'un thermos.

Les yeux de Malko s'habituant à la pénombre, il distingua, en contrebas, le lit d'une rivière asséchée qui serpentait à perte de vue. Sur leur gauche, elle débouchait sur une plaine caillouteuse ornée d'un piton isolé. Sur leur droite, elle s'enfonçait dans le massif séparant l'Afghanistan du Pakistan parallèlement à la Khiber Pass.

Les sept hommes étaient pratiquement invisibles, dissimulés dans les anfractuosités d'un chaos de rocs gigantesques et sans la moindre végétation.

La lueur à l'est grandit. Violets et grandioses, les sommets des montagnes apparurent, avec des contours nets et découpés. Très, très loin, un coup de fusil claqua. Puis le silence retomba, impressionnant : pas un oiseau, pas un animal. Malko se demanda à quelle distance s'entendaient les battements de son cœur.

Yacoub prit son Lee-Enfield et l'examina.

— Il est chargé ?

— Non.

— Il faut le charger maintenant. Ils ont l'oreille très fine.

Doucement, le Pachtou prit un chargeur dans une musette de toile, l'engagea dans l'arme et fit monter une cartouche dans le canon. Puis, il posa le Lee-Enfield près de Malko. Pour se réchauffer, celui-ci but une gorgée de café brûlant. Il avait l'impression de revenir cent ans en arrière, d'être un Anglais de l'Armée des Indes. Mais il était en 1972 et travaillait pour la Central Intelligence Agency.

La Toyota était à deux kilomètres environ, au bout d'un sentier tortueux où ils auraient du mal à porter une civière... Si le général Lin Piao était vraiment incapable de marcher.

— Ils vont se défendre, dit Malko.

Yacoub approuva gravement :

— Sûrement. Ce sont des hommes courageux et ils aiment se battre.

Malko pensa aux mitrailleuses et à l'escorte qui gardait le Chinois. C'était de la folie de s'attaquer à cela avec ses cinq Pachtous.

— Ils vont nous massacrer, dit-il.

Yacoub eut un sourire mystérieux.

— Non, non. Vous n'aurez même pas à tirer. Vous nous aiderez simplement à achever les blessés.

Charmant...

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je tire ?

Si ses ancêtres écoutaient cette conversation, ils devaient en soulever leurs pierres tombales. Achever les blessés ! Lui, Chevalier de l'Ordre Souverain du Saint-Sépulcre...

— Je ne sais pas comment vous tirez au fusil, dit Yacoub. Nous ne pouvons pas prendre de risques.

Le silence retomba. Le jour ne se décidait pas à se lever. Pourtant on discernait maintenant mieux les contours des montagnes. Malko vit au sommet d'un piton à trois ou quatre kilomètres sur la droite un fort carré avec un drapeau flottant au vent.

— Qu'est-ce que c'est ?

Yacoub haussa les épaules.

— Le premier fort pakistanais.

— Mais ils vont tout voir ! Ils risquent d'intervenir.

Le Pachtou éclata de rire :

— Sûrement pas. D'abord, nous sommes en territoire afghan. Ensuite, ils savent bien que c'est dangereux de sortir de leur fort.

Un des cinq mercenaires grogna soudain et rampa jusqu'à Yacoub, à qui il dit quelque chose. Le Pachtou reprit son sérieux immédiatement.

— Les voilà.

Malko tendit l'oreille et n'entendit rien. Il porta son regard sur la plaine et finit par distinguer, très loin, une masse en mouvement d'une couleur un peu plus foncée que l'ocre du sol. Il fallait vraiment un œil d'aigle pour deviner une caravane. Les cinq mercenaires se déployaient silencieusement à une dizaine de mètres les uns des autres, rampant comme des chenilles. Les canons des fusils étaient maintenant braqués sur la rivière. Yacoub s'écarta à son tour. Malko leva la tête vers le ciel mauve.

Il respira profondément pour calmer les battements de son cœur.

Dans une heure, si tout se passait bien, le général Lin Piao serait entre ses mains. C'était quand même grisant. Il pensa à la rage des Chinois et des Russes.

Le colonel Kurt Pilz jeta sa cravache dans un coin, amer et

dégoûté. Birgitta ne criait plus. Son dos et sa poitrine étaient striés de traînées sanglantes, mais il avait épargné son visage. Il se demandait encore pourquoi.

Seul un coup avait frappé son étrange crâne rasé. Les larmes avaient fait fondre le khôl de ses yeux. Elle respirait lourdement, évanouie, torse nu. Il avait aussi frappé sur le short et des traînées sombres maculaient la grosse toile. Heureusement pour elle, la drogue l'avait en partie anesthésiée. Elle n'avait hurlé qu'au premier coup. Il n'avait commencé à la battre qu'après avoir appris ce qu'il voulait.

L'Allemand s'assit, alluma une cigarette puis consulta sa montre.

Quatre heures dix. Il ne lui restait pas beaucoup de temps. À cette heure, il n'était pas question de réveiller le ministre pour lui soumettre le problème. Et la décision n'était pas facile à prendre.

Il ferma son œil valide et se demanda ce qu'aurait fait en de pareilles circonstances, le général Gehlen, son ancien patron.

Un bruit léger le lui fit rouvrir. Birgitta était à quatre pattes et le contemplait avec une haine indicible. Avant qu'il ait pu esquisser un geste, la jeune Allemande bondit sur lui, prenant au passage un lourd cendrier de bronze. De toutes ses forces, elle l'abattit sur son crâne.

Le colonel Pilz tomba sur le côté, paralysé par la douleur. Il vit Birgitta rafler son chandail et sa poustine, puis foncer vers la porte. Médusés, les deux gardes de l'entrée, la laissèrent passer. Ils avaient déjà été les témoins d'autres disputes et ne voulaient surtout pas s'en mêler.

La jeune femme partit en courant comme une folle dans la rue déserte. Lorsque l'Allemand arriva sur le pas de la porte, encore à moitié assommé, elle avait disparu.

Il revint dans le living et décrocha le téléphone. Ce ne serait pas un problème de retrouver Birgitta. On ne quittait pas Kaboul si facilement... Sa punition n'en serait que plus dure. Mais il y avait l'autre problème. De toute son énergie, l'Allemand força son cerveau endolori à penser.

CHAPITRE X

La caravane avançait dans un silence impressionnant étirée sur une centaine de mètres. Même les deux cavaliers, le fusil en bandoulière, qui caracolaient en tête semblaient marcher sur la pointe de leurs sabots. Les yeux de Malko s'étaient habitués à la faible lumière de l'aube et il distinguait maintenant chaque animal et chaque homme.

Ce qui lui faisait froid dans le dos : aplati contre un rocher, il avait l'impression d'être terriblement exposé. Cinq chameaux, espacés d'une douzaine de mètres, venaient derrière les cavaliers. Ils disparaissaient littéralement sous les ballots. Autour de chaque animal, une demi-douzaine d'hommes avançaient à pied, leur fusil à la main, bardés de cartouchières. Sur le troisième chameau, Malko aperçut le long tube noir d'une mitrailleuse légère accrochée au flanc de l'animal. Un homme marchait à côté, prêt à s'en servir. Même dispositif sur le cinquième et dernier chameau. Venaient ensuite une douzaine de mulets, lourdement chargés encadrés par des gosses qui les houspillaient sans pitié, courant autour d'eux.

Enfin, un peu derrière les mulets, Malko aperçut un chameau, isolé, nettement moins chargé que les autres. Son cœur battit plus vite. Autour de l'animal marchaient cinq hommes de taille nettement plus petite que les autres caravaniers. Tous portaient à bout de bras un fusil d'assaut.

Et, au flanc du chameau, était accrochée une silhouette humaine allongée sur une civière improvisée...

Malko écarquilla les yeux pour distinguer plus en détails. Ce ne pouvait être que le général Lin Piao, jadis tout puissant aujourd'hui transporté comme un sac de riz...

Sa joie fut tempérée par une constatation effrayante : il n'avait pas la plus petite chance de s'emparer du Chinois. Que pouvaient faire ses cinq Pachtous, même héroïques, contre une trentaine d'hommes équipés de fusils et de mitrailleuses ? Thomas Sands l'avait engagé dans une entreprise sans espoir.

Il se retourna, cherchant le regard de Yacoub pour lui faire signe de ne pas attaquer. Il ne se sentait aucune vocation pour le suicide. Tout à coup, l'aboïement d'un chien retentit. C'était un son tellement

inattendu qu'il faillit appuyer sur la détente de son arme. Il aperçut l'animal arrêté le long de la caravane, face à eux, et aboyant de toutes ses forces. Instantanément, les deux cavaliers de tête stoppèrent leurs montures.

Le reste se passa très vite.

Un hurlement rauque éclata derrière lui, poussé par Yacoub. Un coup de feu claqua, venant de la caravane, sans qu'il vit qui l'avait tiré.

Puis il y eut cinq détonations, si rapprochées, qu'il eut l'impression d'une rafale d'arme automatique. Les Pachtous avaient tiré tous ensemble.

Aussitôt, cinq explosions d'une violence inouïe firent trembler les rochers du défilé. Sous les yeux ébahis de Malko les cinq chameaux et les hommes armés qui marchaient autour d'eux semblèrent se désintégrer dans des gerbes de flammes claires, éparpillant des débris humains et animaux. Une des mitrailleuses monta dans le ciel verticalement et retomba sur les rochers à quelques mètres d'eux, le canon tordu comme une épingle anglaise. À l'endroit où s'étaient trouvé les chameaux, il n'y avait plus que cinq tâches noires dans le lit de la rivière à sec. Les animaux avaient été pulvérisés. Et le chien avec.

Un des cavaliers sauta à terre, décrochant son fusil de son épaule. L'autre reçut une balle en pleine poitrine, tirée par Yacoub. Il s'affaissa sur sa monture pour tomber et son cheval partit au galop.

Les cinq Pachtous tiraient maintenant avec une rapidité démoniaque, sur les corps étendus, soufflés par les explosions. L'un des hommes tenta de se relever et retomba aussitôt, la tête éclatée.

Malko n'avait même pas eu le temps de tirer un coup de fusil. Comme la fumée se dissipait, il chercha à apercevoir le chameau transportant le général Lin Piao. Hâtivement, les Chinois qui l'entouraient le tiraient derrière un rocher. Au jugé, deux d'entre eux tirèrent des rafales dans sa direction. Il riposta avec son Lee-Enfield. Le lourd fusil sauta dans ses mains et il vit un des Chinois tomber sans lâcher son arme.

Les autres avaient réussi à faire agenouiller le chameau derrière les rochers. Il ne restait plus en vue que les mulets terrorisés qui s'étaient arrêtés et attendaient. Malko ne comprenait toujours pas comment les chameaux avaient explosé.

Un gosse surgit soudain d'entre les mulets, courant vers eux. Un coup de fusil claqua. Il roula sur lui-même et demeura immobile. Lâchant son fusil, Malko courut vers le Pachtou qui avait tiré.

— C'est un enfant, cria-t-il, laissez-le. Tirez sur les Chinois.

Deux autres gosses couraient vers eux. Soudain, ils lancèrent quelque chose dans leur direction et s'aplatirent sur le sol. L'un d'eux

fut aussitôt touché par une balle et se tordit en couinant de douleur.

Le Pachtou, sans répondre à Malko, le tira violemment par sa ceinture, le faisant tomber sur lui. Presque au même moment, deux explosions sèches firent trembler le sol, tout près d'eux. Une pluie de pierres, de débris et de poussière retomba sur eux. Le souffle projeta Malko contre le Pachtou et sa mâchoire heurta violemment la crosse du fusil. À demi assommé, il réalisa l'incroyable vérité ; les gosses essayaient de les tuer en leur jetant des bâtons de dynamite.

Deux autres rampèrent dans leur direction, à travers les rochers, intrépides. Au même moment, ils lancèrent leur bâton d'explosif. Cette fois, Malko les vit distinctement décrire une gracieuse parabole. Un des Pachtous, occupé à tirer sur les Chinois, ne les aperçut pas. Un des bâtons retomba à un mètre de lui. Il y eut une explosion sourde et l'homme sembla soulevé de terre.

Lorsqu'il retomba, il n'avait plus de tête et son bras droit gisait à vingt mètres.

Malko vit surgir le dernier enfant à un mètre de lui, trois cartouches à la main. Instantanément, il reconnut le petit marchand de dynamite de Landicotal. Se jetant entre le Pachtou et le gosse, il plongea dans les jambes de ce dernier, empêchant le Pachtou de tirer.

L'enfant tomba en arrière, sans lâcher la dynamite. Yacoub se précipita, un poignard à la main. Malko donna un coup sec sur le poignet du gosse, lui faisant lâcher l'explosif.

— Laissez-le, ordonna-t-il à Yacoub.

Le Pachtou obéit. L'air sentait le sang, la fumée et les intestins. Dans la gorge, à part les mulets et les Chinois, il n'y avait plus que des morts. Terrés derrière leur rocher, les Chinois ne tiraient pas pour ne pas s'exposer aux fusils des terribles Pachtous. Malko maintint d'une main le gosse à la dynamite et le fouilla sommairement : il n'avait pas d'arme. Yacoub rampa jusqu'à lui, l'air soucieux.

— Il faut le tuer, dit-il.

— Dites à ce gosse qu'on ne lui fera pas de mal s'il ne cherche pas à s'enfuir, répliqua Malko.

Yacoub lui jeta un œil noir. Du bout des lèvres, il traduisit la proposition de Malko. Celui-ci considéra son sauveur avec un étonnement sans limite, puis inclina gravement la tête.

— Il est d'accord.

Les autres Pachtous faisaient voler des éclats de rocher tout autour des Chinois. Mais sans parvenir à les déloger. Yacoub ramassa un des sticks de dynamite et le montra à Malko.

— Avec ça, nous en avons pour une minute.

Malko le dissuada poliment. Décidément, le Pachtou n'avait pas le sens des nuances. Ce qu'il voulait, c'était Lin Piao en bon état, pas de la bouillie de Chinois...

— Il faut aller les chercher, dit-il.

— Bien, dit Yacoub.

Il se retourna et cria un ordre aux quatre Pachtous survivants. Aussitôt, ils commencèrent à avancer vers le rocher des Chinois. Malko et Yacoub prirent la tête.

Aussitôt, deux Chinois tirèrent en même temps. Un Pachtou se dressa comme un diable sortant de sa boîte et la tête du Chinois parut éclater. Mais le second balaya les rochers avec son fusil d'assaut, en une longue rafale. Le Pachtou porta la main à sa gorge, lâchant son fusil, et s'effondra. Malko rampa jusqu'à lui. Le sang s'écoulait à flots de sa carotide déchirée. Il était en train de mourir.

Un de ses compagnons s'approcha d'un bond, défit rapidement la cartouchière, la jeta sur son épaule, et prit le fusil du mourant.

Accroupis derrière un rocher, Malko et Yacoub observèrent les Chinois.

— Il y en a encore trois, compta Malko.

Personne ne tirait plus. Malko s'essuya le front. Pourtant, il faisait froid. Il avait le vertige devant tous ces cadavres. Lui qui abhorrait la violence ! Et s'il n'enlevait pas Lin Piao, tout cela n'aurait servi à rien...

— Il faut attaquer, dit-il.

Yacoub leva le bras.

Soudain, Malko tendit l'oreille.

— Attendez !

Le Pachtou avait entendu aussi. Un ronronnement venant de la plaine. Presque aussitôt, un gros hélicoptère apparut, volant très bas au-dessus du lit de la rivière, venant de la plaine. Malko se dressa. La C.I.A. lui apportait du renfort !

L'hélicoptère vira et se rapprocha. Malko aperçut les cocardes afghanes sur le flanc de l'appareil.

Déjà, un des Pachtous levait son fusil. Habile comme il l'était, il pouvait très bien abattre le pilote dans son cockpit. Mais Malko vit une mitrailleuse émergeant du flanc de l'appareil. Si le Pachtou ratait, ils seraient cloués sur leur rocher par l'arme automatique.

— Attendez, cria-t-il. Ne tirez pas.

Aplatis, ils essayaient de se confondre avec le sol. Une question tracassait Malko.

— Que s'est-il passé pour les chameaux, demanda-t-il à Yacoub ? Pourquoi ont-ils explosé ?

Le Pachtou eut un bon sourire :

— J'avais appris par mon cousin qu'ils transportaient du gaz réfrigérant pour le Pakistan. Cela détone au moindre choc comme un explosif. Alors une balle...

Son visage rond était plein de gaieté. Comme s'il venait de faire

une bonne blague. Ils avaient un sens de l'humour très particulier, chez les Pachtous.

— Regardez, cria Yacoub.

L'hélicoptère s'était immobilisé au-dessus des Chinois. Ses pales soulevaient des flots de poussière jaune et cachaient le rocher. Les Chinois devaient posséder une radio et avaient appelé au secours. Il restait à Malko quelques secondes pour prendre une décision.

— Abattez l'hélicoptère, si vous pouvez, ordonna-t-il soudain.

Yacoub répercuta l'ordre, en pachtou.

Deux Pachtous épaulèrent et visèrent, attendant que la poussière soulevée par les pales se dissipe. Tout à coup, une rafale d'arme automatique claqua. Instinctivement, Malko et les Pachtous s'aplatirent encore plus. Mais aucune balle ne fit jaillir de poussière autour d'eux.

Presque aussitôt, une silhouette émergea du nuage de poussière : courant vers l'endroit où se trouvaient Malko et ses hommes ; c'était un des Chinois, son fusil d'assaut au bout du bras. De nouveau, des coups de feu claquèrent. Le Chinois vacilla, tomba sur le ventre et resta immobile. Malko se souleva sur les coudes. Ni Yacoub, ni les Pachtous n'avaient tiré un coup de feu !

L'hélicoptère sembla se laisser tomber derrière le rocher. Les pales ne s'arrêtèrent pas de tourner et la poussière resta aussi épaisse. L'appareil demeura moins d'une minute à terre. Puis il s'éleva verticalement. Malko n'eut que le temps de retenir les Pachtous qui s'apprêtaient à tirer.

— Non, cria-t-il.

Il venait de tout comprendre. Yacoub le fixa, muet de surprise.

— Lin Piao est dans l'hélicoptère, fit-il simplement. Ce doit être des Russes.

L'hélicoptère s'éloignait à toute vitesse vers Kaboul. Sans avoir tiré un coup de feu sur eux. Ou il ne les avait pas vus, ou il avait une raison de les épargner...

Malko se redressa le premier et courut vers le rocher des Chinois.

L'hélicoptère n'était plus qu'un point noir au-dessus de la plaine.

Les mulets, encore chargés de ballots, erraient au milieu des cadavres. Malko s'agenouilla près du cadavre du Chinois tombé en dernier. Il avait été atteint de plusieurs balles dans le dos. Les Pachtous suivaient silencieusement. L'un d'eux, le fusil braqué, retourna le corps du Chinois du bout du pied.

Malko arriva le premier derrière le rocher. Le chameau qui avait transporté Lin Piao se sauva à leur approche, d'un pas souple et

gauche. La civière, à son flanc, était vide.

Les Chinois étaient tous là. Morts. Un avait reçu à bout portant une rafale qui avait transformé son visage en bouillie sanglante. Il était encore appuyé au rocher, debout, la tête levée. Ça, c'était l'œuvre des passagers de l'hélicoptère.

Les Pachtous, dépités de ne rien trouver à tuer, s'égaillèrent, tentant de rameuter les mulets. Malko entendit deux coups de feu. Ils achevaient les blessés.

Des gens consciencieux.

Il n'y avait plus rien à faire. Malko comprit pourquoi l'hélicoptère les avait épargnés. Quelqu'un – Russe ou Afghan – lui avait enlevé Lin Piao sous le nez. Ces inconnus avaient vraisemblablement l'intention de laisser croire que la C.I.A. avait bien réussi à enlever Lin Piao.

Ils n'allaient pas risquer la vie de leur prisonnier pour liquider Malko.

Les Pachtous avaient réussi à regrouper les mulets. Le plus vieux vint vers Malko. Il était aussi calme que s'il venait de se réveiller.

Yacoub et lui discutèrent quelques secondes. Puis Yacoub dit à Malko :

— Il est inquiet parce que vous n'avez pas réussi. Êtes-vous prêt à le payer le même prix ?

Malko n'avait pas envie de discuter avec des tireurs pareils.

— Payez-les, dit-il. Ils ne repartent pas avec nous ?

— Non. Ils continuent sur le Pakistan, vendre les mulets et leur chargement. Ensuite, ils rentreront à Kabul en autobus...

C'étaient en plus des tireurs économes. Yacoub tira une énorme liasse de la poche intérieure de sa veste et commença à compter des billets sous l'œil attentif des trois Pachtous. Malko s'aperçut alors que le gosse qu'il avait sauvé ne le quittait pas d'une semelle, l'observant sans cesse de ses grands yeux noirs.

— Dites-leur de prendre cet enfant avec eux, demanda-t-il.

Yacoub traduisit. Aussitôt, le gamin éclata en sanglots stridents et inattendus. Yacoub prit l'air ennuyé :

— Lal dit qu'ils vont le tuer dès que vous serez parti. Il veut rester avec vous...

— C'est vrai ?

Yacoub baissa les yeux modestement :

— Oui. Nous aurions dû le tuer tout à l'heure.

Malko hésita, furieux. Il ne pouvait pas laisser tuer cet enfant. C'était complet.

— Bon, nous emmenons Lal, dit-il. Filons tout de suite.

Yacoub avait achevé de compter les billets. Les trois Pachtous rayonnaient. Solennellement, un par un, ils s'inclinèrent devant Malko, la main sur le cœur, tandis que le gosse s'empressait de

ramasser les cartouches de dynamite éparses.

— Ils sont très contents d'avoir travaillé pour vous, expliqua Yacoub. Ils vous souhaitent de réussir dans vos entreprises.

— Merci, dit Malko.

Thomas Sands allait sûrement être ravi de le voir revenir avec un orphelin pachtou au lieu du général Lin Piao...

CHAPITRE XI

La sonnerie du téléphone réveilla Malko en sursaut. Il tâtonna pour saisir l'appareil, manquant tomber du lit. Tout son corps était douloureux, conséquence des explosions des bâtons de dynamite, quelques heures plus tôt.

— Allô ?

Ce devait être Thomas Sands ou la police afghane. Malko avait été directement à l'Intercontinental, en rentrant de la mission ratée, laissant le soin à Yacoub de prévenir le responsable de la C.I.A. Avant tout il avait besoin de sommeil. La Jeep l'avait déposé à l'hôtel à neuf heures du matin.

Son « protégé » n'avait absolument pas voulu entrer dans l'hôtel.

Malko lui avait montré sa Toyota et l'autre s'était accroupi à côté, comme un chien de garde.

Ce n'était que la voix du concierge.

— On vous demande dans le hall, dit-il. Et il raccrocha, aussitôt.

Malko se leva. Sa montre indiquait trois heures et demi. La glace de la salle de bains lui renvoya l'image de ses traits tirés, de ses yeux striés de rouge. Il se demandait quelle allait être la réaction des Afghans après le massacre de la caravane.

Tout cela pour rien ! Le général devait déjà être en route pour l'Union Soviétique. Le coup avait été bien joué.

Il s'habilla rapidement, sans même se raser, passa un alpaga noir et sortit de la chambre.

Une vingtaine de touristes américains et allemands se trouvaient dans le lobby. Malko alla au desk :

— Qui me demande ?

L'employé désigna quelqu'un derrière lui.

— Ces gentlemen.

Malko se retourna. Trois Chinois vêtus du même pardessus bleu l'observaient, impassibles, les mains dans les poches. Bien que son cœur cognât furieusement dans sa poitrine, il essaya de garder son sang-froid. Après tout, que risquait-il dans le lobby de l'Intercontinental ? Il s'avança vers les Chinois et demanda en anglais.

— Est-ce moi que vous cherchez ?

Sans répondre, les trois Chinois l'encadrèrent. L'un d'eux demanda

en anglais, avec un très fort accent nasillard :

— Vous êtes bien le Prince Malko Linge ?

— Oui.

— Venez avec nous.

C'était plus un ordre qu'une prière...

— Que me voulez-vous ?

— Venez.

Malko ne bougea pas. Il réfléchissait à toute vitesse. Cette intrusion ne pouvait signifier qu'une chose. Il avait été trahi par Birgitta. La jeune Allemande était la seule à pouvoir le lier à l'attaque. Voilà pourquoi les Afghans ne s'étaient pas manifestés. Ils préféraient laisser les Chinois liquider Malko.

S'il suivait ces Chinois, il était mort.

— Je ne vous connais pas, dit-il doucement. Il doit s'agir d'une erreur.

Calmement, le Chinois sortit de sa poche intérieure un gros stylo noir et un bloc. Comme s'il se préparait à prendre des notes. Négligemment, il dirigea l'extrémité du stylo sur Malko, à l'horizontale. Ce dernier remarqua une tige métallique qui dépassait du capuchon de deux centimètres environ, terminée par une rondelle. Le pouce du Chinois était appuyé sur l'agrafe du stylo.

— Si vous refusez de venir, dit-il de la même voix, hachée et nasillarde, je vous tue.

Malko regarda le « stylo » plus attentivement. À la place de la plume, il y avait un petit trou noir. Il comprit que le Chinois disait la vérité. Autour d'eux, les gens ne se doutaient de rien. Tétanisé, il fixait le trou noir de l'arme miniature.

— Que me voulez-vous ? répéta-t-il.

Le Chinois plissa les yeux.

— Vous avez tué cinq citoyens de notre pays et enlevé un de nos ressortissants. Vous serez échangé contre cette personne. Sinon, vous serez exécuté.

C'était dit sans passion et sans haine. Malko lutta pour dominer sa panique. Le piège se refermait sur lui. Sans parade. Le colonel Pilz était décidément un bon professionnel.

— La personne à laquelle vous faites allusion n'est pas en notre possession dit-il. Vous avez été mal informé. Ce sont les Afghans qui l'ont enlevée, après avoir liquidé vos hommes...

Une ride de colère plissa verticalement le front du Chinois.

— Vous mentez, fit-il, sa voix filant dans l'aigu. Les autorités de ce pays ont été extrêmement correctes. Ce sont des bandits impérialistes à vos ordres qui ont enlevé cet homme.

Si les pauvres nomades pachtous s'entendaient traiter d'impérialistes...

Soudain, le Chinois bougea un peu le bras, Malko n'eut pas le temps d'avoir peur. Il y eut un bruit sec, la main du Chinois eut une secousse et un petit trou rond apparut dans une des grandes glaces donnant sur la piscine. Au même moment, un des autres Chinois sortit un « stylo » identique et le braqua sur Malko. Celui-ci regarda autour de lui. Personne, dans le brouhaha, n'avait rien remarqué.

— Nous ne bluffons pas, insista le Chinois. Si vous ne venez pas immédiatement, je vous tue.

Il avait appuyé sur le mot « immédiatement ». Malko comprit qu'il allait mettre sa menace à exécution. Même une balle de 6,35 tue à deux mètres.

— Je vous suis, dit-il.

Deux Chinois l'encadrèrent aussitôt. Celui qui avait mené la conversation était derrière lui. Une étincelante Mercedes 300 noire était arrêtée devant la salle de bal, deux Chinois sur la banquette avant. Ses gardiens firent signe à Malko de monter à l'arrière.

Au moment de monter dans le véhicule, il aperçut soudain Lal, le gamin qu'il avait sauvé lors du massacre de la caravane. Accroupi, il bavardait dans le parking avec un chauffeur de taxi et l'observait. Malko tourna la tête vers lui et parvint à croiser son regard. Il le fixa avec toute l'intensité dont il était capable. Sans très bien savoir à quoi cela pouvait servir. Mais, c'est tout ce à quoi il pouvait se raccrocher. Même si les Américains avaient eu le général Lin Piao en leur possession, jamais ils ne l'auraient échangé contre une modeste barbouze hors-cadre, même Prince authentique, même Chevalier de Malte, même Grand Voyvode de la Voyvodie de Serbie. À vrai dire la C.I.A. ne l'aurait probablement même pas échangé contre le Président des États-Unis.

À la rigueur contre le vice-président...

Au moment où la Mercedes démarrait, il eut la consolation de voir Lal se lever vivement.

Puis, la déclivité fit disparaître l'hôtel et le parking. Le chauffeur conduisait doucement. Malko inspecta des yeux les portières. Elles étaient verrouillées. Tous ses gardes du corps devaient être armés. Il n'aurait jamais le temps de sauter de la voiture.

Au feu rouge du croisement de la route de Charikar, ils furent obligés de stopper. Un policier afghan non armé, réglait la circulation. Si Malko parvenait à attirer son attention, il pourrait peut-être échapper à ses ravisseurs. Il se maudissait de s'être laissé surprendre aussi stupidement. Mais la Mercedes repartit sans que l'Afghan lui ait prêté la moindre attention.

Ils passèrent devant le ministère des Affaires étrangères flambant neuf. L'ambassade de Chine Populaire était un peu plus loin, accotée au Palais royal Dilkusha. Un grand terrain clos de hauts murs et d'une

superbe porte rouge sang. L'ambassade elle-même était minuscule, mais un énorme building était en construction au milieu du parc.

La porte de l'ambassade était ouverte. La Mercedes entra et s'arrêta sur la droite, en face des travaux. Une petite table avait été dressée sur la pelouse. Trois Chinois en bleu de chauffe prenaient le thé, interceptant les visiteurs. Ils se levèrent et vinrent entourer la voiture.

— Descendez, ordonna le Chinois à Malko.

À part le chauffeur, les autres étaient déjà sortis de la Mercedes. Malko s'extirpa le plus lentement qu'il put.

Automatiquement, il regarda vers la grille ouverte. Son cœur fit un saut dans sa gorge. Lal était là, Dieu sait comment. Planté au milieu des battants ouverts, il observait Malko avec un air interrogateur et inquiet. Comment diable avait-il pu le suivre ?

Malko se raidit. S'il tentait de fuir, les Chinois l'abattraient avant qu'il atteigne la rue. Il ne voyait pas ce que pouvait tenter Lal. À part avertir les Américains. Mais pour cela, il fallait qu'il le sente en danger. Qu'il l'alerte. Sans que les Chinois s'en rendent compte. Aucun des Chinois ne prêtait attention à lui : de petits Afghans de son âge venaient fréquemment mendier.

Soudain, Malko eut une idée. Tout reposait sur l'intelligence du gosse.

Il fit face aux Chinois et lentement, leva les bras au-dessus de la tête, comme s'il était menacé d'une arme.

Les Chinois le regardèrent, inquiets et étonnés. Malko ne bougeait pas. Soudain, un des Chinois jappa furieusement, tendant le bras vers la grille. Malko se retourna sans baisser les bras.

Lal avançait tranquillement vers eux, fumant un mégot de cigarette. Dans sa main droite, il tenait un long bâton jaunâtre... Il s'arrêta, et d'un geste très naturel, porta l'extrémité du bâton en contact avec la cigarette. Il y eut un petit grésillement et de minuscules étincelles jaillirent.

Le bras du gamin décrivit une gracieuse parabole et le bâton jaunâtre atterrit entre la Mercedes et le groupe des Chinois, pétrifiés de surprise.

Malko avait déjà plongé derrière un arbre, la tête dans ses mains. Trois secondes plus tard, il eut l'impression d'être roulé par une vague de fond et d'avoir les tympanes arrachés. Sa tête heurta le tronc d'arbre et il resta étourdi. De toutes ses forces, il se dit qu'il devait se relever. La jambe de son pantalon était arrachée, et des éclats de pierre l'avaient blessé au visage.

Il n'y avait plus un seul Chinois debout. Blessés, étourdis ou morts, ils gisaient éparpillés sur la pelouse et le gravier. À l'endroit où avait explosé la cartouche de dynamite, il y avait un grand cercle noir. La

Mercedes avait parcouru dix mètres avant de s'incruster contre le mur. Les vitres de l'ambassade dégringolaient encore. À l'intérieur du bâtiment, on entendait des cris et des appels.

Malko s'élança en boitillant vers la sortie. Lal s'était abrité du souffle derrière la grille massive. Au moment où Malko déboulait, il alluma une seconde cartouche de dynamite et la jeta au milieu des Chinois dont certains étaient en train de se relever.

L'explosion les balaya au moment où Malko franchissait la grille de l'ambassade. Il émergea dans la rue manquant se faire écraser par une Jeep des Nations unies sortant du bâtiment voisin.

Ce qui eut été un comble.

Lal, hilare, le poussa dans un taxi Volga qui attendait en face de l'ambassade. Il était encore aux trois quarts sourd. Tout le quartier avait dû être secoué par les explosions. Il se tourna vers le gosse pour le remercier et s'aperçut qu'il ne pouvait rien lui dire. Impossible de communiquer. Il lui sourit, de tout son cœur.

Le taxi tourna à droite dans l'avenue de l'ambassade de France.

— Regardez, fit Thomas Sands, ils sont là depuis ce matin.

À travers la fenêtre de son bureau, Malko apercevait une Mercedes noire, arrêtée en face de l'ambassade, de l'autre côté de la large avenue.

L'homme de la C.I.A. laissa retomber le rideau. Son visage d'habitude lisse, était agité de minuscules tics. Il n'avait pas dû dormir beaucoup non plus. Jamais, Malko ne l'avait vu aussi nerveux. Mais il était encore trop « choqué » lui-même pour réagir. Dans un coin de la pièce, Lal assis par terre, jouait avec une boîte d'allumettes.

Thomas Sands eut un sourire crispé, et laissa retomber le rideau.

— Les Afghans nous ont bien baisés. Les Chinois sont fous furieux. Persuadés que Lin Piao vogue en ce moment vers Washington...

— Alors qu'il vole vers Moscou, compléta Malko.

Désolé et amer et contemplant tristement sa chemise de voile déchirée et son pantalon en loques.

— Peut-être pas, dit Thomas Sands.

Malko le contempla, incrédule :

— Il ne s'amuse quand même pas à le garder au frais...

L'Américain secoua la tête.

— La remise du général Lin Piao par la Russie à la Chine est une décision politique. Le roi rentre après-demain. Je pense que Pilz qui déteste les Russes a fait du zèle en le rendant aux Chinois. Il attendra sûrement le roi pour le livrer aux Russes. S'il ne parvient pas à convaincre ce dernier qu'il vaut mieux le donner aux Chinois.

— Si Lin Piao fait surface en Russie, objecta Malko, les Chinois verront bien qu'ils ont été doublés par les Afghans.

Thomas Sands tordit un peu sa belle bouche en un ricanement

silencieux :

— Ils jureront dur comme fer que NOUS l'avons échangé aux Russes.

Malko réfléchissait à l'échec de l'expédition.

— Je me demande comment Pilz a eu vent de notre truc ?

L'Américain haussa les épaules.

— La fille lui a parlé.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Malko était découragé. Ils n'auraient pas deux fois une occasion pareille. Il pensa à Birgitta. C'était évidemment la seule à avoir pu le trahir. Et pourtant il y avait ce mot laissé à l'hôtel. Qu'avait-elle voulu lui dire ?

Thomas Sands s'était laissé tomber derrière son bureau.

— Si Lin Piao est toujours dans le pays, dit-il, nous avons une chance minuscule de le récupérer. Essayez de trouver une idée. Mais attention aux Chinois.

Malko se leva.

— Je vais d'abord me reposer. Ensuite, j'ai une idée ou deux.

Sans se l'avouer, il était inquiet pour la jeune Allemande.

— Prenez le gosse avec vous, suggéra Thomas Sands, il a l'air débrouillard...

Ce qui était un colossal understatement.

— Expliquez-lui que je suis en danger, demanda Malko. Il n'est pas obligé de me suivre.

Thomas Sands traduisit. Aussitôt, le gamin se précipita vers Malko, lui prit la main droite et la baisa. Ensuite, il adressa de volubiles explications à l'Américain.

— Il dit que vous lui avez sauvé la vie et qu'il ne veut plus vous quitter. Il demande seulement à passer par le bazar parce qu'il n'a plus d'explosifs. Il faudrait lui donner un peu d'argent.

Malko se dit que Lal s'entendrait bien avec Elko Krisantem. Il tapota la tête du gosse :

— Quel âge a-t-il ?

— Douze ans.

Il promettait.

Avec des yeux émerveillés de gosse devant un arbre de Noël, Lal caressait ses bâtons de dynamite tout neufs. De quoi faire sauter le centre de Kabul. Le marchand du bazar où Malko avait déjà acheté son Lee-Enfield avait reconnu en Lal un connaisseur et les discussions en avaient été facilitées. La Mercedes des Chinois n'avait pas bougé lorsque Malko avait quitté l'ambassade U.S. Apparemment, il ne les

intéressait plus. Pas de réaction afghane non plus...

C'était le calme qui présageait la tempête.

Malko stoppa devant le Green Hôtel. C'était le seul point de chute où il ait une chance de trouver la trace de Birgitta.

L'odeur du haschich flottait toujours dans le couloir. Malko hésitait sur la conduite à tenir lorsque le manager à l'air japonais sortit du bureau du fond.

Il eut un sourire cauteleux en voyant Malko. Il s'avança, la main ouverte et secoua vigoureusement celle de Malko proclamant :

— Bonjour « brother ».

On était en pleine mythologie hippie.

Malko ne perdit pas de temps. De toute façon, sa « couverture » était grillée.

— Je cherche Birgitta l'Allemande, demanda-t-il. La fille au crâne rasé...

Le « Japonais » fronça les sourcils comme s'il cherchait dans sa mémoire. Puis ses traits épais s'éclairèrent d'un coup.

— Elle est partie, dit-il. Pour les Indes avec trois Australiens.

Il ne lisait pas les journaux. Même le *Kabul Time* qui ressemblait à un quotidien comme l'annuaire téléphonique ressemble à un prix Goncourt avait imprimé que la frontière indo-pakistanaise était fermée...

Malko remercia, impassible et un peu amer. Birgitta l'avait tout simplement trahi et se cachait par peur de représailles. Il remercia le Japonais et s'apprêta à ressortir, passant devant le tableau d'affichage des messages hippies.

Soudain, son œil accrocha une inscription en rouge griffonnée sur une grande feuille de papier, à côté d'une annonce réclamant des compagnons de voyage pour le Népal.

« Au secours. Birgitta. »

Il s'approcha, n'en croyant pas ses yeux. Le « manager » était rentré dans son bureau et le couloir était désert. Il arracha le message et le mit dans sa poche. Que faire de ce message ? Où aller ?

Soudain, il pensa au hippie blond qui leur avait offert l'hospitalité, à Birgitta et à lui. La chambre numéro 5. Peut-être savait-il quelque chose.

Il se retourna et frappa à la porte numéro cinq.

— Come on in, cria une voix d'homme.

Malko poussa le battant. Le jeune hippie était de profil, nu, à l'exception d'une serviette enroulée autour des reins, assis dans la position du lotus, devant une table basse où brûlaient deux petites bougies. Il tirait sur son énorme pipe à eau et l'épaisse fumée du haschich déroulait ses volutes beiges dans la pièce. Il tourna la tête vers Malko avec une indifférence totale. Une cassette de jazz jouait

doucement.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Le hippie avait parlé d'une voix douce, sans cesser de fumer.

— Je cherche Birgitta.

Il parut réfléchir une seconde.

— Il n'y a pas de Birgitta ici.

Malko sentit une tension soudaine dans sa voix. Comme s'il avait peur. Il reprit sa pipe et tira une profonde goulée. La pipe glouglouta.

De nouveau, il s'interrompit, prit une plaque marron sur la table et la tendit à Malko.

— Tenez, fit-il gentiment, prenez un peu de hasch...

— Non, merci.

Le jeune Américain haussa les épaules :

— Ne refusez pas, cette saloperie vaut moins cher que de la merde ici, sept afts la boulette.

— Je ne fume pas, précisa Malko.

Le hippie considéra Malko avec une stupéfaction sincère. Un étranger qui ne fumait pas à Kabul ne pouvait être qu'un malade, ou un fou, ou un martien.

— Far out ! murmura-t-il.

— Où est Birgitta ? répéta Malko. Vous la connaissez, je suis venu ici avec elle. L'autre soir.

Les yeux du hippie papillotèrent rapidement, comme si la mémoire lui revenait.

— Elle est partie, dit-il.

— Où ?

— Je ne sais pas. Cela ne me regarde pas...

Il se remit à fumer.

Malko se sentit pris d'une rage sacrée. Il s'approcha et arracha, d'un geste sec le tuyau de la pipe de la bouche du hippie.

— Je ne plaisante pas, menaça-t-il. OÙ EST CETTE FILLE ?

Effrayé, le jeune homme cligna des yeux.

— Mais je n'en sais rien, protesta-t-il. Foutez-moi la paix à la fin.

Il reprit sa pipe, furieux.

Calmement, Malko sortit le message de détresse de Birgitta et le mit sous le nez du jeune Américain.

— C'est elle qui a écrit ça. C'était dans le couloir. Vous êtes sûr que vous ne l'avez pas vue ?

Le hippie tourna la tête vers la porte d'un air effrayé. Puis, il mit un doigt sur sa bouche et fit signe à Malko de se pencher vers lui.

— Vous êtes un ami de Birgitta ? murmura-t-il ses lèvres contre le cartilage de Malko.

— Oui, dit Malko. Et je veux lui venir en aide.

L'autre médita quelques secondes puis raconta à voix basse, jetant

de fréquents coups d'œil vers la porte.

— Hier, vers six heures du matin, Birgitta est arrivée ici couverte de sang. J'avais beaucoup fumé et je n'ai pas bien compris ce qu'elle disait. Elle s'était sauvée de quelque part. Elle voulait se cacher dans ma chambre. J'ai cru qu'un Afghan avait voulu la violer ou quelque chose. Deux heures plus tard, on a donné des coups dans la porte. J'ai été ouvrir. Birgitta s'est cachée derrière le lit. C'était le manager. Avec trois gars, en civil. Des Afghans.

« Il m'a demandé où était Birgitta. J'ai dit que je ne savais pas. Alors le manager a gueulé qu'il l'avait vu entrer dans ma chambre...

— Ensuite ?

— Ils sont entrés. Ils l'ont battue parce qu'elle essayait de filer par la fenêtre. J'ai voulu la défendre, un des types m'a dit que je serais expulsé du pays si je m'en mêlais ; alors, j'ai laissé tomber. En partant Birgitta m'a glissé le mot.

— Je comprends, dit Malko.

Il bouillait de rage. Après avoir remercié le hippie, il quitta le Green Hôtel. Où se trouvait Birgitta maintenant ? Et que faire pour elle ? Il avait beau se dire que retrouver le général Lin Piao était mille fois plus important que connaître le sort de la jeune Allemande, il ne pouvait pas l'abandonner. C'était absolument contraire à son éthique. La première chose à faire était de s'occuper du manager...

Quelqu'un le bouscula, soudain. Il leva les yeux et vit une silhouette féminine enveloppée dans un « chadri », le grand voile afghan descendant jusqu'aux pieds, avec une grille ajourée en tissu à la place des yeux. Celui-là était rouge vif, en soie, au lieu du noir habituel.

— Suivez-moi, souffla en anglais une voix déformée par l'épaisseur du tissu.

Malko s'arrêta, interloqué. Impossible de dire même s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Le chadri se dirigea vers une petite Ford « Escort » et prit le volant. Malko hésita. Puis monta à son tour dans sa Toyota.

Qui se cachait sous ce voile rouge ?

CHAPITRE XII

Le fantôme en « chadri » rouge pénétra dans une minuscule échoppe de broderie. Malko s'arrêta dans la ruelle. Il ne se trouvait qu'à une centaine de mètres du boulevard Jadimaiwan, mais c'était déjà un autre monde inquiétant et secret où il était l'étranger. La présence de Lal le rassurait. L'étonnant gamin suivait sans rien dire, sans cesse aux aguets.

Tandis qu'il hésitait, le « chadri », lui adressa un signe discret, avant de disparaître dans l'arrière-boutique. Malko y pénétra à son tour. L'Afghan qui tenait la boutique fit comme s'il ne le voyait pas, occupé à servir trois femmes en « chadri » noir.

Il se retrouva face à face avec la silhouette rouge dans une pièce encombrée de rouleaux de broderies. Deux grands yeux noirs le fixaient intensément à travers les croisillons du tissu.

— Afsaneh !

C'était la dernière personne qu'il s'attendait à voir sous cet accoutrement. Il essaya de deviner sous le lourd tissu rouge le corps mince et les jambes interminables de la jeune Afghane.

— Pourquoi ce déguisement ? demanda-t-il.

— Il faut que vous quittiez Kabul, dit la jeune fille d'une voix tendue. Vous êtes en danger de mort.

— Je sais, dit Malko. On a déjà voulu m'assassiner aujourd'hui. Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Je vous suis depuis que vous êtes parti de l'Intercontinental. J'ai... J'ai eu très peur pour vous quand j'ai vu les Chinois. Quand vous êtes sorti de l'ambassade en courant, j'étais si heureuse. Mais ce n'est pas à cause des Chinois que je suis venue. Vous connaissez le colonel Kurt Pilz ?

Malko tenta de cacher sa surprise.

— Oui.

— C'est lui qui veut vous faire abattre. Il paraît que vous êtes un espion dangereux, que vous avez tué plusieurs de ses hommes.

Ils parlaient à voix basse, visage contre visage, pour qu'on ne puisse les entendre de la boutique.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Malko.

— Je connais beaucoup de gens à Kabul... Partez vite. Quittez

Kabul aujourd'hui même.

— Je ne peux pas.

Afsaneh eut un soupir angoissé.

— Ils vont vous tuer !

« Je dois m'en aller, dit-elle soudain. J'ai pris de gros risques pour vous retrouver. Nous ne nous reverrons jamais. Mais je vous en supplie, partez. »

Elle se tordait les mains sous le « chadri ». Malko demanda doucement :

— Pourquoi avez-vous pris ce risque ? Vous me connaissez à peine...

Afsaneh dit très vite :

— Je ne voulais pas que l'on vous tue. Maintenant, laissez-moi partir.

Dans le mouvement qu'elle esquissa vers la porte, elle se retrouva tout contre lui. Le souvenir du rendez-vous dans les gorges de la Kaboul lui revint d'un coup. Il entoura de ses bras le fantôme rouge et la serra contre lui. Si près qu'il sentait son souffle haletant contre sa bouche.

— Laissez-moi, répéta la jeune fille.

Mais elle ne chercha pas à se dégager. Au contraire, avec un petit gémissement, elle s'appuya encore plus sur Malko. Elle devait porter quelque chose de très léger sous son chadri car il devinait toutes les courbes de son corps.

Ses lèvres effleurèrent le tissu, à l'endroit de la bouche. Il sentit aussitôt celle de la jeune fille venir à sa rencontre. Malheureusement, ce vêtement pudique n'avait pas été prévu pour les amoureux. Ils restèrent quelques instants enlacés. Elle l'enveloppait de ses mains invisibles, comme dans une grande cape rouge et ses doigts étaient crispés dans son dos.

— Il faut que vous m'aidiez, murmura Malko. J'ai besoin de vous.

Rapidement, il lui dit ce qu'il voulait savoir. Afsaneh se recroquevillait au fur et à mesure dans ses bras.

— Mais c'est impossible ! gémit-elle.

— Essayez, supplia Malko. Trop de gens sont déjà morts pour cela. Que cela ne soit pas en vain.

— Pourquoi voulez-vous tellement ce général chinois ? dit-elle. Vous êtes fou...

Malko fut tenté de lui dire qu'elle avait parfaitement raison.

— Je veux aussi savoir autre chose, dit-il. Qu'est-il arrivé à Birgitta, la fille que vous avez vue danser avec moi à la « Vingt-cinquième Heure ». Elle a été enlevée par les hommes de Kurt Pilz.

Afsaneh se détacha de lui d'un coup.

— C'est pour cela que vous restez, murmura-t-elle.

Son intonation était si douloureuse que Malko en fut bouleversé.

— Je vous promets que non.

Il mit dans sa voix toute l'intensité dont il était capable. Le chagrin d'Afsaneh était touchant et incompréhensible.

— Birgitta m'a rendu un grand service, expliqua-t-il. Elle est en danger de mort à cause de moi. Si elle n'est pas déjà morte. Je veux l'aider.

— C'est votre maîtresse, dit douloureusement Afsaneh.

— Où vais-je vous retrouver ?

Afsaneh réfléchit quelques secondes.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. À aucun prix. Demain soir, venez près de la Kabul, en face de l'usine de bière. À dix heures. Cela n'est jamais éclairé. Faites trois appels de phares et attendez. Au revoir.

Le voile rouge frôla sa bouche et elle se glissa dans la boutique. Il la vit s'éloigner dans la foule, attendit une minute et sortit à son tour. Lal attendait, en face, assis sur ses talons. Malko décida qu'il n'allait pas attendre Afsaneh pour venir au secours de Birgitta. Au diable le général Lin Piao.

Le long mur gris de la « Komandanie »^[15] occupait toute la rue. Thomas Sands avait arrêté la Jeep dans une impasse, en face d'une boutique d'armes cadennassée. Il passait peu de voitures et encore moins de piétons. D'où ils se trouvaient, ils surveillaient le grand portail. Comme chaque soir, à Kabul, la température s'était considérablement rafraîchie.

Un taxi Volga vide passa en brinquebalant et une Mercedes sortit de la Komandanie.

Thomas Sands regarda sa montre.

— Il va y coucher, grommela-t-il.

Malko ne répondit pas. Il avait hâte de se retrouver en face du manager du Green-Hôtel. L'Afghan savait ce qui était arrivé à Birgitta. Malko avait pu convaincre l'homme de la C.I.A. qu'il savait aussi peut-être des choses sur le général Lin Piao. Du coup, Thomas Sands avait accepté de participer à l'expédition. Avec, quand même, une Jeep de location. Le manager était entré une demi-heure plus tôt à la « Komandanie » pour y porter les passeports des nouveaux arrivés. Comme il faisait chaque soir.

— Le voilà !

En dépit de la pénombre, Malko avait reconnu la silhouette de l'Afghan. Il venait vers eux à pied, les mains dans les poches de son blouson. Quand il surgit de la Jeep devant lui, il leva la tête. Il eut le temps d'esquisser un sourire, avant de voir le pistolet extra-plat dans

la main de Malko.

— Venez, fit ce dernier. Ou je vous tue.

Il le prit par le bras. L'Afghan se laissa faire. Même s'il n'avait pas compris les paroles, le sens ne lui avait pas échappé...

Malko le poussa à l'arrière de la Jeep. Soulagé. La grande porte de la Komandanie n'était qu'à vingt mètres.

Malko monta à côté du manager, sans cesser de le menacer. Thomas Sands se retourna. Son beau visage était inquiétant de froideur.

— Petit salaud... murmura-t-il en afghan.

Le manager sembla se recroqueviller. On ne voyait presque plus ses yeux.

Ils passèrent devant l'entrée du sinistre palais de marbre gris du roi, massif et sans élégance, et sortirent de la ville par la route de la Khiber Pass. Plusieurs fois, Malko se retourna pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis. Thomas Sands conduisait avec habileté sur la route étroite.

Le manager dit quelque chose en afghan. Thomas Sands, sans se retourner, lui jeta une phrase brève.

— Il demandait ce qu'on lui voulait. Je lui ai dit qu'il le saurait bien assez tôt...

Malko revit les petites cicatrices blanches sur le visage de l'Américain et se dit soudain que Thomas Sands devait pouvoir se comporter en monstre froid. Sans pitié et sans passion. Malko demanda en anglais :

— Qu'est-il arrivé à Birgitta ?

L'autre secoua la tête comme s'il ne comprenait pas. Sands cria de l'avant.

— Attendez, il parlera.

Peu à peu, la route étroite montait et le paysage devenait plus montagneux. Pendant une demi-heure, il n'y eut plus un mot d'échangé dans la voiture.

Puis Thomas Sands ralentit. Malko vit qu'ils s'étaient engagés dans un étroit chemin non asphalté serpentant entre deux murailles de roches déchiquetées. Tout était sombre autour d'eux.

La Jeep s'arrêta presque. Dans un grincement d'engrenages martyrisés, Thomas Sands passa le crabotage.

— Attention, cela va secouer, avertit-il.

Effectivement, Malko eut l'impression que la Jeep décollait comme un avion. Le sentier de chèvres était à peine plus large que la voiture.

Enfin, la Jeep cahota sur une surface presque plane et s'arrêta. Thomas Sands sauta à terre, suivi de Malko. Son pistolet extra-plat au poing. L'Américain donna l'ordre au manager de descendre. Celui-ci

obéit en geignant, et resta debout dans la lueur des phares.

Un superbe clair de lune éclairait la vallée de la Kabul en contrebas et les pics qui se découpaient tout autour. L'endroit était grandiose et sinistre : une plate-forme rocheuse se terminant par un à-pic de trois cents mètres. Beaucoup plus bas, les phares blancs d'un camion serpentaient lentement dans la gorge.

— Nous sommes à 30 kilomètres de Kabul, fit Thomas Sands. C'est un peu un pèlerinage. Il y a six mois des soldats afghans ont violé ici trois filles de Peace Corps.

Bien qu'il ait parlé d'une voix normale, ses mots prirent une résonance sinistre.

Il faisait un froid pénétrant et sec. Malko perçut soudain un bruit saccadé : le manager claquait des dents. Thomas Sands s'approcha de lui et lui posa une question en afghan. L'autre marmonna quelques mots et baissa la tête. L'Américain se tourna vers Malko.

— Il prétend qu'il ne sait rien, qu'il ne connaît pas Birgitta.

Il sortit un gros colt automatique de sa ceinture et, à toute volée, en donna un coup sur la tempe du manager. Celui-ci cria et tomba à genoux. D'un coup de pied, l'Américain le fit s'allonger.

— Empêchez-le de bouger, dit-il à Malko.

Celui-ci, le bras tendu, appuya le canon de l'arme contre la nuque de l'Afghan. Il voulait savoir ce qui était arrivé à Birgitta. À n'importe quel prix. Thomas Sands remonta dans la Jeep et vint droit sur le manager comme pour l'écraser. L'Afghan poussa un hurlement quand la roue avant gauche lui coïça le cou contre la pierraille. Malko avait fait un bond en arrière, instinctivement.

L'Afghan se tordait, comme un ver de terre, sans pouvoir bouger, criant et gémissant. Thomas Sands sauta de la Jeep, sans arrêter le moteur. Il s'agenouilla près du manager étendu à plat ventre.

— Si tu ne dis pas la vérité tout de suite, j'avance de vingt centimètres et tu as le cou en bouillie...

Le manager se débattit faiblement. Malko s'interdit d'intervenir. Il avait horreur de cette violence à froid, mais il savait que c'était le seul moyen parfois d'aboutir à ses fins. Et c'était peut-être la vie de Birgitta qui était à ce prix.

L'Afghan grommela une injure et demeura muet. Thomas Sands attendit quelques secondes, puis se releva et sauta dans la Jeep. Le moteur rugit et le véhicule avança de quelques centimètres... Le cri atroce du manager se répercuta sur les sommets noirs. Malko eut envie de se boucher les oreilles.

— Arrêtez, cria-t-il à Sands.

Celui-ci descendit de la Jeep, furieux.

— Vous voulez qu'on laisse la fille se débrouiller toute seule ?

Les mains sur les hanches il examina l'Afghan. Un centimètre de

plus et il était mort. Sands secoua la tête.

— Ce con-là va se laisser tuer...

Soudain, il claqua des doigts. Intrigué, Malko le vit soulever le capot, farfouiller dans le coffre. Il ressortit avec deux longs fils électriques. Il en entoura les extrémités autour des cosses de la batterie puis laissa tomber les deux autres bouts sur le cou inerte du manager.

Brutalement, Thomas Sands se mit à genoux sur le dos de l'Afghan et lui fit descendre son blue-jean et son slip à la hauteur des genoux, lui découvrant le ventre. Avec soin, il enrroula une des extrémités du fil dénudé autour du sexe, serrant si fort que l'autre hurla. Ensuite, il s'éloigna dans l'obscurité et revint avec une grosse pierre qu'il cala sur l'accélérateur. Aussitôt le moteur rugit. Il éteignit les phares.

— Il faut garder tout le courant pour ce petit salaud, dit-il calmement.

D'un coup sec, il enfonça le bout de l'autre fil dans l'oreille de l'Afghan, le tenant par la partie non-dénudée.

Les contractions et les cris de l'homme torturé donnèrent à Malko envie de vomir. Thomas Sands compta lentement jusqu'à cinq et retira le fil. Le manager haletait. Sands, l'Américain, se pencha et lui parla à l'oreille. Puis, il haussa les épaules, reprit son fil et l'enfonça dans le sillon des fesses.

Les hurlements et les spasmes recommencèrent. Une aigre odeur de sueur de mort dominait celle des vapeurs d'essence. L'Américain se redressa. L'autre avait perdu connaissance.

— Demain, il n'y paraîtra plus, dit-il. Mais je lui ai dit qu'il allait devenir impuissant...

Tirant la tête du prisonnier par les cheveux, il enfonça cette fois le bout du fil dans la bouche, cherchant la langue. L'Afghan eut une contraction qui le tordit en arc de cercle, retomba, et cria quelque chose en persan. Aussitôt l'Américain retira le fil.

— Il va parler.

Le manager se mit à lâcher des phrases hachées, entrecoupées de sanglots et de reniflements. Thomas Sands leva un visage de pierre :

— C'est un indicateur du Masounillate Milli⁽¹⁶⁾ Avant hier, c'est lui qui a dénoncé Birgitta. Ils l'ont emmenée dans les locaux à côté de la présidence, près de l'hôtel Nadjub. Le colonel Pilz l'a félicité.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire d'elle ?

La voix de Thomas Sands se fit moins assurée.

— Il dit que demain le colonel Pilz l'emmène lui-même près de Kulangar pour l'offrir au chef d'une tribu Kuchi.

— Qu'est-ce qu'ils vont lui faire ?

— Il ne veut pas le dire. Attendez.

Thomas Sands reprit son fil. Cette fois, il effleura l'œil du

prisonnier, comme pour le lui crever. Le manager poussa un glapissement déchirant et ses mains griffèrent la poussière.

— Baleh, baleh⁽¹⁷⁾.

Il recommença à parler avec des mots hachés, l'écume à la bouche, le fil dénudé menaçant toujours son visage.

L'Américain leva les yeux sur Malko. Un tic nerveux tirait sa bouche vers la droite :

— Vous avez entendu parler des Buz-Kachis ?

— Un peu, le polo afghan ?

— Si on veut. Eh bien, disons qu'ils vont s'offrir un divertissement un peu spécial...

À l'expression de Thomas Sands, Malko comprit que le divertissement risquait d'être particulièrement infâme. Il contempla l'Afghan avec une haine froide et détachée.

— Et le Chinois ?

— Je lui ai demandé. Il ne sait rien. Il n'est pas assez important.

Il remonta dans la Jeep et recula. Aussitôt le manager roula sur le côté. Il mit quelques secondes à se relever et resta debout, dans le pinceau des phares. Le moteur gronda. La Jeep fit un bond en avant. L'Afghan se mit à courir mécaniquement comme un lièvre poursuivi, droit vers le trou du gouffre.

Tout se passa trop vite pour que Malko puisse intervenir. La Jeep s'arrêta à quelques centimètres du gouffre hors du précipice. La silhouette du manager sembla avalée par l'obscurité. Impossible de savoir si la Jeep l'avait poussé ou s'il s'était jeté lui-même. On entendit un faible cri, en contrebas.

Thomas Sands descendit de la Jeep. Après avoir arrêté le moteur, il alluma une cigarette, s'appuya à la voiture. Le silence absolu était retombé et s'il n'y avait pas eu les fils dépassant du capot, on aurait pu croire que rien ne s'était passé.

— On ne pouvait pas le relâcher, fit Thomas Sands sans regarder Malko. Je suis un personnage officiel ici...

Malko ne répondit pas. Il avait encore le cri de l'Afghan dans les oreilles. Mais il pensait à Birgitta. Que faire pour elle ?

— L'Afghanistan est un pays sauvage, dit pensivement l'Américain. On tue encore les gens pour très peu de choses. Il y a encore deux ans, l'étranger qui sortait avec une Afghane, même à Kabul, se condamnait à mort. Ce type était un petit salaud. Il a eu le tort de se trouver au milieu d'une histoire trop grande pour lui.

— Mais on va trouver son corps ?

Thomas Sands haussa les épaules :

— On croira qu'un camion l'a écrasé. Il n'est pas assez important pour que le colonel Pilz s'en préoccupe.

L'Américain tira une bouffée de sa cigarette et dit avec un peu

d'amertume.

— Vous n'aimez pas vous salir les mains. Vous avez raison. Mais il faut parfois le faire. Moi non plus, je n'aime pas tuer.

Malko ne répondit pas. Il se sentait soudain très loin de cette arête rocheuse du bout du monde. Et se moquait éperdument du général Lin Piao.

— Savez-vous où le colonel Pilz doit emmener Birgitta ? demanda-t-il.

Thomas Sands écrasa sa cigarette avant de répondre.

— Oui. Pourquoi ?

— Je veux y aller.

— Vous êtes fou, explosa l'Américain.

— C'est mon privilège, fit Malko, froidement.

CHAPITRE XIII

La femme Kuchi⁽¹⁸⁾ sauta majestueusement de son chameau, son fusil en bandoulière et jeta un coup d'œil curieux à Birgitta, roulée en boule par terre à côté de la Jeep russe.

La jeune Allemande grelottait vêtue seulement de son vieux short et de son pull-over. Sans savoir si c'était le froid ou la privation de haschich. Ses dents claquaient malgré elle. On lui avait retiré sa poustine.

La corde grossière avec laquelle on lui avait lié les poignets et les chevilles lui entraînait dans la chair. Son corps était couvert de meurtrissures et son dos n'était plus qu'une plaie. Les croûtes de sang séché lui faisaient mal à chaque mouvement.

Seul son visage était intact, à l'exception d'un gros hématome sous l'œil gauche. Elle avait peur. Malgré elle, elle chercha des yeux le colonel Pilz. Le seul qu'elle connaisse dans ce camp désert. Depuis qu'il l'avait amenée dans la haute Jeep russe, personne ne s'était occupé d'elle. À part ce véhicule, il n'y avait que des chameaux et une trentaine de tentes.

Une rivière coulait à une centaine de mètres. Sur l'autre rive, la rocaille reprenait, désolée et sauvage.

Bien que le soleil soit déjà haut, il ne faisait pas chaud. Birgitta tenta de maîtriser sa panique. D'abord, elle avait pensé que tout valait mieux que la cellule où elle dormait sur un lit de grosses pierres aux arêtes aiguës. Mais quand on l'avait attachée et jetée à l'arrière de la Jeep, le colonel Kurt Pilz n'avait pas eu un regard pour elle. Le trajet depuis Kabul avait duré une heure et demie. Il n'avait pas dit un mot, ne s'était pas retourné. Comme si elle n'existait pas. C'est ce silence qui avait terrifié Birgitta.

Elle ignorait pourquoi l'Allemand l'avait amenée là. Ces hommes sauvages, ces femmes à l'allure farouche, armées comme des hommes, lui faisaient peur. Au moins, à Kabul il y a des maisons, un peu de civilisation. Ici, dans ce désert rocailleux, c'était un autre monde sauvage et anachronique. Où une vie humaine ne pesait pas lourd.

Kurt Pilz émergea soudain d'une tente en compagnie d'un géant avec une veste de toile bleue, un bonnet de mouton et une large ceinture rouge. Ce dernier cria quelque chose à la femme qui se

trouvait près de Birgitta, puis émit un sifflement modulé et très fort. Aussitôt, des hommes vêtus de la même façon sortirent de toutes les tentes, en criant et en plaisantant.

Sans se presser, ils se dirigèrent vers l'enclos des chevaux. La femme s'approcha de Birgitta et posa son fusil. Ses doigts osseux crachèrent dans la laine de son pull-over et elle l'arracha. Puis d'un seul geste, elle déchira le short. Une seconde, elle hésita devant les collants. C'était visiblement un objet inconnu pour elle.

Birgitta hurla, voulut se dégager. Ce déshabillage brutal et sans passion la glaça de terreur. Elle aurait préféré être violée.

Mais les mains de la femme Kuchi avaient autant de force que celles d'un homme. Très vite, Birgitta n'eut plus que ses bottes et les lambeaux de collants noirs qui en dépassaient.

Le géant jeta encore un ordre. Toujours sans expression, la femme poussa Birgitta par terre. Comme un chien que l'on fait coucher. Puis, elle défit les liens qui lui immobilisaient les chevilles. Birgitta voulut se relever. La femme lui donna un coup de genoux dans le ventre, très sec et la jeune Allemande se plia en deux, des larmes dans les yeux.

Rapidement la femme relâcha les liens de façon à ce qu'elle puisse ouvrir les jambes et marcher. Puis elle se releva et reprit son fusil, sans un regard pour Birgitta. Pour la première fois de sa vie, celle-ci se sentit gênée par sa nudité. Depuis qu'on était venu la chercher, elle s'était habituée à l'idée d'être violée. En se disant que ce ne serait pas pire que les hippies qui se vendaient aux Afghans pour un dollar...

Maintenant une peur diffuse la glaçait peu à peu. Que lui voulait-on ?

Le colonel Kurt Pilz s'approcha d'elle. Comme chaque fois qu'il était fatigué, son œil valide semblait démesurément grand. Sa lèvre mutilée parut horrible à Birgitta.

— Kurt, appela-t-elle en allemand. Qu'est-ce qu'ils vont me faire ?

D'abord, elle crut qu'il n'allait pas lui répondre. Puis presque sans bouger les lèvres, il dit :

— Tu m'as trahi et ridiculisé. Tu vas être punie. Ensuite tu seras libre.

Aussitôt, il lui tourna le dos et s'éloigna. Birgitta entendit un bruit de chevaux galopants. Elle leva les yeux et poussa un cri : une trentaine de cavaliers fonçaient droit sur elle, debout sur leurs étriers.

Elle se recroquevilla, se voyant déjà réduite en bouillie par les sabots. Mais la masse s'ouvrit devant elle, défila de chaque côté. Le géant arrivait en dernier, la cravache entre les dents, presque suspendu à son étrier gauche, plaqué contre le flanc de sa monture. Il ralentit à peine. Birgitta eut l'impression d'être enlevée par une grue. En une fraction de seconde, elle se retrouva couchée en travers d'une selle, sa tête rasée frottant contre le cuir rude d'une botte.

Cent mètres plus loin, le cavalier s'arrêta brusquement. Birgitta sentit sa main énorme passer entre ses jambes liées. D'un seul effort, il la souleva et la jeta par terre.

Birgitta, à demi assommée regarda autour d'elle.

Les cavaliers étaient arrêtés en cercle autour d'elle, à une dizaine de mètres. Elle voyait leurs yeux brillants d'excitation et entendait leurs rires et leurs exclamations. Tous portaient la même tenue : de courtes bottes noires retenant le pantalon bouffant, la veste en toile et le bonnet de mouton.

Un petit groupe de femmes, d'enfants et de vieillards étaient assis à une certaine distance. Birgitta comprit d'un coup ce qui l'attendait : elle allait servir d'enjeu à un Buz-Kachi, le jeu national afghan. D'habitude, deux équipes de cavaliers se disputaient la carcasse d'un bouc qu'ils devaient ramasser et porter dans un cercle...

Le géant se dressa sur ses étriers et cria d'une voix rauque :

— Wardar !⁽¹⁹⁾

Le sol trembla sous les sabots. Birgitta s'était mise debout. Les cavaliers fondaient sur elle ; le géant en tête, la cravache entre les dents, le bras tendu vers Birgitta. Elle ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, un petit Afghan à la longue moustache tombante venait de surgir à la gauche du géant. D'un coup de cravache d'une violence incroyable, il fit dévier l'autre animal. Déjà, il plongeait sur Birgitta, l'agrippait par la taille.

Les cavaliers tournoyaient autour de la jeune Allemande. Le géant fit demi-tour sur place. Il eut le temps de saisir une des chevilles de Birgitta et tira avec un rugissement de joie. Le petit à la longue moustache ne lâcha pas prise pour autant. Tenant à pleine main la peau du ventre de Birgitta, la bride entre les dents, il cingla l'air de sa cravache, cherchant à atteindre son adversaire. La lanière atteignit la cuisse de Birgitta qui hurla. Elle avait l'impression que son corps allait se déchirer entre ces deux brutes.

Pendant quelques secondes, elle resta ainsi écartelée. Puis le plus petit cabra sa monture. Pris à contre-pied, le géant fut obligé de lâcher. L'autre en profita pour hisser Birgitta en travers de sa selle.

Il cingla sa monture d'un grand coup de cravache et partit au galop. Derrière, Birgitta entendit les clameurs des autres qui se lançaient à sa poursuite :

— Begger ! Begger !⁽²⁰⁾

Les rênes entre les dents, l'Afghan souleva la jeune femme à deux mains, l'assit sur le cheval, face à lui. Il avait l'air d'un fauve, riait tout seul, criait. La meute se rapprochait. Brutalement, il cabra son cheval, le força à un demi-tour sur place et repartit à contre-courant.

Mais les autres le coïncèrent, frappant à coups de cravache, le bousculant avec une brutalité insensée. D'un coup de manche de

cravache il se débarrassa de celui qui le serrait de près. Birgitta se laissa aller contre sa poitrine. Elle avait encore plus peur de tomber sous ces chevaux déchaînés. Son contact eut un effet extraordinaire sur l'Afghan.

Pour ce nomade qui n'avait jamais fait l'amour qu'avec une femme enroulée dans ses voiles, le contact de ce corps nu à la peau blanche était quelque chose d'incroyable, d'impensable. Son sexe jaillit littéralement hors de son vêtement. Mais il était serré par deux adversaires. L'un d'eux se pencha, saisit la jambe de Birgitta. Déséquilibrée, la jeune femme faillit tomber sous le cheval, mais son ravisseur la reprit à temps. Debout sur les étriers, il fit des moulinets avec le manche de sa cravache. Touché au visage, l'Afghan qui tenait Birgitta lâcha prise et tomba lourdement de cheval. Pendant quelques secondes, le cavalier resta seul.

Ses doigts s'enfoncèrent dans les hanches de la jeune Allemande. Il la souleva, l'amena contre sa poitrine et la fit retomber sur lui. Elle eut l'impression d'un pieu brûlant qui la déchirait. L'Afghan poussa une clameur sauvage. À toute volée, il cingla le dos de Birgitta de sa cravache. Mais sans méchanceté. Comme il aurait fouetté son cheval.

Brûlée de toute part, Birgitta hurlait. Ses liens tiraient sur ses chevilles entravées. À cause d'eux, le cavalier ne pouvait l'empaler qu'incomplètement. Il attrapa le poignard glissé dans sa botte et d'un coup, libéra les jambes de l'Allemande.

Le choc coupa le souffle de Birgitta. Elle se sentait écartelée, ouverte en deux par l'Afghan. Sans lâcher sa cravache il lui palpa frénétiquement la poitrine.

Autour de lui, les autres cavaliers caracolaient sans intervenir. C'était la règle du jeu.

Le cheval se cabra, ce qui eut pour effet d'empaler Birgitta encore plus. Les secousses de l'animal précipitèrent le plaisir de l'Afghan. Il poussa un grognement sourd au moment où il répandait sa semence et arracha aussitôt Birgitta de lui. Sans aucune douceur, il la jeta à terre. Déjà il s'éloignait en cravachant sa monture. Birgitta meurtrie, hébétée de douleur et de peur entendit comme dans un cauchemar les hurlements de la meute :

— Wardar ! Wardar !

Elle se recroquevilla. Du sang coulait sur ses jambes. Avec horreur, elle vit les cavaliers se ruer de nouveau sur elle. Sauvages et indifférents.

Malko laissa tomber les jumelles. Blême.

— Ce sont des sauvages, dit-il d'une voix blanche. Des sauvages.

Dans le creux de son coude reposait le Lee-Enfield acheté au bazar quatre jours plus tôt. Une balle était engagée dans le canon. Là-bas, les cavaliers galopaient luttant pour Birgitta.

Malko épaula, visant le colonel Kurt Pilz, debout en bordure de la zone des Buz-Kachis.

La voix froide de Thomas Sands l'arrêta :

— Ne faites pas l'imbécile. Je ne tiens pas à avoir l'armée afghane sur le dos. Et cela ne changerait rien. Il faudrait une mitrailleuse.

L'Américain, Malko et Yacoub le Pachtou étaient dissimulés sur un petit promontoire rocheux, de l'autre côté de la rivière, dominant l'espace découvert où s'affrontaient les cavaliers pour la possession de Birgitta. À vol d'oiseau, ils n'étaient pas à plus de 400 mètres. Il leur avait fallu une heure de marche pour arriver jusque-là. Yacoub était le seul à contempler le « Buz-Kachi » sans émotion. Côté cruauté, il en avait vu d'autres. Après tout, semblait-il penser, ce n'était pas si désagréable pour la fille...

Pour les Afghans, ces étrangères qui montraient leurs jambes et leur visage ne pouvaient être que des putains...

— Regardez, fit Malko.

Il regrettait d'être venu. Impuissant, il était hérissé par cette sauvagerie brutale.

Un des cavaliers, debout sur ses étriers, tenait Birgitta contre lui, cerné par les autres « joueurs ». Les coups de cravache pleuvaient, mais l'Afghan tenait bon. Il cingla un dernier adversaire au visage. Mais au moment où il allait poser Birgitta sur sa selle, le géant surgit, un long poignard à la main.

D'un revers, il le plongea dans le cou de son adversaire qui lâcha Birgitta avec un hurlement. Le géant eut juste le temps de la rattraper à bras le corps. Pendant quelques secondes, elle demeura collée au flanc de la monture, sans que le géant puisse la hisser sur la selle. Enfin, avec un hurlement de triomphe, il la souleva à bout de bras, comme un trophée, sa large main crochée dans le ventre de la jeune Allemande.

La vue du sang semblait avoir rendu les Afghans fous. Trois se précipitèrent, luttant à coups de cravache, jetant leurs chevaux les uns contre les autres. L'un d'eux aveuglé par une cravache se déroba brusquement, un autre tomba, mais le troisième parvint à saisir la corde qui liait les poignets de Birgitta. Reculant, il tira.

Le géant, la main enfoncée entre ses jambes ne lâcha pas prise. Au contraire, il s'accrocha encore plus. Le corps dans le vide, écartelée, Birgitta hurlait comme une folle.

Un second cavalier s'approcha, cinglant la main du géant pour lui faire lâcher prise. Mais la cravache mordit cruellement la peau du ventre, des fesses et des cuisses de l'Allemande. Avec des rugissements d'excitation, le géant tirait toujours, sans souci des coups. Son sexe émergeait déjà de ses guenilles, turgescents et énormes. Plutôt que de l'abandonner, il la laisserait se déchirer en deux.

Heureusement, la monture de celui qui la tenait aux poignets fit un écart. Déséquilibré, l'Afghan dut lâcher prise pour ne pas être désarçonné. Aussitôt le géant la souleva et la laissa retomber contre lui avec une précision diabolique. Cette fois Birgitta crut s'ouvrir en deux. Son ventre n'était plus qu'une plaie brûlante. De toutes ses forces, le géant la maintenait contre lui, se dressant sur ses étriers pour mieux l'empaler. Les autres cavaliers dansaient leur sarabande infernale autour d'eux, excités comme des fous par cet accouplement bestial.

Puis le géant partit au galop droit devant lui. Il n'avait besoin de faire aucun mouvement : les secousses de la monture soulevaient Birgitta et la faisaient retomber sur lui avec la régularité d'un métronome. Au paroxysme du plaisir, il lui cingla le dos d'un coup de cravache. Birgitta n'avait plus de voix pour crier. Son corps meurtri lui faisait mal partout, son sexe la brûlait, jamais elle n'aurait pu croire que des hommes puissent se servir d'une femme avec cette violence, cette sauvagerie d'où était absente la plus petite parcelle de douceur. Pourtant les instants où elle était clouée à un homme étaient presque un soulagement par rapport à ce qui se passait avant et après.

À toute vitesse, elle passa devant le colonel Pilz, debout immobile près de la Jeep. À l'expression de ses traits – à la fois douloureux et féroces – elle comprit en un éclair pourquoi il la punissait ainsi. Il exorcisait ses propres sentiments, il l'arrachait de son corps et de son cœur. En en faisant un jouet pour ces cavaliers.

Déjà, le géant l'arrachait de lui. Cette fois Birgitta tomba sur le dos, les jambes ouvertes tandis que retentissaient dans ses oreilles le cri sauvage de celui qui venait de la violer.

La meute tournait déjà autour d'elle. Si compacte que personne ne put ramasser Birgitta. Elle hurla, roulée en boule. Un sabot la heurta, lui cassant l'avant-bras gauche. Déjà, les cavaliers revenaient sur elle. L'un d'eux la saisit sous l'aisselle et la traîna quelques mètres, les pieds cognant le sol, la tête meurtrie sur la selle. Un étrier lui déchira la jambe.

Les cravaches cinglaient l'air, les cris l'assourdissaient. Celui qui la tenait n'arrivait pas à la hisser sur sa selle. Les pieds dans le vide, Birgitta cria. Personne ne s'en souciait, pas plus que si elle avait été le bouc sans tête du vrai Buz-Kachi...

À force de se débattre, elle parvint à accrocher un de ses pieds à

l'étrier. L'Afghan poussa un hennissement de joie. De courte durée. Mais un autre surgit et saisit le pied libre de Birgitta. Écartelée, elle bascula en arrière la tête et les épaules rebondissant sur le sol. Les deux cavaliers galopèrent parallèlement, s'envoyant des coups de cravache joyeusement féroces.

Birgitta crut que ses jambes allaient s'arracher. Soudain, le premier Afghan vira à droite. Une fraction de seconde, elle sentit les ligaments de ses cuisses s'arracher, pensa qu'elle allait mourir, puis un des deux la lâcha. Sa tête porta violemment sur le sol et elle perdit connaissance.

Thomas Sands se plaça devant le fusil de Malko.

— Non !

L'homme de la C.I.A. était aussi livide que Malko. Même Yacoub paraissait choqué. Nerveusement, le Pachtou passa sa langue sur sa petite moustache. Si Malko tirait, ils auraient les Kuchis et l'armée sur le dos. Autant dire, un billet pour le cimetière.

— Si je laisse faire cela, dit Malko, je ne pourrai plus jamais dormir.

Thomas Sands secoua la tête. Lui aussi avait le cœur au bord des lèvres.

— Ils ne vont pas la tuer, plaïda-t-il. Ce que nous avons à faire en Afghanistan est plus important que le sort de Birgitta. Vous le savez. Je vous promets, vous ne quitterez pas l'Afghanistan sans leur avoir fait payer cela.

Malko n'arrivait pas à arracher ses yeux de l'affreux spectacle. Là-bas le corps de Birgitta tressautait, passait de mains en mains, restant quelques secondes sur un cheval, retombait. Plusieurs fois, il avait cru que ce jeu épouvantablement cruel allait s'arrêter. La jeune femme évanouie, restait à terre, sans réagir. Mais les Afghans la ranimaient à coups de cravache, de bourrades et tout repartait. Une demi-douzaine de cavaliers l'avaient déjà « gagnée », mais aucun deux fois. À l'écart, le colonel Kurt Pilz était immobile comme une statue de pierre.

Il y a des dettes qu'un gentleman ne laisse pas derrière lui pensa Malko. Comme à Rio de Janeiro, quelques années plus tôt, où, pour la première fois, il avait tué un homme.

La sarabande infernale continuait. Un nouveau cavalier avait hissé Birgitta sur sa monture. Malko abaissa le canon de son fusil, amer et débordant d'une haine glaciale et lucide.

Birgitta n'était plus qu'un pantin inerte couvert de sang et de meurtrissures. Dans ses moments de lucidité, les élancements de son bras cassé se confondaient avec le déchirement de son ventre. Elle ne savait même plus combien de cavaliers l'avaient violée, tous avec la même brutalité, la même absence d'humanité. Elle n'était que l'enjeu désirable d'un jeu cruel et moyenâgeux.

À ses tempes, les battements de la fièvre se confondaient avec le martèlement des sabots. Inlassablement, les cavaliers tournaient dans le cercle, se battant avec le même fanatisme, la cravache entre les dents, debout sur leurs montures. Eux aussi avaient payé un lourd tribut au Buz-Kachi. Deux gisaient morts, tués à coups de poignard, trois autres avaient dû s'arrêter gravement blessés.

— Begeer, Begeer !

Le cri retentit tout près d'elle. Deux Afghans étaient en tête de la meute... Leurs cravaches s'entrelaçaient en une lutte sans pitié. Birgitta regarda venir ses bourreaux. Elle n'avait plus le courage de lutter, de se débattre. En cette seconde elle souhaita mourir. Les deux chevaux la frôlèrent mais aucun des cavaliers ne parvint à la hisser sur sa selle.

Un troisième, la saisit au vol, par les liens tenant ses poignets et la mit debout. Elle eut l'impression que ses épaules se désarticulaient. Son dos et ses épaules étaient à vif. Le géant arrivait. Son cheval se cabra. D'un coup sec de sa cravache, il fit lâcher prise à celui qui tenait l'Allemande. Celle-ci tomba, trop faible pour rester debout.

Il y eut une mêlée confuse, des cris, des hennissements. Certains joueurs commençaient à se fatiguer. Et puis Birgitta n'était plus aussi appétissante qu'au début. S'il n'y avait pas eu la présence du colonel Pilz ils se seraient déjà interrompus. Sauf le géant, Tafik, le chef de la tribu.

Son ventre était en fusion et il voulait profiter encore une fois de cette étrangère.

De toutes ses forces, il tira ses rênes en arrière. Les sabots de sa monture désarçonnèrent le cavalier qui se trouvait le plus près de Birgitta. Les autres s'écartèrent pour ne pas l'écraser. Le géant se déporta complètement sur le côté gauche, en équilibre sur un seul étrier, la cravache entre les dents, le corps au ras du sol. D'autres cavaliers hurlèrent en le voyant s'approcher :

— Wardar ! Wardar !

Il faucha Birgitta au passage et, en dépit de sa charge, se remit en selle d'un seul coup de reins, jetant dans le même mouvement la jeune femme devant lui, le dos tourné, les jambes écartelées par l'encolure du cheval.

Ivre de désir, il se dénuda. De chaque côté, les autres cavaliers galopèrent en hurlant leur joie, partageant son plaisir.

Le géant se dressa sur ses étriers. À toute volée, il cingla la jeune femme inerte. C'était humiliant qu'elle le subisse sans s'en rendre compte. Sous la douleur, Birgitta tenta de se redresser.

L'Afghan se pencha brusquement en avant, comme pour flatter son cheval, se guida rapidement entre les reins de la jeune femme, se laissa tomber de tout son poids sur elle, la forçant sans douceur.

Le cri de la jeune Allemande domina la rumeur du Buz-Kachi. Sans pitié, le géant acheva sa cavalcade au plus profond d'elle-même. Mais son plaisir vint tout de suite. Presque aussitôt, une détonation sèche claqua. Le colonel Pilz venait de tirer un coup de pistolet en l'air, annonçant la fin du jeu. Le géant ralentit son cheval et revint vers les tentes au pas.

L'excitation était tombée d'un coup. Joyeusement, ses compagnons entouraient le géant. Celui-ci installa Birgitta en travers de sa selle, la tête et les jambes de part et d'autre du cheval. Il était fier de s'être montré plus fort que les autres et d'avoir répandu deux fois sa liqueur virile.

Sa femme – celle qui avait déshabillé Birgitta – lui fit un signe joyeux avec son fusil, puis tira en l'air à son tour.

Le colonel Kurt Pilz contemplait en silence le corps inerte et martyrisé de Birgitta. Son œil unique fixa le géant. Celui-ci se dit que l'autre œil – le fauve – avait encore plus de chaleur.

— Elle est morte, balbutia-t-il.

Le cœur de Birgitta n'avait pas tenu. Usé par le haschich et les drogues, le traumatisme l'avait achevé. On venait de s'en apercevoir. Kurt Pilz respira profondément.

— Enterrez-la, dit-il.

Il fit demi-tour et gagna la haute Jeep russe à grandes enjambées.

CHAPITRE XIV

La puanteur était si effroyable que Malko descendit de la Toyota pour voir combien de cadavres étaient en train de pourrir dans l'ombre. L'odeur le mena à un trou dans un mur : des W.-C. publics où les excréments s'accumulaient. Afsaneh avait bien choisi le lieu de son rendez-vous. Personne ne viendrait les déranger. Si elle venait.

Avant de trouver cette portion de route noire comme une boîte de cirage, au bord de la Kabul à sec, Malko avait tourné en rond dans un immense lotissement de buildings neufs, au nord de la ville.

Un autobus passa en cahotant à quelques mètres de lui. Il rentra dans la voiture. Accroupi à l'arrière du véhicule, Lal attendait, un paquet de bâtons de dynamite sur les genoux, son éternel mégot aux lèvres. Calme comme un évêque. Malko avait fait monter une balle dans le canon de son pistolet extra-plat, glissé entre les deux sièges. La mort horrible de Birgitta donnait une nouvelle dimension à sa mission. Il ferait l'impossible pour s'emparer du général Lin Piao.

Pas seulement pour remplir ses devoirs auprès de la C.I.A... Afsaneh représentait sa seule chance. Le roi rentrait à Kabul, le lendemain. Une décision n'allait pas tarder à intervenir...

Il y eut un grattement à la portière et il se raidit, sur ses gardes. Dans le noir, il distingua vaguement une silhouette. Doucement, il dégagea son pistolet. La silhouette passa devant le capot, il donna un coup de phare et reconnut Afsaneh. Cette fois, elle n'avait pas de « chadri » mais une tunique bleue et un pantalon assorti.

Elle ouvrit la portière et se laissa tomber près de lui. Ses grands yeux de gazelle semblaient encore plus effarouchés que d'habitude. Tout de suite, elle tendit son visage à Malko. Ses lèvres étaient imprégnées de la froideur de la nuit et elle tremblait contre lui.

— Je n'aurais pas dû venir, murmura-t-elle, en se détachant de lui.

Il ignorait si elle pensait au danger ou à ses sentiments personnels.

— Je suis heureux que vous soyez là, dit-il. Vous avez appris du nouveau ?

— Oui, souffla-t-elle. Pour cette... jeune fille. Elle est enfermée dans la prison spéciale de la « Sécurité nationale », à côté de la présidence, près de l'hôtel Nadjib. C'est le colonel Pilz qui l'interroge.

Le cœur de Malko se serra.

— Elle est morte ce matin, dit-il. Nous ne pouvons plus rien faire pour elle.

Rapidement, il lui raconta les faits. Afsaneh se mordit les lèvres devant son émotion.

— Pour le reste, fit-elle, l'homme que vous cherchez est sous la garde du colonel Pilz. Celui-ci prend ses ordres directement au Palais. On murmure qu'il va le livrer aux Russes. Le bruit court que les Américains l'avaient enlevé. C'était vous, n'est-ce pas ?

Elle le fixait, les yeux brillants.

— Oui.

— Il y a quelqu'un qui pourrait vous aider, dit-elle. Vous vous souvenez de l'homme qui m'accompagnait à la party ? Walli Gohar. Il travaille avec mon oncle, le général Arfan. Je lui ai parlé de votre problème.

Les cheveux de Malko se dressèrent sur la tête.

— Mais...

— N'ayez pas peur, coupa-t-elle. Il ne me trahira pas. Il espère trop que je finirai par l'épouser. Il prétend savoir quand et où le général va livrer ce Chinois aux Russes.

— Il vous l'a dit ?

— Non. Il veut vous rencontrer.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous échanger ce renseignement.

— Contre de l'argent ?

Afsaneh sourit.

— Non. Il veut une femme. Une Américaine dont il est éperdument amoureux. Il paraît que vous l'avez vue avec lui un soir, à la « Vingt-cinquième Heure ».

Instantanément, Malko revit la fille aux grands yeux gris, aux pommettes superbes et au corps épanoui, luttant pour ne pas entrer dans la Pontiac...

Il regarda Afsaneh pour voir si elle plaisantait. Mais la jeune Afghane était mortellement sérieuse.

— Walli est un peu fou, dit-elle. Il a beaucoup d'argent et pense que rien ne doit lui résister. Et puis, il fait partie d'une très grande famille d'ici.

— Comment s'appelle cette Américaine ?

— Gillian. Si vous parvenez à la convaincre, allez avec elle demain soir à l'hôtel Spinzar. Au septième, il y a une pièce où des musiciens jouent de la musique afghane, tous les soirs de huit à dix. Walli Gohar y sera.

Malko était perplexe. Instinctivement, il avait une confiance absolue en Afsaneh. Ce qu'elle lui proposait n'était pas très dangereux, même si cela ne débouchait que sur une fausse information. Comme il

n'était pas question d'aller arracher de force le général Lin Piao à ses geôliers...

— Merci, dit-il. Je vais essayer de retrouver cette Gillian.

— Couchez avec elle, conseilla amèrement Afsaneh, et demandez-lui ensuite. Elle n'osera pas vous refuser.

Sa jalousie était himalayenne. Malko lui prit la main, mais elle la retira.

— Je ne veux plus jamais vous revoir, fit-elle.

Ses yeux disaient exactement le contraire. Malko lui coula un regard de ses yeux dorés à faire fondre du tungstène.

— Quand tout cela sera fini, dit-il, nous nous reverrons. Et puis, vous reviendrez peut-être à New York...

Elle secoua la tête tristement.

— Je ne reviendrai jamais à New York. Ils ne me laisseront pas sortir du pays. Je dois trouver un mari d'abord. Un jour peut-être je viendrai en voyage et je vous rencontrerai. Mais vous serez sûrement avec une autre femme...

Malko pensa à la pulpeuse Alexandra. Afsaneh et ses grands yeux lui donneraient des envies de meurtre... Il ne répondit pas. Inutile de faire de la peine à la jeune Afghane. Celle-ci se tourna vers lui, les yeux pleins de larmes.

— Adieu.

Brusquement, elle se jeta contre lui et l'embrassa violemment. Sa langue aiguë explorait sa bouche furieusement, son bassin ondulait à la rencontre du sien. Il posa une main sur sa cuisse et elle gémit.

Puis, d'un coup, elle s'écarta, haletante et décoiffée, les yeux brillants. D'un seul élan, elle ouvrit la portière, sauta dehors. L'obscurité l'avalait comme si elle n'avait jamais existé.

Les petites cicatrices de Thomas Sands avaient encore blanchi. Son visage semblait plus que jamais taillé dans de la pierre. Il était effondré.

— Vous n'y arriverez jamais, soupira-t-il. On est fichus. David Wise va être fou de rage... Je connais Gillian Denver. Si vous la faites coucher avec cet Afghan, moi je me tape le pape.

Malko eut envie de lui dire qu'on n'en était pas encore là. David Wise avait appelé à trois heures du matin de Washington, dans tous ses états. L'histoire du Chinois de Kabul commençait à se répandre. On murmurait dans les ambassades que les Américains l'avaient ôté à la barbe des Chinois, que pour une fois, la C.I.A. était à mettre au tableau d'honneur.

Thomas Sands avait à peine osé lui dire la vérité...

— Qui est cette Gillian ? demanda Malko.

L'Américain soupira :

— Une fille bien, hélas. Elle faisait le tour du monde avec son mari. Ils ont eu un accident de voiture et un camion a à moitié arraché le bras du gars. Il est à l'hôpital de Kabul. Gillian se bat comme une tigresse pour le faire évacuer sur les U.S.A. pour qu'on l'opère proprement. Ici, ils en sont encore à la scie à découper et au maillet comme anesthésie... Elle vient souvent au consulat. Malheureusement, je n'ai pas de crédit pour ce genre de truc...

Elle a écrit à tous ses amis... Elle a tout juste de quoi bouffer et vous pensez bien que les Afghans le savent... Si elle voulait, elle n'aurait plus aucun problème.

Oui, mais elle ne voulait pas. Malko en savait quelque chose. Il se leva, alla jusqu'à la fenêtre. La Mercedes des Chinois avait disparu. Apparemment, ils avaient éventé la ruse des Afghans. C'était toujours cela de gagné. Mais on ignorait toujours où se trouvait le général Lin Piao. Et même s'il était vivant...

— Je ne vous dis pas « bonne chance », fit Thomas Sands. Vous savez où trouver cette fille ?

Malko fit « oui » de la tête.

Lal l'attendait dans la voiture, toujours bardé de dynamite. Hélas, dans ce que Malko avait à faire, les explosifs n'étaient pas d'une grande utilité. Il sortit de l'ambassade et mit le cap sur le restaurant Khiber. L'hôtel Helal était à deux pas de là.

— Comment ?

Gillian Denver se pencha à travers la table, ses immenses yeux gris plantés dans ceux de Malko, le visage plein d'incrédulité.

— Je peux vraiment vous sortir de vos ennuis, répéta-t-il. Faire en sorte que votre mari et vous-même quittiez l'Afghanistan immédiatement. Et que vous ayez assez d'argent pour le faire opérer dans un bon hôpital...

Les belles lèvres de la jeune femme formèrent une moue dubitative.

— Où est le piège ? demanda-t-elle froidement.

Elle dînait seule à une table quand Malko avait grimpé l'escalier raide du Helal, qui donnait directement dans la salle à manger. L'élégance de Gillian Denver contrastait avec le laisser-aller des hippies qui l'entouraient. Sa robe de lainage blanc fendue très haut sur le devant découvrait des jambes un peu fortes, mais parfaitement galbées. Avec ses hautes pommettes, son visage sensuel et ses grands yeux gris en amande, Gillian aurait dû être turque. En s'approchant,

Malko avait noté les cernes sous les yeux, l'angoisse du regard, la nervosité des mains. L'Américaine faisait encore front, mais allait s'effondrer.

Comme Malko ne répondait pas, elle eut un sourire amer.

— Vous aussi, vous voulez coucher avec moi ?

— Non, dit Malko. Ce que j'ai à vous demander est beaucoup plus infâme.

Clairement, il lui raconta toute l'histoire, sans rien lui cacher. Y compris la personnalité de Lin Piao. Gillian écoutait en silence. Quand il eut fini, elle croisa les jambes d'un air de défi, si haut que le hippie en face d'elle en avala son thé de travers.

— Et si j'accepte, dit-elle, qui me dit que vous tiendrez votre marché ?

Elle fixait les yeux dorés de son vis-à-vis, avec tant de mépris qu'il faillit en rougir.

— Ma parole, dit-il. Je vous donnerai cet argent de ma poche si c'était nécessaire.

Gillian jouait avec sa tasse de thé vide. Lorsqu'elle leva les yeux sur Malko, ils étaient pleins de larmes :

— Vous arrivez au bon moment, fit-elle d'une voix lasse. J'ai été à l'hôpital. Si on ne réopère pas Jim dans les huit jours, il restera infirme pour le restant de ses jours...

— Alors vous acceptez ?

— J'accepte. À une condition.

— Laquelle ?

— Je ne veux plus jamais vous revoir après cela. Jamais. Vous m'enverrez ici quelqu'un avec l'argent et les billets d'avion.

Elle se leva et Malko l'aida à enfiler sa poustine. Elle lui fit face. Il y avait une infinie tristesse dans ses yeux.

— Pourquoi faites-vous cet horrible métier ? murmura-t-elle. J'avais gardé une si belle image de vous.

Malko se dit que les vieilles pierres de son château de Liezen lui coûtaient vraiment très cher...

CHAPITRE XV

Walli Gohar dansait grotesquement sur la musique aigrette des deux musiciens accroupis dans un coin de la pièce. Les bras écartés du corps, soulevant les pieds très haut, il sautillait entre les tables basses, mimant une danse pachtou, rythmée par le tambourin.

Ses yeux globuleux étaient illuminés d'une joie béate. Il s'inclina devant Gillian. La jeune Américaine était splendide. Sa longue robe fendue s'ouvrait sur ses cuisses gainées de noir, démasquées avec une impudeur totale. Ses yeux gris cernés et allongés de khôl auraient damné un prêtre-ouvrier. Volontairement, elle avait agressivement souligné sa bouche épaisse.

L'Afghan semblait fasciné. La musique s'arrêta et il se laissa tomber sur un pouf en face de la jeune Américaine.

La petite salle était calme et isolée, tout en haut de l'hôtel Spinzar. Uniquement meublée de coussins bas et de tables de cuivre. À part les musiciens, Gillian, Malko et Walli Gohar étaient seuls. Les étrangers ne connaissaient pas cet endroit et les Afghans n'étaient pas intéressés.

Discrètement, le garçon s'éclipsait dès qu'il avait servi. Malko fixa l'Afghan et lui fit un léger signe de tête. L'homme aussitôt, vint s'asseoir près de lui.

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

L'autre inclina la tête. Il dévorait des yeux Gillian. De profil, elle ressemblait à la Reine de Saba avec son nez égyptien. La jeune femme semblait détachée et lointaine, comme si elle n'avait pas été concernée par l'étrange transaction.

L'Afghan regardait toujours Gillian. Il se leva et l'invita à danser. La jeune femme consulta Malko du regard. Il lui fit signe d'accepter.

Les musiciens adoptèrent un tempo plus lent. Walli Gohar en profita pour se coller comme une ventouse à la jeune Américaine. Sa jambe s'insinua entre les siennes. Stoïquement, elle se laissait faire, les yeux froids comme des icebergs. L'autre oscillait avec une grâce éléphantique, le nez dans le cou de sa cavalière. Il en transpirait à grosses gouttes. Gillian le laissa faire quelques minutes puis s'écarta avec un sourire froid et revint s'asseoir près de Malko.

Exactement ce qu'il fallait faire.

Malko attendit que l'Afghan eut repris son souffle et se rapprocha :

— Êtes-vous prêt à remplir votre partie du contrat ?

Il se dégoûtait et l'autre le dégoûtait encore plus.

Mentalement, il demandait pardon à tous ses ancêtres et à Gillian. Ce métier avait parfois des exigences abjectes.

— Elle est d'accord ?

Il en salivait, l'affreux.

— Oui.

Cela avait eu du mal à passer.

L'Afghan se passa la langue sur les lèvres. Malko le sentait à la fois terriblement tenté et effrayé.

— Cela se passera dans trois jours, dit-il, à onze heures du soir à la colline de Top-I-Chashit.

— Où est-ce ?

— À Kabul. C'est une colline déserte. On y accède par un sentier très difficile pour une voiture.

Malko plongeait ses yeux dorés dans les siens. Cela lui paraissait trop facile que cet homme donne une information de cette importance simplement pour une femme. Décidément, les ressorts humains seraient toujours les mêmes.

— Si vous m'avez menti, je vous tuerai, dit-il froidement.

L'Afghan se tortilla mal à l'aise :

— C'est vrai. Je travaille avec le général... Je devais participer à l'échange et j'ai demandé qu'on me remplace...

— À qui le livre-t-on ?

L'autre eut l'air surpris.

— Mais aux Russes, bien sûr !

— Il est blessé ?

— Oui. C'est le médecin personnel du roi qui le soigne.

— Savez-vous comment ils comptent le faire sortir du pays...

Walli Gohar eut une moue. De profil, avec ses pattes trop longues et son nez crochu, il ressemblait à un oiseau de proie.

— Ce n'est pas très difficile. Ils le mettront dans un avion dès le lendemain matin. Ils en ont plusieurs à Kabul.

Autrement dit, si on ratait l'échange, il faudrait aller chercher le général Lin Piao au Kremlin. Autant dire en enfer. Malko se pencha à l'oreille de Gillian.

— Vous acceptez toujours ?

Elle dit d'une voix calme et contenue :

— Il est un peu tard pour refuser, n'est-ce pas ?

Il y avait une telle amertume dans sa voix qu'il faillit la prendre par la main et l'emmener. Puis Gillian posa sa main sur la sienne et esquissa un sourire triste :

— Pardonnez-moi. Je sais que ce n'est pas de votre faute.

Il ne répondit pas et se leva. Les jeux étaient faits. Quand il ouvrit

la porte, Walli Gohar s'était déjà rapproché de Gillian.

Les couloirs du Spinzar étaient glacials. Il lui restait soixante-douze heures pour organiser une seconde tentative d'enlèvement du général Lin Piao. Avec cette fois les Afghans sur leurs gardes. Sans parler des Chinois et des Russes.

Cela semblait impossible à première vue. Il prit la Toyota et partit au hasard dans les rues désertes, espérant que le sacrifice de Gillian n'allait pas être vain.

Malko s'arrêta derrière le vieux canon rouillé et descendit. Pour arriver à la petite plate-forme du Top-I-Chashit plus familièrement appelée « la colline du canon de midi », le chemin était effroyable : un sentier étroit serpentant à flanc de colline, parfois si rétréci qu'il n'y avait pas cinq centimètres de marge entre les roues et le précipice.

De plus, la colline s'effondrait sans arrêt. Un jour proche, on ne pourrait plus monter qu'à pied. Thomas Sands s'ébroua :

— Le sentier s'est encore dégradé, dit-il. La dernière fois on passait mieux.

Malko contemplait la vue. La colline était située juste en face de la Kabul et du quartier américain. Elle n'avait qu'un seul accès : le sentier par lequel ils étaient montés. Accotée à un massif pelé beaucoup plus haut qui cachait sa vue de l'Est, elle ne comportait qu'un étroit plateau de trente mètres sur trente, avec une maison en ruines et deux vieux canons.

Il n'y avait ni rambarde, ni garde-fou et le sol s'arrêtait brutalement, en face d'un creux de deux cents mètres, à pic. Chaque jour, on tirait un coup de canon pour annoncer midi. La colline servait aussi aux touristes pour avoir une vue panoramique de Kabul. Seul, le quartier de Shar-I-Nau était caché par une autre colline, le Koh-I-Azamai. À droite de la colline, en contrebas, s'étendait un petit jardin plein de charme.

Thomas Sands étendit le bras derrière lui :

— Ils ont bien choisi leur endroit, dit-il. Tout autour c'est une zone militaire, interdite au public. Impossible d'arriver ici autrement que par ce sentier.

— Ou par hélicoptère.

L'Américain secoua la tête.

— Pas question. Je ne peux pas engager directement des hélicoptères américains dans une opération illégale, qui risque en plus d'être sanglante.

Malko regarda en contrebas. Juste en face, il y avait une petite mosquée, et un grand bâtiment carré, entouré de hauts murs : la

prison. Sur la droite, on apercevait très bien le bâtiment énorme de l'ambassade d'U.R.S.S.

C'était sûrement la raison pour laquelle les Russes avaient choisi ce lieu de rendez-vous. Ils n'auraient pas à aller loin. Malko réfléchissait sans trouver de solution. Pourtant, ils n'avaient plus que quarante-huit heures, si Walli Gohar avait dit la vérité. Gillian n'avait pas reparu et Malko était inquiet. Malheureusement, il n'était pas question d'aller la récupérer. Il ignorait même où se trouvait le play-boy afghan.

En apparence, Kabul était toujours aussi calme avec sa circulation démente, ses vaches dans les rues et les hippies. Les Chinois se terraient dans leur ambassade. Chaque matin, la grosse Mercedes 600 de l'ambassadeur prenait le chemin du ministère des Affaires étrangères. L'ambassadeur chinois s'asseyait, buvait du thé vert et attendait qu'on lui raconte les mêmes mensonges que la veille.

— Alors ?

Malko sursauta. Il fixait machinalement la colline pelée derrière lui, comme si la solution allait jaillir de la poussière grise. Les Afghans allaient sûrement arriver les premiers et surveiller tous les alentours...

Si on arrivait à neutraliser les Russes et à se substituer à eux, il y avait une petite chance de prendre les Afghans par surprise. Seulement, au premier coup de feu, les Afghans embarqueraient leur prisonnier...

Une image traversa soudain le cerveau de Malko et il comprit qu'il avait résolu – en théorie – la moitié du problème...

Il s'assit sur un des canons et continua à réfléchir. Thomas Sands vint tourner autour de lui, énervé et inquiet. Malko releva la tête. Une lueur d'excitation éclairait ses yeux dorés.

— J'ai une idée, dit-il. Mais j'ai besoin de gens sûrs, pas de Pachtous. Pouvez-vous faire venir ceux que je vous réclamerai ?

— Tout ce que vous voulez.

— Bien. Je reviendrai ici de nuit.

Malko pensait à son fidèle Elko Krisantem et aux deux gorilles de la C.I.A., Chris Jones et Milton Brabeck. Il les connaissait de longue date. Il se retourna et aperçut Lal, en train de fureter dans la maison abandonnée. Lui aussi aurait son rôle. Son idée commençait à prendre corps.

— Je vais redescendre à pied avec Lal, dit-il. Ne m'attendez pas ; inutile d'attirer l'attention.

Thomas Sands n'insista pas. Il remonta dans la Toyota et fit marche arrière, seule façon de sortir du petit plateau.

Malko s'engagea sans se presser dans le sentier. Sur la colline ils se trouvaient à plus de 6 000 pieds et l'air était frais. Le sol était friable sous ses pieds.

De nuit, le sentier était encore plus impressionnant. Malko avait laissé la voiture, sur la petite route près du pont, afin de ne pas attirer l'attention. Il avait une lampe de poche mais préférait éviter de s'en servir. Un peu essoufflé, il sentit enfin que le sol ne grimpait plus. Dans l'obscurité, il distinguait la masse noire de la maison en ruines. Son poumon droit lui faisait mal. Depuis sa blessure de Hong-Kong, il ne pouvait plus fournir d'efforts prolongés.

Il marcha jusqu'au premier canon et s'assit dessus. Le spectacle était féérique. Derrière lui, la masse noire du Koh-I-Sher. Devant, l'obscurité était piquetée de points lumineux, séparés par la masse noire du Koh-I-Azamai. Pas un bruit, sauf une voiture qui passait de temps en temps sur le Darulaman Boulevard, en bordure du quartier américain.

Le calme des Chinois l'inquiétait. Eux aussi devaient se démener pour savoir où et quand l'échange aurait lieu.

Il ramassa une pierre et la jeta en contrebas. Cela fit un bruit mat, étouffé par la poussière. Sauf si les Afghans utilisaient des projecteurs – ce qui était peu probable – on pouvait facilement se dissimuler sur la colline d'en face.

L'obscurité était totale. Ce serait un combat de Nègres dans un tunnel. Avec au milieu un homme blessé et précieux... Pourtant, si tout se passait comme il le prévoyait, il prendrait sa revanche sur le colonel Kurt Pilz.

En attendant de le tuer.

CHAPITRE XVI

Malko fit le tour de la grosse Volga haute sur patte, admirant le noir brillant de la carrosserie. Elle sentait encore la peinture. Il avait fallu faire disparaître en quelques heures les deux bandes rouges. Le travail avait été effectué dans le sous-sol de l'ambassade américaine. Maintenant, l'ex-taxi ressemblait à une des voitures officielles de l'ambassade d'U.R.S.S. Seul, l'ambassadeur avait une grosse Zim. Les nouvelles Volga, aux lignes modernes étaient encore très rares à Kabul.

— Vous croyez que cela va marcher ? demanda anxieusement Thomas Sands.

Le conseiller de la C.I.A. écrasa nerveusement sa cigarette sur le ciment du garage.

Malko avait retrouvé toute son énergie carnassière.

— Si Dieu le veut, dit-il à demi-sérieux.

Il consulta sa montre. Neuf heures et demie. Il fallait partir dans dix minutes. Tout reposait sur un chronométrage parfaitement exact. Depuis trois jours, il avait travaillé comme un damné, rassemblant les éléments de son plan.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient « en poste » depuis sept heures du soir. Gelés et abrutis par la traversée de 13 000 kilomètres, les deux gorilles de la C.I.A. dormaient pratiquement debout. Mais ils étaient quand même capables de se servir de leurs armes. Ces dernières avaient été froidement déclarées à la douane afghane comme « fusils de chasse ». Une chasse un peu particulière...

Lal lui sourit du siège arrière de la Volga. Le gamin, vêtu d'une combinaison noire coupée à sa taille était fier comme Artaban. Accrochée à son épaule, il portait une petite musette capable de faire sauter tout le centre de Kabul. Brave petit...

Elko Krisantem, maître d'hôtel du château de Liezen, ci-devant tueur à Istanbul, était assis à l'avant de la Volga. Machinalement, il jouait avec son mortel lacet. Son vieux parabellum Astra, graissé et propre, était passé dans sa ceinture. Il avait le visage gris de fatigue, ayant volé directement de Vienne en Autriche à Kabul. Jadis un des tueurs les plus redoutables d'Istanbul, il n'avait pas, Dieu merci, perdu toutes ses qualités.

Son rôle allait être primordial.

Malko lança le moteur. La Volga faisait un bruit de tracteur. Il fit un signe à Thomas Sands. Ce dernier avait à la main un petit Walkie-Talkie. En liaison avec la troisième équipe. La plus importante, peut-être, dirigée par Yacoub le Pachtou.

Feux éteints, la Volga sortit de l'ambassade. Une Ford la suivit jusqu'à la place du Pachtoukistan pour s'assurer qu'elle n'avait pas été prise en filature, puis fit demi-tour. Malko s'engagea sur le quai longeant la Kaboul. Tendue et angoissée ; son plan était si audacieux qu'il frôlait l'inconscience. Si un des éléments flanchait, il était mort.

Il lui restait environ un mille à parcourir avant la colline du Canon de Midi. Devant la prison, il continua tout droit dans l'avenue Sher-Shar-Mina, tourna ensuite à gauche dans Aliabad Street et rejoignit enfin Darulaman avenue par une rue sombre et poussiéreuse. Il reprit vers le nord. Comme s'il venait de l'ambassade d'U.R.S.S.

Elko Krisantem toussota discrètement. Sa haute silhouette semblait encore plus voûtée.

— Si Son Altesse me permet une remarque, dit-il en allemand, cela ne va pas être facile.

Dans les moments de grande tension, Elko Krisantem devenait très stylé. Le reste du temps, il était plutôt porté au relâchement.

Malko soupira, sans quitter la route des yeux :

— Mon cher Krisantem, nous ne sommes pas payés pour accomplir des choses faciles.

Le « nous » flatta considérablement le Turc. Au fond de sa poche, il serra son lacet. À l'étrangler.

La Volga roulait très lentement sur la large avenue déserte et parcimonieusement éclairée. Malko ralentit encore : sur la droite s'ouvrait le chemin menant à la colline du Canon de Midi.

Malko freina brusquement. Les phares de la Volga éclairaient le vide. Le sentier faisait un virage en épingle à cheveux tout juste assez large pour la voiture. Il continua en première. Le sommet était à moins de cent mètres. Il n'avait encore vu personne. D'en bas, il était impossible d'apercevoir le plateau.

Il consulta sa montre. Dix heures moins dix. Les Russes devaient quitter l'ambassade en ce moment.

Il mit pleins phares, et tourna le volant vers la gauche. Derrière lui, s'ouvrait la dernière portion du chemin, rectiligne celle-là. Il effectua une petite marche avant, puis s'engagea dans le sentier en marche arrière. C'était vital pour la suite des événements : on ne pouvait tourner sur la plate-forme sans manœuvre... Très vite, ses

phares éclairèrent une voiture stoppée devant un des vieux canons. Son cœur lui sauta dans la gorge : c'était une grosse Jeep russe.

Personne autour.

Il serra le frein à main, passa son pistolet extra-plat dans sa ceinture et arrêta le moteur.

— En avant, dit-il à Elko Krisantem.

Lal avait depuis longtemps disparu dans l'obscurité, au cours de la montée, sans même que Malko eut à s'arrêter.

Il descendit, une torche électrique à la main, laissant le Turc dans la Volga. Les lumières de Kabul formaient un halo lumineux sur lequel se détachaient les silhouettes très vaguement. Derrière lui la masse impressionnante du Koh-I-Sher était encore plus sombre. Malko se plaça derrière les feux rouges de la Volga et attendit.

Il ignorait si un mot de passe avait été prévu... C'était le premier piège.

Quelques secondes s'écoulèrent. Malko aurait pu se croire seul sur le plateau. Il se rapprocha de la Jeep russe, il en fit le tour et eut un nouveau coup au cœur : elle était vide.

Soudain, quelque chose bougea du côté de la maison abandonnée. Il se retourna. Un pinceau de lumière balaya rapidement le plateau, s'arrêtant une seconde sur lui, puis s'éteignit. Ils étaient là. Malko demeura près de la Jeep, immobile. C'était à eux de se découvrir. Et il était indispensable qu'ils sortent de la maison. Sinon tout son plan s'effondrait.

Il devina plus qu'il ne vit, plusieurs silhouettes s'avancant vers lui. Aussitôt, il demanda en russe, d'une voix sèche et autoritaire.

— Où se trouve la personne que nous venons chercher ?

Son russe était parfait. Dans la même langue, quelqu'un répliqua :

— Où est le colonel Pouchkine ? C'est à lui que nous devons remettre cette personne.

— Le colonel Pouchkine arrive, fit Malko. Ne perdons pas de temps.

L'uniforme russe trouvé par Thomas Sands lui allait comme un gant. L'Afghan, en face de lui, sembla impressionné.

— Très bien, dit-il enfin. Le colonel Pilz va vous le remettre personnellement.

C'était le pépin. Prévu aussi. Mais le picotement de la peur passa dans les mains de Malko. Il resta immobile à mi-chemin entre la Jeep et la Volga. Chaque seconde comptait. Il fallait que le général Lin Piao se montre vite. Sinon, les choses allaient considérablement se compliquer...

La Volga du colonel Pouchkine sortit par la porte latérale de l'ambassade d'U.R.S.S., passa devant la banderole de publicité en russe pour un restaurant voisin et fila vers le boulevard Darulaman.

Il y avait cinq hommes du K.G.B. à bord. Deux arrivés spécialement de Tachkent, en mission exceptionnelle. Des sinologues qui parlaient mandarin couramment. Leur rôle était d'identifier le général Lin Piao. Un de ces hommes avait déjà rencontré Lin Piao à Pékin, six ans plus tôt. Il pouvait le reconnaître formellement.

Tous étaient armés de pistolets. Le chauffeur avait sous son siège un fusil d'assaut tchécoslovaque. Les ordres étaient de se rendre directement à l'aéroport militaire de Kabul dès que la vérification d'identité aurait été faite et de monter à bord de l'Illiouchine 18 qui les attendait. À tout hasard, six Mig 23 stationnés à Tachkent décolleraient dès que l'Illiouchine aurait pris l'air. Leur rayon d'action leur permettrait de couvrir l'appareil soviétique jusqu'au moment où il aurait atteint l'espace aérien russe.

Le colonel Pouchkine consulta sa montre. Dix heures moins dix. Ils seraient à l'heure au rendez-vous.

Le chauffeur donna soudain un coup de frein brutal. Le colonel se pencha vers la banquette avant, furieux de s'être cogné le genou.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le chauffeur était figé de surprise.

— Camarade-Colonel, balbutia-t-il, des moutons...

Pouchkine jura à mi-voix, sans regarder.

— Contourne-les, imbécile.

— Mais je ne peux pas, avoua piteusement le chauffeur. Il y en a trop.

Cette fois, le colonel Pouchkine regarda à travers le pare-brise. Le large boulevard Darulaman disparaissait sous les moutons ! Un gigantesque troupeau venant de Kabul qui ondulait, bêlait, se bousculait, contournant la Volga comme un flot contourne un rocher. Il y en avait à perte de vue, sur cent mètres !

Des milliers de moutons, sales et efflanqués. Sur la chaussée aussi bien que sur les trottoirs. Si on attendait que le flot se soit écoulé, il y en avait pour une demi-heure !

Ivre de rage, le colonel Pouchkine bondit de la Volga, écarta les moutons les plus proches à coups de pied et, assourdi de bêlements désespérés, se dirigea vers une silhouette humaine qui avançait au milieu du flot ovin. Dès qu'il fut à portée de voix, il hurla en persan :

— Dégagez, foutez le camp avec vos damnés animaux.

Le berger le regarda d'un air ahuri. Dans les rôles d'idiot, Yacoub le Pachtou était parfait. Cela avait coûté à la C.I.A. une petite fortune de réunir autant de moutons. Sans compter les faux bergers, des Pachtous comme lui. Mais le résultat en valait la peine...

Le Russe brandit un lourd Tokarev et hurla.

— Dégagez le boulevard immédiatement !

Yacoub sourit bêtement, plongea dans les moutons et disparut dans l'obscurité en courant, laissant le colonel Pouchkine en tête à tête avec les moutons... À coups de pied, ivre de rage, il regagna la Volga. Privés de berger, les moutons tournaient en rond sur le boulevard. Maintenant, la voiture ne pouvait même plus reculer.

Le colonel sauta dans la Volga, aussi rouge que ses épaulettes.

— Fonce dans le tas, ordonna-t-il au chauffeur.

Ce dernier passa en première et appuya sur l'accélérateur. La Volga fit un bond en avant. Ses occupants eurent l'impression qu'elle surnageait un moment sur un océan de laine. Les bêlements d'agonie des moutons écrasés couvrirent le rugissement des quatre cylindres. Puis, les roues arrière patinèrent brusquement et la Volga effectua presque un tête à queue. Le moteur cala. Les moutons étaient trop nombreux.

Le colonel Pouchkine se sentait devenir fou. Les Afghans n'allaient pas l'attendre toute la nuit. Il sauta de nouveau de la voiture, appelant à la rescousse les autres occupants. Ils se placèrent devant la calandre et entreprirent d'écarter à coups de pied les innombrables moutons.

Derrière, la Volga avançait au pas. Le colonel Pouchkine aurait voulu étrangler de ses propres mains chaque mouton qu'il repoussait.

Enfin, le flot se clairsema. Les quatre hommes remontèrent dans la Volga qui fonça.

Il était dix heures dix.

Plusieurs silhouettes émergèrent de la maison en ruines. Les yeux de Malko commençaient à s'habituer à l'obscurité. Il distingua une forme plus mince, encadrée de deux hommes, puis d'autres derrière. Tranquillement, Elko Krisantem descendit de la Volga et vint se placer légèrement en retrait de Malko. Lui était resté en civil.

Le petit groupe stoppa à un mètre de Malko. Aussitôt, il alluma sa torche et la braqua sur la silhouette la plus mince.

On avait retiré ses lunettes à l'ex-numéro deux chinois mais Malko reconnut instantanément les gros sourcils noirs, le nez presque européen, le visage allongé et le bas du visage un peu mou. Le général Lin Piao cligna des yeux, ébloui. Vêtu d'un costume civil trop grand pour lui, il paraissait amaigri et malade. Deux Afghans le soutenaient sous les aisselles. Son regard traversa Malko sans montrer le moindre signe d'intérêt, comme s'il était drogué. Derrière le Chinois se tenait le colonel Kurt Pilz, en civil, accompagné de trois autres Afghans. Ébloui, il ne pouvait distinguer les traits de Malko. Quant aux cheveux blonds,

ils étaient cachés par la casquette russe.

— Elko ! lança Malko.

Aussitôt, Krisantem s'avança. Machinalement, les deux gardes s'écartèrent du général Lin Piao. Aussitôt, le Turc se colla au Chinois. En un clin d'œil, il lui passa son lacet autour du cou et serra un petit peu. Le Chinois poussa un cri étranglé, essaya en vain de se dégager. Dans sa spécialité, Elko Krisantem était imbattable. En deux tours de poignets, son lacet obturerait mortellement les carotides du général Lin Piao, le tuant en quelques secondes.

Le rugissement du colonel Pilz rompit le silence.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Aussitôt, le rayon d'une lampe jaillit et se braqua sur Malko. Ce dernier avait sorti son pistolet extra-plat et visait l'Allemand. Ce dernier poussa une exclamation.

— Vous !

— C'est moi, dit Malko. Je vois que vous me reconnaissez, Colonel...

L'Allemand jura entre ses dents.

— Vous êtes fou ! Dites à cet homme de lâcher immédiatement le général Lin Piao.

Les deux Afghans encadrant le Chinois exhibèrent deux gros automatiques Tokarev. Impassible, Krisantem n'avait pas desserré son lacet.

— Nous allons emmener cet homme, annonça Malko. J'ai posté autour de cette colline des hommes armés de fusils équipés de lunette infrarouge. Vous ne les voyez pas, mais eux vous distinguent comme en plein jour. Ce sont des tireurs d'élite et ils peuvent vous abattre tous les cinq à mon signal.

— Vous bluffez, explosa Kurt Pilz.

Malko leva lentement le bras gauche.

Il y eut une détonation assourdie par un silencieux et le pare-brise de la Jeep russe vola en éclats. Une seconde détonation fit jaillir une gerbe de poussière aux pieds du colonel Pilz. On entendit nettement le ricochet de la balle. Il y avait eu deux brèves lueurs sur le Koh-I-Sher derrière eux. Chris Jones et Milton Brabeck étaient à leur poste...

Malko baissa le bras.

— J'aurai toujours le temps de tuer cet homme, dit soudain le colonel Pilz. Cela vous ne pourrez pas l'empêcher. Je préfère le voir mort qu'entre vos mains...

Le pistolet de l'Allemand était braqué à un mètre de la tête du général Lin Piao et Malko savait que l'Allemand n'hésiterait pas à tirer. Même au prix de sa propre vie.

C'était le moment délicat de l'opération...

Il tendit l'oreille. Espérant que les Russes auraient assez de

débrouillardise pour ne pas perdre plus de dix minutes. Soudain, il entendit un bruit de moteur : une voiture grimpait le sentier menant à la colline avec de grands coups d'accélérateur. Dans sa joie, Malko faillit sourire. Si le colonel Pouchkine avait su ce qui l'attendait au haut de la colline, il ne se serait pas autant dépêché. Il fallait encore tenir le coup une minute.

— Tout le monde n'est peut-être pas de votre avis, Colonel, dit-il doucement.

Chris Jones et Milton Brabeck commençaient à avoir des crampes. Étendus depuis trois heures sur une toile, au flanc de la pente caillouteuse, entièrement vêtus d'une combinaison, d'une cagoule et de gants noirs, ils grelottaient. En plus, les fusils équipés de dispositif de visée infrarouge pesaient une tonne chacun. À côté de lui, Chris Jones avait disposé son Gyrojet, petit lance-fusée de poche. Juste pour décourager les importuns.

Milton Brabeck avait choisi une courte mitraillette Uzi et une douzaine de chargeurs.

Les deux premiers coups de feu se répercutaient encore entre les collines. Dans les viseurs, les deux Américains voyaient nettement les petites silhouettes vertes. Avec leurs « Garand » ils pouvaient liquider les cinq Afghans en moins de dix secondes. Mais le colonel aurait presque sûrement le temps de tuer le général Lin Piao.

Soudain, ils entendirent un bruit de moteur et des phares éclairèrent la colline.

— Voilà les Ivans, murmura Chris Jones.

Dans le Middle-West, le Russe, c'était encore l'anti-Christ... Milton avait épaulé son fusil.

La Volga fit irruption sur le plateau et s'arrêta à dix centimètres du premier canon. Les quatre portières s'ouvrirent en même temps et les Russes en jaillirent.

Le colonel Pouchkine demeura cloué de surprise devant la scène qui s'offrait à lui.

Malko l'interpella en russe :

— Colonel Pouchkine, le colonel Pilz s'apprête à liquider le général Lin Piao. Êtes-vous d'accord ?

Le Russe approcha en trois enjambées et vit le pistolet braqué sur la nuque du Chinois. Il blêmit et saisit le poignet de l'Allemand, détournant l'arme.

— Vous êtes fou ! gronda-t-il.

C'était au tour du colonel Pilz d'être ivre de rage.

— Imbécile, jeta-t-il. Ils vont l'enlever ! Nous ne pouvons rien faire, ils ont des gens tout autour avec des lunettes infrarouges.

Le Russe regarda Malko, les lèvres serrées.

— Vous vous moquez de moi !

Malko leva le bras gauche.

Deux coups de feu éclatèrent, si rapprochés qu'ils parurent n'en faire qu'un. Les deux Tokarev des Afghans semblèrent leur être arrachés des mains. L'un d'eux poussa un hurlement : son cubitus sortait de son poignet à angle droit.

Silencieusement, Malko bénit Chris Jones et Milton Brabeck. C'étaient de vrais professionnels...

Les Russes se figèrent, sans oser sortir leurs armes. Malko avait hâte d'en finir. Ces coups de feu risquaient d'attirer du renfort.

— J'emmène le général Lin Piao, dit-il à haute voix en russe, au colonel Pouchkine. Si vous tentez de vous y opposer, vous allez être abattus sans pouvoir riposter.

« C'est à vous de donner vos ordres au colonel Pilz... »

Tout se jouait là. Malko avait mûrement réfléchi. Connaissant le poids et l'inertie de la bureaucratie russe, il était persuadé que *jamaïs* le colonel Pouchkine ne prendrait la responsabilité de laisser abattre un otage de cette valeur.

Les veines du Russe se gonflèrent, il ouvrit la bouche, regardant tour à tour, le Chinois, le colonel Pilz et Malko. Sa main était toujours crispée sur le poignet de l'Allemand.

— Très bien, fit-il dans un souffle. Mais vous ne sortirez pas de ce pays. Ni lui, ni vous.

Dans la bouche de l'officier du K.G.B., ce n'était pas des paroles en l'air. Mais il fallait profiter du relâchement de la tension. Malko ordonna en turc à Krisantem.

— Emmène-le dans la Volga.

L'Astra dans la main droite et l'extrémité de son lacet dans la gauche, le Turc commença à se déplacer lentement vers la voiture, collé au corps du général Lin Piao, de façon à ce que personne ne puisse l'atteindre sans risquer de toucher le Chinois.

Malko ne respira qu'en voyant ce dernier poussé dans la voiture. Il n'avait pas esquissé le moindre geste de défense. Lentement, pistolet au poing, il recula, sans lâcher les Russes de l'œil. Il sentait qu'ils guettaient le premier trou, la moindre imprudence.

Lorsqu'il arriva à la Volga, il était en sueur. Pourtant la température ne dépassait pas quelques degrés au-dessus de zéro.

Il leva son pistolet un peu plus haut.

— Si vous bougez avant que je sois en bas de la colline, dit-il,

vous serez abattu.

Il monta dans la Volga et mit en marche. C'était le moment délicat. Le poids de sa présence en moins, il ne restait plus que la dissuasion invisible des tireurs d'élite.

Un Russe esquissa un pas vers leur Volga. La balle ricocha sur le vieux canon de bronze, à dix centimètres de sa poitrine. Le colonel Pouchkine jura à mi-voix, le visage tordu par un trismus de haine. Il avait l'impression de vivre un cauchemar. Se faire rouler ainsi dans son fief !

Les feux rouges de la Volga de Malko disparurent au coin du sentier. Pendant près d'une minute, Russes et Afghans demeurèrent aussi sages que des menhirs.

Puis, avec un juron, le colonel Pouchkine se rua vers la Volga.

Aucune balle ne l'arrêta.

On se serait cru au château de la Belle au Bois Dormant, au moment du coup de baguette magique. Le colonel Pilz se précipita au bord du gouffre, suivi de deux Afghans. On voyait distinctement les pinceaux des phares de l'autre Volga.

Le chauffeur du K.G.B. faisait fiévreusement demi-tour. Il faillit basculer dans le précipice. En montant dans sa voiture le colonel Pouchkine se retourna et tendit le poing à Kurt Pilz.

— Vous nous avez trahis, hurla-t-il. Tout est de votre faute.

Blême, l'Allemand ne répondit pas.

À son tour, il se rua dans la Jeep russe. Il aurait bien aimé tenter de se saisir de ces tireurs fantômes, mais il aurait fallu cerner la colline. Il valait mieux tenter de rattraper les fuyards.

Lal, tapi derrière un rocher, vit venir la Volga de Malko qui cahotait sur le sentier étroit. Aussitôt, il alluma le cordon Bickford avec son mégot. La Volga ralentit et il monta au vol. Ravi.

Trois minutes plus tard au moment où les roues de la voiture russe s'engageaient dans le passage effondré, la charge explosa. L'avant de la Volga se souleva dans une gerbe de pierres, de flammes et de poussière. Puis, comme dans un film au ralenti, la grosse voiture bascula sur le côté et roula dans le ravin. Par les portières ouvertes sous le choc, deux corps volèrent et s'écrasèrent un peu plus bas.

La Jeep du colonel Pilz eut juste le temps de freiner pour ne pas rejoindre les Russes dans le ravin. La Volga s'était immobilisée sur le toit. Par une des portières arrachées, le colonel Pouchkine rampa hors du véhicule, se releva et partit en titubant sans même savoir où il allait.

L'Allemand, avec des imprécations effroyables, courut au secours

des Russes. Il buta sur une pierre et s'étala de tout son long.
C'était la Bérézina.

CHAPITRE XVII

Les deux Mercedes noires jaillirent à toute vitesse du croisement de Bebe Mahrg Road et de la rue de la Poste. Malko, surpris, écrasa le frein et donna un violent coup de volant à droite. Les phares blancs l'éblouirent et il ferma les yeux : le choc allait être effroyable.

Le conducteur de l'autre véhicule parvint à l'éviter. Mais il ne put redresser sa voiture qui fila s'écraser contre un lampadaire, dans un épouvantable bruit de tôles arrachées. Une explosion et la Mercedes fut entourée d'une gerbe de flammes. Trois hommes parvinrent à sortir.

Des Chinois.

L'autre Mercedes s'était arrêtée en travers de Bebe Mahrg Road, barrant la route de l'ambassade à Malko. Celui-ci jura à voix basse : les Chinois avaient été alertés par les coups de feu et venaient aux nouvelles. Déjà, l'un d'eux descendait de la Mercedes intacte et courait vers sa Volga. Il allait immédiatement reconnaître le général Lin Piao.

Il enclencha la marche arrière et zigzagua à travers le carrefour. Dans quelques instants, il allait avoir les Afghans et les Russes sur le dos.

Toujours en marche arrière, Malko s'engagea sur le pont de la Mosquée Pol I besti. Puis il tourna et fonça vers le quartier du bazar. Surpris, les Chinois hésitèrent assez longtemps pour lui donner le temps de disparaître. Mais dans cette ville déserte, sans circulation, il allait immanquablement être retrouvé.

Soudain, Lal l'agrippa par l'épaule. Il lui faisait signe, la main tendue vers la gauche du boulevard désert. Le gamin prononça une phrase incompréhensible et fit signe de stopper devant une porte en bois. Malko se tourna vers Krisantem.

— Gardez la voiture. Abandonnez-la plus loin et essayez de gagner l'ambassade. Dites à Thomas que nous sommes quelque part dans le bazar.

Il descendit et ouvrit la portière arrière et saisit le général Lin Piao par le bras. Le Chinois se laissa faire docilement : il semblait drogué. Krisantem démarra aussitôt. Malko n'était pas inquiet pour lui. En Corée, le Turc s'était tiré de situations pires. Pour l'instant, il était le lièvre qu'allaient poursuivre les chasseurs. Quelque part dans Kabul,

Chris Jones et Milton Brabeck devaient aussi être en train de regagner l'Intercontinental.

Lal ouvrit la porte qui débouchait sur une ruelle bordée de boutiques fermées. Derrière lui, Malko entendit le crissement de pneus d'une voiture qui arrivait sur le boulevard à toute vitesse. Elle passa devant la porte de bois sans ralentir.

Toujours soutenant le Chinois, Malko suivit Lal. Ils parcoururent deux cents mètres, jusqu'à une palissade de bois bordant ce qui semblait être un énorme terrain vague. Le petit Pachtou écarta trois planches et passa devant Malko.

Celui-ci buta sur un objet métallique. Autour de lui, il devinait d'impressionnantes masses noires dans la pénombre. Il se baissa et reconnut une boîte de vitesses de camion : ils étaient dans un cimetière de voitures.

Il y eut soudain un bruit dans l'obscurité, quelqu'un cria et un bonhomme barbu surgit avec une lanterne, un énorme gourdin à la main. Lal se précipita. Il y eut un conciliabule entre les deux, puis Lal invita Malko à le suivre. Ils serpentèrent à travers des monceaux de carrosseries écrasées, de pièces détachées rouillées pour arriver au fond du chantier. Lal s'engagea dans un petit escalier branlant qui menait à une galerie où étaient gardées les voitures réparables. Le gamin ouvrit la porte d'une vieille Opel qui puait le moisi.

Malko poussa le Chinois dedans et s'assit à côté de lui. En dépit du froid vif, il était trempé de sueur. Lal s'accroupit dehors à son habitude, un petit tas de bâtons de dynamite à côté de lui.

Ils occupaient une position stratégique. Le seul accès à la galerie était l'escalier. Avec Lal, il faudrait un régiment pour les déloger. Pour la nuit c'était passable, mais qu'allaient-ils faire le lendemain matin ? Entre les Chinois, les Russes et les Afghans, il ne parviendrait jamais à l'ambassade.

Épuisé, Malko ferma les yeux. Sans même s'en rendre compte, et s'endormit.

Elko Krisantem stoppa la Volga dans le noir et se glissa dehors. Ses poursuivants n'étaient pas à plus de cent mètres. Il plongea dans le lit de la rivière à sec, trébucha sur les cailloux et remonta de l'autre côté. Des portières claquèrent. Il entendit des cris et des appels en chinois. Puis une rafale d'arme automatique, très courte. Il était déjà à l'abri derrière un mur de pierre. Il s'installa confortablement dans ce recoin, son Astra sur les genoux. C'était finalement moins dangereux que de se promener dans les rues désertes.

Le jour venu, il gagnerait l'ambassade. De nuit, il se sentait

incapable de retrouver le domicile de Thomas Sands. De plus ce dernier risquait d'être surveillé.

Le Turc frissonna : il faisait presque aussi froid qu'en Corée. Il lutta pour ne pas s'endormir. Sur l'autre rive, il y eut un bruit de moteur. Les Chinois avaient achevé d'inspecter la Volga et s'en allaient. Krisantem regretta sincèrement de ne pas avoir eu le temps de la piéger.

Depuis la Corée, il n'aimait pas les Chinois.

Malko se réveilla en sursaut, ne sachant plus du tout où il se trouvait. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser : le général Lin Piao dormait près de lui à poings fermés, la tête contre la portière, la bouche ouverte sur des dents inégales.

On tapota à la vitre. C'était Lal, frais comme un gardon. Malko eut honte de lui. C'est le gamin qui l'avait protégé... Il contempla pensivement le Chinois. Si on lui avait dit un jour qu'il dormirait côte à côte avec le dauphin de Mao Tsé-toung, au fond d'un cimetière de voitures de Kabul...

Il faisait jour. Doucement, pour ne pas réveiller Lin Piao, il ouvrit la portière et sortit. Sa jambe gauche se déroba sous lui et il dut la remuer furieusement pour en retrouver l'usage. Lal le regarda et sourit.

Le cimetière de voitures était désert. Malko consulta sa montre : sept heures du matin. Kabul s'éveillait, on entendait des voitures sur le boulevard. En face, il y avait une colline pelée surmontée d'un mur style « muraille de Chine ». Les problèmes allaient commencer avec le jour. Il ne pouvait pas s'éterniser dans cet endroit et c'eût été de la folie de s'aventurer en ville sans protection. Il n'y avait plus qu'à prier pour que Krisantem ait atteint l'ambassade.

Il rentra dans la voiture. Lal essaya de lui expliquer quelque chose par gestes, puis disparut dans l'escalier de bois.

Malko le vit se faufiler à travers les cadavres de voitures et de camions.

Il avait faim et soif. La fatigue accentuait encore le creux de son estomac. Il contempla avec tristesse son uniforme russe froissé et sale.

Ce n'était décidément pas un métier de gentleman.

Malko saisit son pistolet extra-plat. Une femme dissimulée sous un chadri noir marchait droit vers leur escalier.

Tout à coup une silhouette apparut derrière elle. Malko manqua

crier de joie : c'était Yacoub ! Suivi aussitôt de Lal !

La femme arriva la première près de la voiture. Yacoub demeura au bas des marches. Malko s'avança. Dès que la femme fut hors de vue du bas, elle retroussa son Chadri d'un coup sec et s'en débarrassa.

En dépit du tragique de la situation, Malko faillit éclater de rire en reconnaissant Thomas Sands. Pourtant l'Américain n'avait pas l'air particulièrement gai. La crosse d'un 45 automatique dépassait de sa ceinture et il avait l'air épuisé.

— Où est-il ?

— Là, dans la voiture.

Thomas Sands se pencha et examina le Chinois qui dormait. Il resta près d'une minute immobile, puis se redressa transfiguré :

— C'est lui, murmura-t-il, c'est bien lui.

Malko doucha son enthousiasme.

— Peut-être, remarqua-t-il amèrement, mais pour l'instant, nous sommes coincés. À moins que vous n'ayez une baguette magique pour nous rendre invisibles...

L'Américain semblait à des milliers de milles de là.

— Écoutez, fit-il. Même si on doit creuser un canal pour amener un porte-avions, on vous sortira de là. Tous les deux.

Malko n'appréciait que médiocrement le lyrisme dans les circonstances difficiles. Et c'était la seconde fois que Thomas Sands lui faisait le coup du porte-avions :

— Merci pour le porte-avions, dit-il, avec froideur, mais vous auriez pu commencer par du thé chaud, c'est moins encombrant.

— Du thé, fit Thomas Sands, d'un air absent.

Comme si les héros buvaient du thé.

— C'est le bordel, dit-il. La ville est sens dessus dessous. Cette nuit, j'ai cru que les Chinois allaient donner l'assaut à l'ambassade. Il y en avait une vingtaine qui tournaient autour comme des chats autour d'un canari...

« À sept heures, ce sont les Afghans qui ont réveillé l'ambassadeur pour lui dire que des hommes de la C.I.A. s'étaient livrés à un attentat répugnant sur la personne de militaires afghans. »

— Qu'est-ce qu'a dit l'ambassadeur ?

— Que la C.I.A. n'existait pas.

Cela réglait tout. Sauf le problème principal. Malko soupira :

— En dehors des derniers potins, vous avez une idée pour nous sortir d'ici ?

Thomas Sands secoua lentement la tête.

— Pour l'instant, je ne vois pas. Ils ratissent la ville et bien entendu, il y a une barbouze afghane derrière chaque arbre de Bebe Mahrg road. Il faudrait un char pour vous amener à l'ambassade...

— Et les autres ?

— Chris Jones et Milton Brabeck sont à l'Intercontinental. Je leur ai dit de ne pas trop rôder en ville. Elko Krisantem est à l'ambassade. Je lui ai interdit de bouger.

— Vous avez bien fait, dit Malko.

À la rigueur, il pourrait retrouver un général chinois. Mais pas un majordome comme Krisantem.

La tête hilare de Yacoub apparut dans l'escalier. Il était très fier des moutons. Les pertes avaient été légères...

Tout à coup, on entendit des cris et des hurlements scandés venant de l'avenue. Yacoub tendit l'oreille, et annonça :

— Ce n'est rien. Une manifestation pour l'anniversaire d'un étudiant tué par la police il y a cinq ans.

Maintenant, on percevait nettement des slogans scandés par des centaines de gosiers. Cela donna une idée à Malko.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda-t-il.

Yacoub haussa les épaules :

— Oh, ils ne sont pas méchants. Ils défilent dans la ville avec des pancartes et de temps en temps, ils s'arrêtent pour écouter un discours. Ensuite, ils rentrent chez eux.

— Et la police ?

— Elle laisse faire. Les policiers ne sont pas armés. Sinon, cela risquerait de tourner au massacre.

Les yeux dorés de Malko brillaient comme s'il venait de dormir douze heures.

— Yacoub, dit-il, vous allez filer nous acheter trois chadris. Noirs de préférence.

La banderole de toile couverte de slogans en afghan ondula tandis que le premier rang stoppait. Bousculé, le général Lin Piao faillit tomber. Sous son chadri, Malko n'avait plus froid du tout. Le Chinois se trouvait entre Thomas Sands et lui, qui le soutenaient chacun par un bras. Lal tournait autour du groupe veillant à ce que personne ne leur adresse la parole, et créant une diversion dès qu'il sentait un danger.

Yacoub se démenait au premier rang. C'est sur lui que reposait le succès de l'opération. Tout à coup, Thomas Sands donna un coup de coude à Malko et souffla :

— Regardez.

Une Mercedes noire s'était arrêtée pour laisser passer le cortège. À l'intérieur, il y avait quatre Chinois, le visage fermé.

La ville devait fourmiller d'Afghans, de Russes et de Chinois à leur recherche. Depuis qu'ils s'étaient mêlés à la manifestation sans

encombre, ils avaient parcouru deux kilomètres, retraversant la Khiber, passant devant l'hôtel Spinzar. Ils étaient maintenant stoppés au milieu du Park Zarnegar. Derrière eux, il y avait la place du Patchouniskan, d'où partait l'avenue Bebe Margh, menant à l'ambassade U.S... Mais les manifestants ne semblaient pas en prendre le chemin.

À trente mètres d'eux, un autre groupe de manifestants était arrêté près d'une petite mosquée rose, en face de l'hôtel Kabul.

Des policiers débonnaires et indifférents encadraient le cortège de loin, sans intervenir. Mais plus loin, il y avait des patrouilles à cheval. S'ils chargeaient, c'était la catastrophe. Quant à la rafle possible, Malko préférait ne pas y penser.

Tout à coup, Yacoub se glissa près d'eux. Presque sans bouger les lèvres, le Pachtou annonça :

— Ça y est.

Puis il repartit vers les premiers rangs. Soudain, le général Lin Piao se fit très lourd au bras de Malko. Thomas Sands jura entre ses dents. Le Chinois venait de s'évanouir.

Malko secoua un peu le bras qu'il tenait, sans obtenir de réaction. C'était le bouquet ! Pas question de soulever le chadri du Chinois pour voir ce qu'il avait. Peut-être était-ce tout simplement, la faim et la fatigue.

Heureusement, le Chinois était léger. Et la foule si dense qu'on ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait. Soudain, Thomas jura entre ses dents :

— Regardez, dit-il. Le type avec le costume clair. C'est une barbouze de Pilz.

Malko aperçut un homme avec une grosse moustache qui examinait soigneusement tous les manifestants. Son regard passa sur Malko, s'attarda imperceptiblement et continua. Malko eut l'impression que son cœur s'était arrêté de battre pendant plusieurs secondes.

Puis, la barbouze se perdit dans la foule, recensant tout bonnement les agitateurs.

Un cri en anglais frappa soudain les oreilles de Malko. Incongru et inattendu :

« U.S. go home. »

Cela venait des premiers rangs. L'accent n'était pas parfait, mais les Afghans faisaient un louable effort pour se mettre aux langues étrangères. Les cours du soir de l'USIS servaient au moins à quelque chose.

Lentement et majestueusement, la manifestation redémarra. Tournant le dos à Shar-I-Nau. Malko crut bien reconnaître la voix de Yacoub glapissant « U.S. go home ». Thomas Sands soupira :

— Mon Dieu, pourvu qu'ils aillent vraiment jusqu'à l'ambassade...
Pour une fois qu'une manifestation anti-américaine allait servir la C.I.A.

Il n'y avait plus que cent mètres avant les grilles de l'ambassade. Les cent mètres les plus dangereux. Malko retenait son souffle. Des civils dans une Jeep russe, qui ne pouvaient être que des gens du K.G.B., stationnaient non loin de l'ambassade.

Lin Piao avait à moitié repris connaissance, mais semblait très faible. Malko avait essayé d'engager la conversation en anglais et en russe, sans résultat.

« U.S. go home » hurla à se faire péter les poumons Yacoub. C'est lui qui avait pris la tête de la manifestation, se démenant comme mille, aidé par plusieurs compères. Les porteurs de banderoles suivaient docilement.

Peu à peu, la distance diminuait. Avec un soulagement indicible, Malko vit arriver le coin de la grille. Thomas Sands jura. Les hautes grilles étaient fermées. Derrière, deux Marines, M. 16 à la main, veillaient. Et en face, stationnait une Ford qui aurait pu porter sur le pare-brise en lettres de feu : barbouzes. Des Afghans.

Les porteurs de banderoles s'arrêtèrent. Le premier rang se trouvait à vingt mètres des grilles. Un orateur commença à haranguer la foule, mais ce n'était pas Yacoub.

Ce dernier surgit près de Malko, soucieux.

— Vite, dit-il, la police a reçu des ordres, ils vont disperser la manifestation. Partez.

Thomas Sands et Malko foncèrent d'un même élan, bousculant leurs voisins. En quelques secondes, ils atteignirent le premier rang.

— Il va falloir escalader les grilles, souffla l'Américain, pourvu que ces connards ne tirent pas...

Une partie du personnel de l'ambassade était massée dans le jardin, contemplant la manifestation. Certains prenaient même des photos.

Une main saisit soudain le bras de Malko. Il se retourna : c'était le moustachu. Celui-ci lui dit quelque chose en persan. Puis sentant la résistance du bras, il appela. Malko se dégagea brutalement. La comédie était finie.

— Protégez-moi, cria-t-il à Sands.

Il chargea en un clin d'œil le général Lin Piao sur son épaule et déboula dans l'espace découvert. Thomas Sands se colletait avec l'Afghan. Soudain celui-ci poussa un cri et le lâcha. Lal venait de lui enfoncer un couteau dans les reins. L'Américain se dégagea et en trois

enjambées rejoignit Malko. Accroché aux grilles, il interpella les Marines :

— Ouvrez nom de Dieu. C'est moi, Thomas Sands !

Oubliant son déguisement... Enfin, il se débarrassa du chadri et apparut congestionné, au bord de l'hystérie. Totalement paniqués, les Marines hésitaient.

Derrière eux, les portières de la Mercedes claquèrent. Quatre Afghans jaillirent, pistolet au poing, et se ruèrent à travers les manifestants.

— Aidez-moi, cria Malko.

Avec Thomas Sands, il souleva Lin Piao comme un sac et le fit passer par-dessus la grille. Le Chinois retomba de l'autre côté sur la pelouse et resta inerte.

Une des barbouzes tira un coup de feu en l'air. Malko réalisa qu'ils n'auraient jamais le temps d'attendre l'ouverture de la grille. Les prisons de Kabul ce ne devait pas être gai... Tout à coup, l'inépuisable Lal surgit. Il se retourna, cria quelque chose en pachtou et brandit une cartouche de dynamite. Immédiatement, les premiers rangs refluèrent avec des hurlements. Pris dans le remous, les barbouzes afghanes piétinèrent. Les quelques secondes suffirent aux Marines pour ouvrir la grille. Thomas Sands avait épuisé le répertoire de ses injures. Lal, toujours brandissant son stick de dynamite eut juste le temps de passer avant qu'on ne les referme.

Épuisé, Malko crut qu'il allait s'évanouir. Après avoir ôté son chadri, il s'agenouilla près de Lin Piao et le débarrassa de son vêtement. Le Chinois avait le visage cireux et les lèvres pincées. Malko se pencha sur sa poitrine : le cœur battait faiblement et irrégulièrement.

— Un médecin vite, cria-t-il. Il va mourir.

CHAPITRE XVIII

Thomas Sands riait comme un fou. Un rire de dément qui glaça le sang de Malko. Depuis qu'il le connaissait il ne l'avait jamais vu dépasser le stade du sourire poli. Comme si la gaieté eut pu déformer son beau visage...

Ce rire grinçant, nerveux, sec, avait quelque chose de terrifiant.

L'Américain leva sur Malko des yeux égarés, absents, encore plus divergents que d'habitude.

— Tenez, fit-il simplement.

Il tendit à Malko le texte tapé à la machine d'un câble déchiffré. Malko lut lentement, s'arrêtant sur chaque mot, et sentit le sang se retirer de son visage.

Le câble émanait du secrétaire d'État aux Affaires étrangères. En termes sans équivoque, le State Department donnait l'ordre aux autorités américaines de l'ambassade de Kaboul de remettre à leurs homologues chinois le général Lin Piao. La seule condition suspensive était un échange contre trente prisonniers américains retenus au Nord-Viêt-nam. Malko laissa tomber la feuille de papier sur le bureau. C'était aberrant. Alors que Lin Piao se trouvait dans une chambre de l'ambassade, qu'il suffisait de faire poser un hélicoptère américain dans le jardin pour l'emmener jusqu'à Kandahar...

Le Chinois, bien que très affaibli, n'était pas en danger. Il avait été bourré de calmants et avait du mal à émerger. Depuis la veille, interrogé par le sinologue de l'ambassade, il s'était refusé au dialogue. Mais c'était bien le général Lin Piao, le dauphin de Mao Tsé-toung.

— Tenez, fit Thomas Sands, lui tendant un second câble.

Celui-là venait de David Wise et félicitait chaudement Malko et Thomas Sands pour leur fantastique réussite... La main gauche ignorait la main droite.

Malko dit d'une voix qu'il essayait de contrôler :

— Ils l'ont sûrement échangé contre quelque chose d'énorme, politiquement parlant. Sans parler des prisonniers cela n'aura pas été inutile.

Thomas Sands approuva.

— Bien sûr. Mais c'est dur à avaler. On aurait pu au moins le garder jusqu'à ce que le Président aille à Pékin. Il l'aurait ramené dans

ses bagages. Comme cadeau de réconciliation.

— C'est un peu ce qui se passe.

— En tout cas, fit l'Américain, notre rôle n'est pas fini. Nous devons veiller à ce que tout se passe bien...

Les Russes étaient toujours à l'affût. Et la C.I.A. allait travailler la main dans la main avec les Chinois de Pékin. C'était le monde renversé.

— J'espère que Mao nous enverra un petit livre rouge dédié, fit amèrement Malko.

L'Américain soupira.

— J'espère surtout que nous n'aurons pas de pépin.

Malko prit congé de l'homme de la C.I.A. et monta dans sa Toyota. Machinalement, il enfila Bebe Mahrg Road et se retrouva devant le Palais royal. Il se sentait vide et épuisé. Chris Jones et Milton Brabeck dormaient à l'Intercontinental et Elko Krisantem flânait dans le bazar. Malko avait beau se dire que la possibilité de rendre Lin Piao aux Chinois avait donné un énorme atout politique aux U.S.A., il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine frustration.

Gillian avait quitté le matin même l'Afghanistan avec son mari. Sans revoir Malko.

Soudain celui-ci éprouva une furieuse envie de revoir Afsaneh. Ne serait-ce que pour la remercier. C'est un peu grâce à elle qu'il avait récupéré le Chinois.

Étendu sur son lit, Malko rêvait. Après la tension nerveuse des derniers jours, il avait absolument besoin de repos, de soleil et de luxe. Si seulement, il avait pu retrouver Afsaneh ! Avec elle, il pourrait filer jusqu'à Karachi, prendre au passage le « Transorient » des Scandinavian jusqu'à Bangkok... Ensuite il hésitait. Quelques jours à Pattaya, au soleil du golfe du Siam ne lui feraient pas de mal. Mais c'était également tentant de filer par le « Transasian » des Scandinavian Airlines jusqu'à Bali. Afsaneh aimerait sûrement. À moins qu'il ne l'emmène goûter le luxe et le raffinement du « Mandarin » à Hong-Kong. Il lui offrirait un vrai dîner chinois de dix-neuf plats...

Et de là, pourquoi ne pas pousser jusqu'à Tokyo ? Le Japon, l'hiver, était étonnant. Afsaneh et lui repartiraient dans des directions différentes. Il avait le choix entre deux façons de regagner l'Europe, par les Scandinavian airlines : le Transpolaire, Tokyo-Copenhague par le pôle, ou le Transsibérien, via Moscou et la Sibérie.

Son esprit continua un peu à vagabonder, puis il décida qu'il n'irait finalement que jusqu'à Pattaya, parfait pour une lune de miel.

Ensuite de Bangkok, après avoir couru les antiquaires, il reprendrait le Transasian pour Copenhague et Vienne. À l'unique stop de Tachkent, en U.R.S.S., il pourrait se ravitailler en vodka russe et en caviar. Ce dernier n'avait pas la finesse du béluga iranien, mais à la guerre comme à la guerre. Quant à Alexandra, les soieries de Bangkok feraient pardonner son détour. Seulement, avant de quitter l'Afghanistan, il avait certains comptes à régler. Avec le colonel Kurt Pilz entre autres.

À l'étage inférieur, Chris Jones et Milton Brabeck essayaient de se persuader que tout ce qu'ils mangeaient à l'hôtel n'était pas empoisonné. Pour plus de sûreté, Chris avait été chercher à l'ambassade une bonbonne d'eau américaine pour se laver les dents et se doucher sommairement. Ce pays poussiéreux sans égout les inquiétait considérablement.

Le téléphone sonna.

En reconnaissant la voix basse et douce d'Afsaneh, Malko faillit pousser un cri de joie.

— Je pensais à vous, dit-il sincèrement. Je ne savais pas comment vous retrouver.

— Vous voulez vraiment me voir ?

La voix était tendue et anxieuse. Chaude aussi.

— Oui.

Il y eut une sorte de soupir, comme si Afsaneh avait du mal à se décider.

— Bien. Je vais vous expliquer. Demandez l'ambassade japonaise. C'est dans Shar-I-Nau. En face il y a une petite porte de bois vert. Frappez, je vous attendrai.

Afsaneh semblait encore plus fragile et plus délicate, dans un ensemble tunique-pantalon de lourd brocard bleu. Elle avait défait ses longs cheveux qui lui tombaient jusqu'aux reins. Ses doigts étaient chargés de bijoux et ses oreilles étaient ornées de splendides boucles d'oreilles en rubis. On sentait qu'elle s'était maquillée avec un soin maniaque et ses yeux en semblaient presque stylisés.

— Entrez, dit-elle timidement.

Elle referma la porte de bois et ils traversèrent un minuscule jardin pour pénétrer dans une petite maison basse style Californie.

Il y faisait chaud et l'air était parfumé d'une odeur inconnue. Le grand living disparaissait sous les tapis, les poufs, les coussins avec un plateau de cuivre posé à même le sol. Gracieusement, Afsaneh s'installa sur les coussins, les jambes repliées sous elle.

Malko la rejoignit, un peu surpris. D'habitude, la jeune Afghane était pressée, inquiète, réticente, affreusement timide. Or, elle le recevait presque comme une courtisane. Il se pencha sur sa main et l'embrassa.

— Vous êtes la Reine de Saba, dit-il.

Afsaneh eut un rire de petite fille.

— Je suis sûrement beaucoup moins belle que toutes les femmes que vous avez connues.

Elle fixait Malko avec une intensité presque douloureuse. Il se pencha et l'embrassa. Aussitôt, elle lui rendit son baiser avec fougue, s'appuyant contre lui. Elle avait dû s'arroser de parfum car tout son corps embaumait. Insensiblement, elle se laissa aller en arrière, entraînant Malko. Pour la première fois, il sentit son corps répondre au sien, presque avec fureur, sans réticence.

Pour dévier le danger, il demanda :

— Nous sommes chez vous ?

Afsaneh secoua la tête.

— Non. Cette maison appartient à une amie. Elle est partie pour quinze jours chez les Kuchi.

— Vous n'avez pas peur d'être seule ici avec moi ?

De nouveau, elle le défia du regard.

— Non.

— Je voulais vous remercier, dit Malko. Si j'ai réussi, c'est grâce à vous. J'aimerais vous offrir quelque chose de très beau, dont vous rêviez depuis longtemps.

Les lèvres d'Afsaneh tremblèrent.

— Vous pouvez m'offrir quelque chose qui me rendra heureuse pendant très, très longtemps...

Ses grands yeux de gazelle étaient humides d'émotion. Puis, elle détourna la tête et ouvrit la bouteille de vodka posée sur le plateau.

— Je sais que vous aimez la vodka, dit-elle.

— Vous n'en prenez pas ?

Elle dit d'une voix grave :

— Je n'ai pas besoin de vodka pour faire l'amour.

Cette fois, c'était net. Voilà pourquoi elle s'était parée et maquillée. Soudain, elle se jeta contre Malko. Ses hanches dansaient contre lui une sarabande inattendue, maladroite et touchante.

Il lui caressa doucement la poitrine et elle se laissa faire avec un gémissement de bonheur. Quand la caresse suivit la courbe de ses hanches, elle eut un petit mouvement de recul, puis se détendit immédiatement. Elle l'embrassa, avec une fougue et une habileté inattendues, tandis qu'il lui retirait ses vêtements. Ce fut d'ailleurs vite fait. Elle ne portait rien sous son ensemble. Tout son corps était parfumé. Malko réunit ses longs cheveux dans sa main et les répandit sur le devant de son corps, cachant sa poitrine et son sexe.

— Je vous aime, dit Afsaneh. Je veux être à vous maintenant.

Elle contemplait Malko avec une avidité tendre et pathétique. Ses longues mains effleurèrent sa peau, comme si elle en avait peur.

Il avait du mal à croire qu'elle était vierge, tant il la sentait à l'aise, heureuse, épanouie. Elle était mince, avec une petite poitrine, des hanches de garçon, un ventre plat, ombré de noir. Et de longues, longues jambes...

Avec une douceur frémissante, ses longs doigts parcoururent la peau de Malko. Il voulut se redresser. C'était à lui de la caresser, pas à elle... Mais la jeune fille résista et murmura.

— Laisse-moi.

Lentement, avec obstination, raffinement, ses mains et sa bouche s'emparèrent du corps de Malko. Allongée près de lui, la tête à la hauteur de ses hanches, elle l'agaçait de mille effleurements, avec de brusques arrêts, des replis, comme pour l'exciter davantage. Sans un mot, avec l'habileté et la tendresse d'une femelle accomplie. Entre ses yeux mi-clos, il voyait les pointes de ses seins dressées et sentait les ondes brusques de son désir.

Le plaisir le gagnait, violent et irréversible. Brutalement, la bouche d'Afsaneh le saisit comme une proie. Maladroite mais invincible, la caresse se prolongea quelques secondes. Puis Afsaneh se redressa et sa bouche vint effleurer celle de Malko. Elle se mira dans ses yeux dorés avec une expression ravie et naïve à la fois.

Secouant sa tête, elle répandit ses longs cheveux sur le ventre de Malko. Comme pour dissimuler son œuvre... Elle en fit un voile dont elle l'entoura. Et à travers cette muraille soyeuse elle le caressa avec une douceur aérienne. De temps en temps, sa bouche se posait sur lui et il en sentait la chaleur à travers les cheveux.

Malko se contenait difficilement. Son plaisir augmentait en un crescendo peuplé de visions colorées, de détentes, de crispations. Une de ses mains retenait presque malgré lui la nuque d'Afsaneh courbée contre lui.

Tantôt les longs cheveux noirs le cinglaient comme un fouet de velours, tantôt ils s'enroulaient autour de lui comme un fourreau chaud et soyeux. Jamais il n'avait ressenti une sensation aussi étrange, comme si Afsaneh avait voulu lui communiquer à travers cette caresse sophistiquée tout ce qu'elle éprouvait pour lui.

Il sentit qu'il n'allait pas pouvoir résister longtemps à ce traitement. Il y a des limites que même un gentleman ne peut franchir. Fermement, il arracha Afsaneh de lui. Les cheveux lui balayèrent le ventre, mais elle se laissa faire, et s'étendit sur le dos, haletante, les yeux clos, les bras repliés sur le visage. Ce n'est pas lui qui la prenait, elle s'offrait.

Lorsque Malko s'allongea doucement contre elle, les bras se refermèrent autour de lui, la bouche mordit dans son cou comme si elle voulait s'attacher à lui pour toujours. Il voulut la caresser, mais elle l'écarta. C'est lui qu'elle voulait. Vaincu, Malko abandonna. Avec

délicatesse, il s'insinua en elle, le plus doucement qu'il le put. Comme s'il s'agissait d'un rite, il remua lentement, de plus en plus loin. Les yeux ouverts, lucides, angoissés et heureux d'Afsaneh plongeaient dans ses yeux dorés.

Le bras de Malko passa sous ses reins, la rapprochant d'un coup. Elle cria sans fermer les yeux puis se mordit les lèvres. Ses ongles se crispèrent sur les épaules de celui qui venait de devenir son amant. Dans ses yeux, il y avait tout le bonheur du monde.

Malko reprit son mouvement. Peu à peu, Afsaneh se tordit, venant à sa rencontre, restant raide comme une planche puis, de nouveau, s'incrustant contre lui. Ils gémissent et crièrent ensemble. Elle dit des mots qu'il ne comprit pas, serrée comme si elle avait voulu pénétrer sous sa peau. Pendant de longues minutes, elle refusa de le laisser s'éloigner, même de quelques millimètres, avec une force insoupçonnable chez une créature aussi frêle.

Elle semblait avoir glissé dans une inconscience éblouie. Mais quand Malko bougea, elle le retint en murmurant :

— Je ne veux pas que vous partiez.

Des larmes perlaient à ses yeux, ses lèvres tremblaient. Il eut peur de lui avoir fait mal. Il le lui dit. Elle secoua la tête avec un sourire ravi.

— Non. Mais c'est la seule fois que je ferai l'amour avec un homme que j'aime.

Il lui caressa les cheveux.

— Ne sois pas si pessimiste.

— Je vais épouser Walli Gohar, dit-elle calmement. Depuis ce matin, je suis officiellement fiancée avec lui. Mes parents ont accepté.

Malko crut avoir mal entendu :

— Walli Gohar ! Mais je croyais que vous le haïssiez !

— Je le hais.

— Mais pourquoi l'épousez-vous, alors ?

Elle hésita puis dit à voix basse :

— Je ne peux pas faire autrement. Il me fait chanter. Il m'a menacée de dire à mon père et à mon oncle que c'est à cause de moi que vous avez réussi votre coup. Que c'est moi qui vous ai renseigné... S'il me dénonce, ils me tueront ou m'enfermeront pour des années. Je préfère encore l'épouser...

Le dégoût figeait Malko.

— Quittez le pays, dit-il, je m'en charge. À New York personne ne pourra rien contre vous.

Elle secoua la tête.

— Non, je ne peux pas. Mon pays, c'est ici. En Amérique je ne suis pas chez moi, je ne connais personne. J'aime ma famille, je suis obligée de rester. Cela tuerait ma mère. Je vais épouser Walli Gohar.

Seulement il subira la pire humiliation de sa vie quand il verra que je ne suis plus vierge. Et tous les jours, je lui rappellerai que je me suis donnée à vous. Je le rendrai fou.

Les yeux de la jeune Afghane étincelaient. Elle était encore plus belle ainsi.

— Et s'il se plaint à votre famille ?

Afsaneh eut un rire froid et méchant.

— Il n'osera jamais. Il aura trop honte. Et tant qu'il vivra, il faudra qu'il vive avec son secret. Il regrettera que je sois sa femme.

Malko était stupéfait de cette réaction. Afsaneh avec son besoin d'absolu et d'amour était si pathétique. Elle leva les yeux :

— Il ne faudra plus jamais chercher à me revoir. M'oublier. Vous comprenez, cela me ferait trop mal de vous rencontrer, de ne rien pouvoir vous dire. Je vous aime avec toutes mes cellules, toute ma force. Mais je sais que vous n'êtes pas pour moi. Est-ce que vous me promettez ?

Malko hésita.

Il n'avait qu'à prendre Afsaneh par la main et elle le suivrait. Même hors du pays. Mais ensuite ? Il y avait Alexandra. Le château. Une autre vie. La jeune Afghane était trop entière pour le partager. Il ne pourrait lui faire que du mal.

— Je vous promets, dit-il.

— Merci.

Elle se serra encore plus et murmura à son oreille :

— Faites-moi encore l'amour.

CHAPITRE XIX

La piste se divisait, entrecroisait ses méandres, se recoupait, escaladant les moutonnements ocrés et pelés des hauts plateaux. Le ciel était d'une pureté irréaliste. Malko regarda derrière lui. La Cadillac noire laissait derrière elle une traînée de poussière jaunâtre qui se condensait en nuages au ras du sol. Il fallait un sérieux effort d'imagination pour se dire qu'on était à près de 3 500 mètres, au cœur de l'Afghanistan central.

Dans ce paysage désolé et sauvage, la luxueuse limousine semblait étrangement déplacée. Chris Jones cramponné au volant menait une lutte inégale contre les trous pour éviter que les ressorts ne s'effondrent définitivement.

À l'arrière, le général Lin Piao coincé entre Thomas Sands et Milton Brabeck semblait dormir. Malko ignorait la réaction qu'il avait eue lorsque l'ambassadeur lui avait appris qu'on le rendait à ses compatriotes. Autrement dit qu'on le condamnait à mort... Depuis le début de la longue randonnée il n'avait pas ouvert la bouche. Par moments ses yeux noirs regardaient au loin à travers les glaces teintées, puis il refermait les yeux. Malko préférait ne pas se retourner. Il avait honte.

À perte de vue, la piste était déserte. Heureusement, n'importe quel véhicule laissait une traînée de poussière visible à des kilomètres. Les Afghans avaient promis de barrer l'unique piste conduisant à Band-I-Mir et à Bamian. Au cas où les Russes aient encore envie de tenter quelque chose.

Malko aperçut soudain en contrebas les taches bleues des lacs de Band-I-Mir. Cinq lacs à l'eau d'un bleu profond, isolés dans un décor lunaire, loin de tout.

— Nous arrivons, annonça-t-il.

La piste zigzagait en surplomb des lacs. Une caravane de chameaux et de moutons surgit d'un virage. Chris Jones freina. Les animaux s'éparpillèrent, poursuivis par deux petites filles. Dès qu'elles eurent rassemblé leur troupeau, elles se retournèrent pour contempler la longue limousine noire, intrusion insolite dans monde calme et anachronique.

Une haute falaise ocre surgit en face d'eux. Un peu comme les

montagnes désolées de l'Arizona. En contrebas, miroitait l'eau extraordinairement bleue des cinq lacs encaissés comme des canyons à 3 500 mètres d'altitude.

Malko baissa une glace et aussitôt, un flot de poussière jaune s'engouffra dans la voiture. Milton Brabeck, une mitrailleuse Seggern sur les genoux, faillit s'étouffer. C'était une arme encore expérimentale, avec un gros chargeur camembert, comme la vieille Thomson, mais en calibre 22. Son énorme silencieux la faisait ressembler à une arme de martien.

Précipitamment, il mit un mouchoir devant sa bouche. La poussière d'un pays pareil ne pouvait être qu'un bouillon de culture.

— Arrêtez, ordonna Thomas Sands.

Chris Jones gara la Cadillac sur une avancée de terre, en bordure de la piste. Tout le coffre était occupé par un puissant émetteur-radio, capable d'être entendu à plus de 500 kilomètres. Une immense antenne flottait à l'arrière.

Thomas Sands et Malko sortirent de la voiture. Il soufflait un vent violent, et frais. Des tourbillons de poussière flottaient à quelques mètres du sol. Le paysage était grandiose. À perte de vue, ce n'étaient que sommets pelés et déchiquetés, d'un ocre superbe. Pas un arbre, pas de végétation. Çà et là, de maigres troupeaux de chèvres broutaient une herbe invisible...

Ils n'étaient qu'à 500 kilomètres de Kabul et c'était déjà un autre monde sauvage et inhospitalier. La nuit la température descendait facilement jusqu'à -15°.

L'Américain marcha jusqu'à l'extrême bord de la falaise. Il y avait encore quelques vallonnements, puis une descente à pic jusqu'au lac central en surélévation, comme un joyau posé sur une monture. En face, sur l'autre rive du lac, on apercevait une minuscule mosquée qui desservait les hameaux de bergers disséminés dans cette étendue désertique.

Thomas Sands jura :

— Où sont-ils ?

Les Chinois auraient dû être là depuis une heure au moins. Ce n'étaient pas des gens à arriver en retard.

Malko avait la poitrine serrée par un étrange pressentiment. À moins que ce ne soit l'altitude. Qu'allait-il encore se passer ? Il se rapprocha de Thomas Sands occupé à scruter l'horizon :

— Qu'allons-nous faire, s'ils ne viennent pas ?

L'Américain semblait frigorifié par les rafales.

— Ils vont venir, dit-il. Tout s'est arrangé à New York. Ils veulent ce type plus que tout au monde. Si on l'exposait sur Fifth Avenue, il y aurait plus de monde que pour une soucoupe volante...

— Qu'est-ce qui vous empêche d'appeler un hélicoptère par

radio ? suggéra Malko. Nous n'avons même pas à repasser par Kabul. D'ici à Kandahar, il n'y a pas plus de deux heures de vol...

Thomas Sands secoua la tête :

— Les termes de l'échange sont entendus.

— Comment saurez-vous qu'ils ont tenu parole ?

— Par radio. Dès que j'ai le « top », je rends le général Lin Piao.

— Et si vous ne l'avez pas ?

Le visage de l'Américain se tordit en une vilaine grimace.

— On le remporte et on l'expose Fifth Avenue. Derrière une vitrine blindée. Allez, rapprochons-nous des lacs.

Ils regagnèrent la Cadillac. Les glaces étaient déjà recouvertes d'une pellicule jaunâtre.

Les deux hommes se réinstallèrent. La voiture roula dix minutes, pour arriver au bord extrême de la falaise. Ensuite, il n'y avait plus que la piste en zigzag, descendant jusqu'au second lac.

— Restons là, suggéra Thomas Sands. On voit venir.

Le vent soufflait de plus en plus fort. Un berger surgit de nulle part, tourna autour de la voiture et disparut. Malko se dit que cette fin de mission avait quelque chose d'irréel. Pourquoi les Chinois avaient-ils exigé un rendez-vous aussi étrange alors qu'il était si facile de remettre le général Lin Piao à leur ambassade de Kabul. Peut-être parce que les Russes surveillaient la route du Pakistan et avaient le bras long à Kabul. Ils arrivaient même à faire saisir *News-week* quand il contenait des articles qui leur déplaisaient...

— Les voilà, annonça soudain Malko.

Depuis un moment, il surveillait les vallonnements ocres derrière eux. Un nuage de poussière jaune progressait rapidement le long de la piste. Thomas Sands courut à la Cadillac et ramena de grosses jumelles.

Il les rabaissa très vite, l'air soucieux.

— C'est eux, dit-il. Mais, au lieu d'une seule voiture comme prévu, il y a deux Mercedes et trois Jeeps.

Il se rua aussitôt dans la Cadillac et décrocha le téléphone. En quelques secondes, il eut Kabul et se mit à parler à toute vitesse dans le combiné. Le nuage de poussière grandissait à vue d'œil. Malko avait repris les jumelles. Il cria à l'Américain.

— Ils ont des mitrailleuses !

Thomas Sands raccrocha.

— Ils nous envoient de l'aide de Kandahar, dit-il. Mais cela arrivera trop tard. Deux heures au moins.

— Filons, nous avons au moins un quart d'heure d'avance, suggéra prudemment Chris Jones.

Le gorille ne manquait pourtant pas de courage physique. Mais ce paysage grandiose et ces Chinois l'inhibaient.

Thomas Sands le regarda avec commisération :

— Où ? Nous n'avons pas d'ails. La piste s'arrête ici. Ensuite, c'est impraticable pour les voitures.

— Ne nous affolons pas, dit Malko. Ce déploiement de force n'est peut-être pas dirigé contre nous. Après tout, il y a les Russes aussi...

Le septième secrétaire serra les lèvres.

— Dieu, vous entende.

Malko commençait à comprendre pourquoi les Chinois avaient exigé cet endroit désert pour leur rendez-vous. À Kabul, ils pouvaient difficilement se promener avec des mitrailleuses sur leurs voitures.

Chris Jones, têtu, remit en route et quitta la piste. Le sol était recouvert d'une couche de poussière et de boue, parsemée de touffes d'une étrange plante verte broutée par les chèvres. Il roula deux cents mètres environ et stoppa. Devant lui, il n'y avait plus que cent mètres en pente douce avant le rebord de la falaise.

Trois cents mètres plus bas, l'eau calme et bleue du troisième lac scintillait sous le soleil.

Il revint à pied vers la piste, laissant dans la voiture le général Lin Piao sous la garde de Milton Brabeck.

Silencieusement, les trois hommes regardèrent grandir le nuage de fumée jaune. Deux des Jeeps roulaient de part et d'autre d'une grosse Mercedes 300. Celle de l'ambassadeur de Chine. Maintenant, on distinguait à l'œil nu les mitrailleuses légères montées sur les Jeeps chinoises.

La Mercedes 300 s'était arrêtée sur la piste à vingt mètres du groupe des Américains. Les trois Jeep encadraient la voiture de tête. Malko remarqua dans l'une d'elles deux mitrailleuses pointées vers le ciel.

Une des portières arrière s'ouvrit et il en sortit un Chinois engoncé enveloppé dans un pardessus bleu. Tous les autres étaient en « bleu » Mao. À part les hommes des Jeep, aucun ne semblait armé. Le Chinois qui était sorti de la Mercedes se dirigea à pas rapides vers les Américains, escorté de trois de ses coreligionnaires. Il avait des cheveux assez longs rejetés en arrière, un visage rond et des lèvres très minces.

Thomas Sands fronça les sourcils et pointa un doigt sur lui.

— Mais vous n'êtes pas l'ambassadeur ! Vous êtes son chauffeur. Où est l'ambassadeur ?

Le Chinois secoua la tête.

— Je suis l'ambassadeur, dit-il. Je l'ai toujours été. Mon chauffeur a été tué tout à l'heure par les Russes...

Il parlait un mauvais anglais avec un accent sifflant et nasillard épouvantable.

— Par les Russes ?

C'était au tour de Thomas Sands d'être surpris. Le Chinois précisa, impassible.

— Le colonel Pilz leur a révélé l'heure et le lieu de notre rendez-vous. Ils nous ont interceptés avant Charikar. Heureusement notre escorte était exacte au rendez-vous.

« Il faut nous dépêcher, je sais qu'ils vont nous attaquer avec des hélicoptères. »

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Russes ? répliqua sèchement Thomas Sands. Mon gouvernement m'a donné l'ordre de remettre le général Lin Piao à l'ambassadeur de Chine à Kabul. Où est l'ambassadeur ? Je le connais et ce n'est pas vous. Qui me dit que vous représentez vraiment le gouvernement de Chine Populaire ?

— Venez, fit simplement le Chinois.

Il fit demi-tour. Sands et Malko lui emboîtèrent le pas, laissant Chris Jones en tête à tête avec trois Chinois qui lui arrivaient à la taille.

La Mercedes 300 était trouée comme une écumoire du côté gauche. Les vitres avaient été pulvérisées et la caisse portait la trace de nombreux impacts. Malko fit le tour du véhicule. Le coffre n'était plus qu'une passoire.

Il examina l'intérieur.

Un corps était recroquevillé sur la banquette arrière. Un Chinois au visage couvert de sang, figé par la mort.

— C'était mon chauffeur, dit une voix derrière Malko. Nous ne révélons pas toujours qui détient réellement les postes dans nos ambassades.

Thomas Sands et Malko se regardèrent perplexes. Avec les Chinois, tout était possible. Mais de toute façon, cela avait une importance secondaire.

— Nous n'avons pas encore reçu le feu vert, annonça Thomas Sands. Est-ce que tout est en ordre de votre côté, en ce qui concerne l'échange ?

Le Chinois eut l'air profondément choqué.

— Nous ne revenons jamais sur notre parole, dit-il d'un ton sec. Nos amis nord-vietnamiens non plus. Il regarda sa montre. Les prisonniers ont été libérés depuis une demi-heure. Renseignez-vous.

— J'y vais.

Thomas Sands courut jusqu'à la Cadillac, tandis que Malko se rapprochait de Chris Jones. Tout cela ne lui disait rien. Ils étaient entourés de Chinois, isolés à des centaines de kilomètres de tout secours immédiat. En dépit du vent glacial, les Chinois des Jeep en

léger bleu de chauffe ne semblaient pas souffrir du froid. Même à cette altitude, la pensée de Mao était efficace...

L'Américain revint à grandes enjambées, le visage fermé, les yeux plus divergents que jamais. Il se planta devant l'ambassadeur.

— Rien encore, annonça-t-il laconiquement.

Une expression contrariée passa dans les yeux du Chinois.

— Il faut nous faire confiance, dit-il d'une voix nerveuse. Les Russes vont arriver d'un moment à l'autre. Je vous ai dit qu'ils étaient sur nos traces...

L'Américain eut un sourire froid et laissa son regard errer sur les collines pelées. La Cadillac semblait minuscule au bord du précipice.

— Pas de prisonniers, pas d'échange, dit-il.

Il y eut une saute de vent et une épaisse poussière jaunâtre enveloppa brusquement la longue Cadillac.

La tension avait monté imperceptiblement. Une des mitrailleuses pivota et se braqua sur le groupe des Américains. Chris Jones repoussa le cran de sûreté de sa mitraillette. À la rigueur, il pourrait éliminer une des armes automatiques. Ensuite, il était bon pour Arlington, cimetière des barbouzes particulièrement méritantes. En dépit du froid, il eut soudain très chaud.

— Livrez-nous le général Lin Piao, intima le Chinois.

Le ton était nettement moins conciliant.

Thomas Sands secoua la tête.

— Non.

Soudain, un des Chinois se pencha à l'oreille de l'ambassadeur. Aussitôt le Chinois tourna la tête. Il poussa une petite exclamation, et son visage s'éclaira.

— Regardez, dit-il aux trois Américains d'un ton triomphant.

Brusquement, des centaines de fourmis venaient d'apparaître sur les crêtes derrière eux, à un ou deux kilomètres. Il y en avait aussi de l'autre côté des lacs sur la piste qui serpentait au pied de la haute falaise.

Toutes les « fourmis » convergeaient vers l'endroit où ils se trouvaient. Malko identifia des colonnes d'hommes marchant rapidement. Ils étaient encore trop loin pour qu'on distingue plus de détails. Malko et Thomas Sands se regardèrent avec inquiétude.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'Américain.

— Des compatriotes, dit doucement l'ambassadeur chinois. Vous connaissez leur existence puisque vous avez rédigé une synthèse à leur sujet. Ils nomadisent dans le Nuristan. Nous leur avons demandé de venir nous aider. Ils sont plusieurs centaines. Beaucoup ont des armes.

Voilà pourquoi les Chinois avaient exigé le rendez-vous à Band-I-Mir. Ils avaient leur service de sécurité. À leur échelle. Même les Russes ne viendraient pas s'y frotter. C'étaient donc les mystérieux

nomades chinois à transistor qui inquiétaient tant les Afghans. L'avant-garde de l'armée chinoise !

Les Américains regardèrent en silence les fourmis qui se déplaçaient lentement et régulièrement. Dans moins d'une heure, elles auraient atteint le bord du lac. Même si Kandahar envoyait des hélicoptères, ils seraient noyés dans cette masse humaine. Thomas Sands pensa aux Chinois qui avaient dévalé le Yalu et balayé les troupes de Mac Arthur, vingt ans plus tôt. Toujours la même méthode. Ses traits se décomposèrent. Malko l'observait, dissimulant sa rage. Les Chinois leur avaient tendu un piège et ils étaient tombés en plein dedans ! Soudain il eut une idée.

Avant que Thomas Sands ouvre la bouche, il dit :

— Je crois qu'il est stupide de résister en effet. Je vais chercher le général Lin Piao.

Sans laisser le temps à l'Américain de protester, il partit vers la Cadillac, s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans l'épaisse poussière.

En le voyant, Milton Brabeck sortit de la voiture. Malko lui dit quelques mots rapidement. Le gorille le fixa avec incrédulité.

— Non, mais vous êtes fou ! protesta-t-il.

— Nous n'avons pas le temps de discuter, répliqua sèchement Malko. Allez et transmettez le message à Thomas Sands.

Le gorille partit en courant. Médusé. Malko jeta un coup d'œil au général Lin Piao. Ce dernier avait tourné la tête et regardait ses compatriotes. En voyant Malko, il reprit son attitude initiale, pleine d'indifférence. Mais ses lèvres tremblaient imperceptiblement et il respirait lourdement.

Mécaniquement, Malko s'assit sur le siège moelleux, mit le moteur en marche. Le capot vibra imperceptiblement. Il verrouilla la fermeture électrique des portes.

Milton Brabeck chuchotait à l'oreille de Thomas Sands. Soudain, le désarroi de l'Américain fit place à une joie sauvage. Il se retourna et vit la fumée bleue de l'échappement. Aussitôt, il fit face à l'ambassadeur chinois.

— Monsieur l'ambassadeur, annonça-t-il, je ne vous remettrai votre compatriote qu'une fois votre part du marché remplie.

Le Chinois secoua la tête, patelin et sûr de lui.

— Vous ne pouvez pas vous échapper. Même à pied. Nous sommes partout.

Thomas Sands chercha le regard du diplomate et dit lentement, en articulant chaque mot :

— Si vous tentez quoi que ce soit, la personne qui est au volant de cette voiture la précipitera dans le lac. Vous n'aurez pas le temps de vous y opposer.

Pour la première fois, le Chinois montra un certain désarroi :

— Mais cet homme ne va pas se suicider ?

— S'il le faut, si.

Cela plongea l'ambassadeur dans des abîmes de réflexions. Il se retourna et engagea une longue conversation avec ses compatriotes. Pendant ce temps, les fourmis se rapprochaient inéluctablement.

Soudain cinq points noirs apparurent dans le ciel, à l'ouest. Des hélicoptères. Le cœur de Thomas Sands fit un bond dans sa poitrine. Cela ne retournait pas la situation, mais permettait quand même d'équilibrer les forces. Kandahar avait vite réagi.

Malko essayait de ne pas penser, surveillant la situation dans le rétroviseur. Le combiné du radio-téléphone était décroché en permanence mais il n'en sortait qu'un bruit de fond.

De temps en temps, il appuyait sur la pédale de l'accélérateur pour s'assurer que le moteur tournait toujours. S'il fallait agir, ce serait une question de seconde. En face de lui, la falaise grandiose et ocre attirait irrésistiblement son regard. Une part de lui-même avait beau lui crier que c'était stupide de se suicider de cette façon, il savait qu'il allait le faire. Parfois, dans les circonstances tragiques, son fatalisme slave remontait à la surface. L'enjeu était grandiose. Il ne fallait pas que les Chinois puissent impunément berner leurs adversaires dans les négociations à venir.

Soudain, il aperçut les hélicoptères.

— Ce sont des Russes.

Thomas Sands avait crié. Les gros appareils tournaient maintenant au-dessus d'eux, très bas. Des hélicoptères gros-porteurs de fabrication russe avec les marques de l'armée afghane.

L'ambassadeur chinois cria à son tour, à la limite de l'hystérie :

— Il faut nous donner le général Lin Piao tout de suite. Vous... vous...

— Ne vous affolez pas, dit l'Américain, ce sont des Afghans. Ils sont peut-être surpris de voir autant de monde dans ce coin désert. D'habitude, il n'y a que des hippies...

Soudain, un des hélicoptères descendit doucement à deux cents mètres et se posa dans un nuage de poussière jaune. Les quatre autres continuaient à tourner avec un bruissement soyeux. Une colonne de « nomades » apparut au sommet de la crête. L'ambassadeur chinois aboya un ordre bref. Les mitrailleuses des Jeep effectuèrent un quart de tour et se braquèrent sur l'appareil qui venait de se poser.

La poussière jaune retomba enfin. La porte latérale était ouverte. Plusieurs hommes en combinaison de vol sautèrent au sol, tous armés. Le Chinois plissa les yeux. Il s'agissait de Blancs et non d'Afghans... Sans tourner la tête, l'ambassadeur lança un ordre et le canon d'une des mitrailleuses s'abaissa.

Les détonations sèches firent sursauter Thomas Sands. De petits geysers de poussière jaillirent tout autour de l'hélicoptère. Volontairement, les Chinois avaient tiré trop court. Comme de gros frelons, les quatre autres appareils se laissèrent tomber sur les pitons entourant la piste. L'un d'eux barrant la route à la première colonne de Chinois. Cela se gâtait.

L'ambassadeur pointa un doigt jaune et fin sur Thomas Sands :

— Livrez-moi immédiatement le général Lin Piao.

Thomas Sands leva le bras, sans se retourner. Le signal convenu avec Malko.

— Non.

Ce n'était pas pour les trente prisonniers. Mais si on habituait les Chinois à ne pas respecter leur parole, ce serait fini des négociations futures.

Lentement, des hommes émergeaient des cinq hélicoptères. Tous des Blancs. Les « nomades » s'étaient rapprochés et convergeaient lentement vers le point où ils se trouvaient incroyablement nombreux. Sur le dos d'un des hommes de tête, l'Américain aperçut le canon d'une mitrailleuse légère... Les Russes allaient être balayés par cette multitude. Mais il y avait peu de chances qu'il soit là pour assister au dénouement. Un qui devait bien rire, c'était le colonel Kurt Pilz. Il s'en tirait pas mal.

Et Dieu reconnaîtrait les siens.

— Nous allons nous emparer du général de force, avertit d'une voix posée l'ambassadeur chinois, vous êtes stupides. Ce n'est pas la solution correcte.

— La solution correcte, répliqua Thomas Sands, c'est de respecter les termes de l'échange.

Le Chinois ne l'écoutait plus. Il donna un ordre. Une des mitrailleuses pivota, menaçant Thomas Sands. Lentement, la bouche sèche, l'Américain abaissa le bras. Il n'allait pas survivre longtemps à Malko. C'était bête de finir dans ce coin perdu et grandiose d'Afghanistan pour un jeune et brillant membre de la C.I.A.

L'ambassadeur de Chine poussa un cri étranglé en entendant le moteur de la Cadillac rugir.

Malko mit une fraction de seconde à réaliser la signification du

signal de Thomas Sands. Ses mains étaient collées par la sueur au volant. Il allait mourir. Furieusement, il se força à ne pas penser.

Son pied écrasa férocement l'accélérateur de la Cadillac. La lourde voiture fit un bond en avant, ses roues arrière envoyèrent un flot de poussière jaune qui la cacha aux Chinois.

Comme un automate, il braqua le volant, virant légèrement, de façon à ce que la voiture soit perpendiculaire à la falaise. Puis, il se rejeta en arrière et éclata de rire. Quelle mort idiote !

La Cadillac semblait flotter sur la poussière. Il restait quelques secondes avant la chute. Le compteur indiquait : 45 milles. À cause de la poussière, il avait l'impression d'aller plus vite. Il appuya encore sur l'accélérateur. La falaise venait vers lui à toute vitesse.

Il ferma les yeux.

Le ralentissement brutal le projeta la tête la première contre le pare-brise.

Machinalement, il regarda son pied droit : la pédale de l'accélérateur était enfoncée à fond. Mais l'aiguille du compteur tendait vers zéro. Aussitôt, il relâcha la pédale et la réenfonça d'un coup. Le gros moteur rugit, il y eut un hurlement de pneus à l'arrière et une odeur de brûlé. La voiture s'arrêta complètement, en travers de sa trajectoire, dans un nuage de poussière, qui recouvrait même le pare-brise. Malko avait l'impression de venir d'atterrir sur la Lune dans le Lem.

D'un coup d'épaule, il ouvrit la portière et regarda autour de lui.

La Cadillac était stoppée à dix mètres du gouffre, les roues arrière engluées dans la poussière jusqu'au moyeu. Il n'avait pas vu que la couche allait en s'épaississant vers le bord. Il aurait fallu un éléphant pour bouger les 3 000 livres du véhicule. La poussière retomba un peu et il distingua le groupe des Chinois et les trois Américains.

Une rafale claqua. La mitrailleuse chinoise venait de tirer. La poussière jaillit à deux mètres du capot. Il replongea dans la voiture et passa par-dessus le siège avant. Il n'avait plus qu'une chose à faire : exécuter le général Lin Piao pour qu'il ne tombe pas vivant aux mains des Chinois. Il tira son pistolet extra-plat et le braqua sur le prisonnier. Mais il n'arrivait pas à appuyer sur la détente. Jamais encore, il n'avait tué ainsi de sang-froid, sans être menacé.

Le Chinois le fixait, terrorisé. Il murmura un des seuls mots d'anglais qu'il connaissait :

— Please...

Puis, sans crier gare, il se jeta sur la portière, l'ouvrit et se rua dehors. Malko n'eut rien le temps de faire. Le général Lin Piao battit l'air de ses bras et s'effondra dans la poussière, à quelques mètres de la voiture. Juste au moment où une voix sortait de la radio.

À travers les coups de feu, Malko entendit une voix américaine,

claire et posée, qui demanda :

— Thomas Sands, Thomas Sands, vous êtes à l'écoute ?

On aurait dit qu'il se trouvait à vingt mètres. Malko appuya sur la touche du combiné.

— Ici, l'adjoint de Thomas Sands, dit-il. Qui êtes-vous ?

— Votre relais de Kabul, fit la voix. Tout est O.K., je répète tout est O.K. Vous pouvez procéder à l'échange. Nous avons touché la contrepartie...

C'était un peu tard.

— Ils étaient en retard, remarqua-t-il.

Il y eut un blanc, puis la voix, toujours aussi posée, fit :

— Non. Nous avons fait une erreur. Ils avaient choisi comme référence du rendez-vous l'heure GMT. Nous n'avons pas pensé que l'hiver était commencé et que c'était GMT plus un. Mais cela n'a pas grande importance.

Malko préféra raccrocher. Il aurait été grossier. Il ouvrit la portière et plongea dans la poussière, protégé par la voiture. Le général Lin Piao était couché sur le ventre, devant le capot de la Cadillac. Il se pencha et le retourna avec précautions.

Les yeux de l'ancien numéro deux de la Chine Populaire étaient grands ouverts. Sa bouche avait encore quelques crispations, mais la balle qui était entrée juste sous son œil droit lui avait traversé le cerveau. Un filet de sang se perdait dans son cou.

Malko se sentit envahi d'une immense lassitude. Tous ces efforts et ces pièges pour en arriver là ! Il prit le Chinois sous les genoux et sous les bras et le souleva. Il était terriblement léger, en dépit de la mort.

Lentement, afin que les Chinois puissent bien l'observer, il sortit de l'abri de la voiture, fit demi-tour et marcha vers eux, le cadavre dans ses bras. Ses pieds glissaient dans l'épaisse poussière, l'air raréfié ne nourrissait pas assez ses poumons et il lui semblait respirer du feu.

C'était vraiment la journée des erreurs tragiques. Qui dans le monde civilisé pouvait se douter du drame en train de se dérouler sur ce plateau perdu d'Afghanistan, dans un des plus beaux sites du monde ?

Les hélicoptères russes n'avaient pas bougé. Une quinzaine d'hommes étaient groupés autour de chacun d'eux. Mais peu à peu, les colonnes de « nomades » les cernaient, envahissant le plateau, lentement et inexorablement. Une trentaine de Chinois, de l'eau glacée jusqu'aux genoux, traversaient l'espace marécageux entre les deux lacs, pour remonter dans leur dos, tous armés. La tête du général Lin Piao oscillait au rythme de la marche de Malko. Déjà, la poussière jaune s'infiltrait dans la bouche ouverte.

L'ambassadeur de Chine Populaire était gris. Il contemplait le corps de son compatriote étendu dans la poussière jaune comme si

cela avait été un fantôme. Il se pencha et tâta la chair autour de la blessure. Un peu de sang frais resta collé à ses doigts et il n'osa pas les essuyer au manteau du mort.

Peu à peu, les « nomades » se déployaient en cercle autour du groupe, à une centaine de mètres, sans un mot, sans un cri. Face aux hélicoptères russes. Ceux-ci n'avaient encore manifesté aucune intention offensive. Ils étaient là et attendaient, sachant que tôt ou tard, les Chinois seraient forcés de quitter Band-I-Mir. C'était l'endroit idéal pour un guet-apens...

— Je suis désolé, dit Thomas Sands.

Lui aussi regardait le cadavre du général Lin Piao. Un tic nerveux agitait son œil gauche. La tension avait été trop forte. Quant à Malko, il était au volant... De temps en temps, il se retournait vers la grosse Cadillac noire qui avait failli devenir son cercueil.

Thomas Sands toussota discrètement.

— Nous allons partir, dit-il. Il est à vous. Pouvez-vous nous prêter quelques hommes pour dégager notre voiture ?

— Attendez, dit le Chinois. Je ne peux pas emporter ce corps. Nous allons le brûler.

— Le brûler ?

L'ambassadeur ne quittait pas des yeux le cadavre.

— Si nous voulons l'emmener, cela risque de me coûter beaucoup d'hommes. Je les aurais sacrifiés pour un vivant, pas pour un mort. Il me suffit d'avoir vu ce cadavre. Maintenant, plus vite il disparaîtra, mieux cela vaudra...

Un peu étonné, Thomas Sands haussa les épaules.

— Si vous voulez.

Malko essuya son front en sueur. Quand le soleil était haut, il faisait presque aussi chaud qu'à Kaboul. On avait disposé le corps du Chinois sur un lit de pierres. Depuis une demi-heure, les Chinois se relayaient pour arroser le corps avec de l'essence soutirée à la Cadillac et aux Mercedes.

Tous firent cercle, le visage grave.

L'ambassadeur craqua une poignée d'allumettes et les jeta sur la poitrine de l'ancien dauphin de Mao Tsé-toung. Une flamme jaune jaillit et se tordit, puis tout le corps s'embrasa d'un coup. Les cheveux brûlèrent en quelques secondes, puis la peau commença à changer de couleur et à cloquer.

Ainsi se terminait l'aventure de l'homme qui avait voulu défier Mao Tsé-toung. Grâce au manteau imprégné d'essence, le corps brûlait lentement mais régulièrement. Une saute de vent rabattit sur les

assistants un nuage de fumée âcre. Les Chinois restèrent impassibles.

Au bout d'un quart d'heure, l'ambassadeur donna l'ordre de répandre sur le corps les deux derniers jerricans pour relancer la combustion. Mais déjà, le visage était méconnaissable.

Les Russes, déconcertés, n'avaient pas réagi. Il était trop tard. Le général Lin Piao n'était plus qu'un corps anonyme. Comme ces suppliciés de l'Inquisition dont on dispersait les cendres aux quatre vents... La fumée était maintenant âcre et noire, nauséabonde. Le Chinois semblait avoir rapetissé. Seuls les pieds et les chevilles émergeaient d'un magma noirâtre. Chris Jones et Milton Brabeck, dépassés, ne disaient plus un mot. Thomas Sands se tourna vers l'ambassadeur :

— Vous allez le laisser là ?

Le Chinois le regarda, choqué.

— Son corps sera rapatrié en Chine et rendu à sa famille.

Il dit quelque chose. Aussitôt, deux Chinois apportèrent une couverture qu'ils étalèrent près du bûcher improvisé.

Sans ménagements, ils y enroulèrent le corps encore brûlant, puis soulevèrent le macabre colis et le portèrent dans la Mercedes qui contenait déjà le cadavre du chauffeur.

L'ambassadeur de Chine Populaire fit un petit salut sec :

— Je pense qu'il vaut mieux que vous partiez les premiers.

Thomas Sands et Malko se consultèrent du regard. C'était en effet plus prudent.

Il n'y eut pas de poignée de mains. Ils remontèrent dans la Cadillac avec les gorilles, firent une marche arrière et se lancèrent sur la piste.

La Cadillac arriva en crabe au sommet d'une crête. La piste s'était tellement divisée qu'elle en était presque invisible. Malko se retourna pour contempler une dernière fois les lacs de Band-I-Mir, en afghan, le barrage des Saints.

Cinq nuages de poussière s'élevèrent dans le ciel. Les Russes avaient renoncé. À l'endroit où on avait brûlé le Chinois, il ne restait plus qu'une tache noire.

Le capot bascula vers l'avant. Devant s'étalait une petite plaine étrangement verte. Ensuite, la rocaille reprenait jusqu'à Bamyan.

CHAPITRE XX

Le colonel Pilz fronça les sourcils avec agacement. Les aboiements furieux de son chien faisaient trembler les vitres de la villa. C'était un doberman énorme et féroce, ramené d'Europe trois ans plus tôt. L'Allemand avait donné congé à ses gardes et à son batcha, ne conservant que le chien. Il voulait être seul.

Les aboiements cessèrent d'un coup, comme un disque qui s'arrête. Ce devait être un rôdeur qui avait inspecté la villa cossue. De toute façon, le colonel Pilz s'en moquait éperdument. De cela comme du reste.

Le silence retombé, il lui parut que les battements de son cœur avaient encore augmenté. Distraitement, il jouait avec son parabellum, en caressant la crosse rugueuse. Depuis Smolensk, en 1943, il conservait cette arme fétiche. Lentement, il força son bras droit à se lever et il posa l'extrémité du canon sur sa poitrine, un peu à gauche du sternum. Il avait trop peur en se tirant une balle à la tempe de rester aveugle et idiot comme un de ses amis... Il ferma les yeux quelques secondes, cherchant à se concentrer sur l'image de Birgitta. Elle lui avait apporté beaucoup. Le lendemain matin, il était convoqué chez le roi, pour avoir à répondre de son échec. Et depuis la mort de la jeune Allemande, toutes les nuits, il rêvait à elle, la voyait écartelée, brutalisée, tuée. Il se réveillait en sursaut, un goût de cendres dans la bouche.

C'était trop pour un seul homme. Survivant d'une génération décimée, ses meilleurs amis étaient des morts. Il allait les rejoindre.

Elko Krisantem tira le cadavre du gros chien en arrière et retira son lacet d'autour de son cou. Puis, il défit le rouleau de cuir avec lequel il s'était protégé le bras gauche pour que le chien le morde. Tranquillement, il alla à la grille et l'ouvrit. Malko et Lal se glissèrent aussitôt dans le jardin.

La maison du colonel Pilz était totalement silencieuse. Les rues autour étaient désertes. Malko s'étonna de ne pas trouver de garde. Son pistolet extra-plat au poing, il s'attendait à tout. Il respira

profondément en regardant la raie de lumière qui filtrait d'une des fenêtres. L'Allemand était chez lui. D'ailleurs sa Mercedes se trouvait dans le garage. Même si cela devait déclencher des catastrophes, il était décidé à exécuter le colonel Kurt Pilz avant de quitter l'Afghanistan. Pour une certaine idée qu'il se faisait de lui-même. Il s'était bien gardé de mettre Thomas Sands au courant. L'Américain aurait été capable de le dénoncer. Raison d'État avant tout.

Au prochain cocktail diplomatique, il rencontrerait le colonel Pilz et lui serrerait la main sans rancune. Lui et l'Allemand faisaient une guerre de gentleman, sans haine et sans passion. Seulement, Malko et eux n'attachaient pas le même sens au mot gentleman. Birgitta, l'Allemande au crâne rasé, reposait dans un coin de désert, sans même une croix. À cause de Kurt Pilz.

Il s'approcha de Krisantem.

— Je n'ai plus besoin de vous Elko, dit-il. Rentrez à l'hôtel...

Le Turc ne bougea pas.

— Et s'ils sont plusieurs ? demanda-t-il à voix basse.

— C'est mon affaire, dit fermement Malko. Allez me faire couler un bain. Avec beaucoup de mousse. J'en aurai besoin.

Quand Malko adoptait ce ton faussement détaché, Elko Krisantem savait que ce n'était pas la peine de discuter. En bougonnant, il s'éloigna dans l'obscurité et sortit du jardin.

Malko avança tout doucement vers la porte, Lal sur ses talons. Il avait bien ordonné au gamin de s'éloigner mais ce dernier avait fait la sourde oreille. Quand il atteignit la porte, il était en sueur. Ce n'était pas possible qu'un homme de l'importance du colonel Pilz ne soit pas gardé. En un éclair, il pensa que l'Allemand lui avait tendu un piège, que tout allait s'éclaircir et qu'il allait tomber sous les balles de ses gardes du corps. Il regarda le ciel étoilé et aspira une bouffée d'air frais.

Tant pis. Il ne reculerait pas. Doucement, il posa la main sur la poignée de la porte, son pistolet dans la main droite, prêt à tirer. Au même moment, une détonation venue de l'intérieur lui jeta le cœur dans la gorge.

Le silence retomba, troublé par les échos sonores du coup de feu. Malko tourna la poignée et la porte s'ouvrit.

Le colonel Kurt Pilz était assis dans son fauteuil, la tête sur la poitrine, les yeux ouverts, une large tache de sang sur sa chemise bleue. Sa main droite pendait, avec, au bout, le lourd parabellum. Dans la pièce flottait l'âcre odeur de la cordite.

Malko demeura immobile sur le seuil. Voilà pourquoi l'Allemand était seul dans sa villa ce soir-là...

L'œil de verre de l'Allemand semblait le narguer. Lal surgit derrière Malko. Il s'approcha du mort et lui prit son parabellum qu'il

glissa dans sa ceinture. Puis il tira une cartouche de dynamite de sa poche, ouvrit de force les dents serrées de l'Allemand et la glissa dans sa bouche !

Le premier mouvement de Malko fut de l'arracher et de gronder le gamin. Mort, le colonel Pilz avait droit à la paix. Puis il pensa que personne ne saurait qu'il avait voulu venger Birgitta. Il préférait être accusé à tort d'un meurtre... D'un regard, il fit comprendre à Lal qu'il était d'accord.

Le gamin sortit un briquet et alluma la courte mèche. Malko et lui sortirent rapidement. Au moment de franchir la porte, Lal se retourna et jeta sur les genoux du colonel Pilz une seconde cartouche qui exploserait par sympathie. Puis il cligna de l'œil au mort. Totalement dépourvu de sensibilité, il trouvait la scène du plus haut comique...

Ils eurent le temps d'atteindre le bout de la rue. Une explosion sourde envoya une gerbe de flammes dans le ciel noir de Kaboul. Le colonel Pilz venait de mourir une deuxième fois.

Le coup de feu se répercuta longuement sur le désert. En tête de la caravane, le géant Tafik avait porté la main à sa gorge. Un peu de sang très rouge filtrait entre ses doigts épais.

Son cheval frémit à l'odeur du sang et s'arrêta. Lentement, très lentement, le géant glissa sur le côté, puis tomba lourdement sur le sol. Ses compagnons mirent pied à terre et se précipitèrent à son secours. Tafik avait déjà les yeux glauques et ne pouvait plus parler.

Étouffé par son propre sang, il mourut en moins d'une minute, sans un mot.

Les hommes et les femmes de la tribu se rassemblèrent autour du corps, scrutant les collines d'où était parti le coup de feu, déjà assombries par le crépuscule. Ils ne comprenaient pas : la tribu n'avait pas d'ennemis. Tafik était un homme craint et respecté. Aucun autre coup de feu n'éclatait alors qu'ils étaient vulnérables... Une femme brandit son fusil, criant qu'il fallait venger Tafik.

Étendu entre deux rochers, Malko attendait, le cœur battant. Si les Kuchis décidaient de venger le géant, il était perdu. Avec son vieux Lee-Enfield, il ne tiendrait pas un quart d'heure. Même avec les pétards de Lal. Le gamin n'avait pas voulu se séparer de lui. Depuis trois jours, c'est lui qui l'avait guidé à travers les méandres rocailleux qui surplombaient le camp des Kuchis.

Elko Krisanem avait repris l'avion, ainsi que Chris Jones et Milton Brabeck, mais Malko ne voulait pas quitter l'Afghanistan en laissant des dettes...

Dans sa ceinture, Lal serrait un gros rouleau de roupies : de quoi devenir propriétaire de la boutique d'explosifs qu'il gardait à Landicotal. Son rêve. Il avait baisé les mains de Malko, quand ce dernier lui avait donné l'argent. Maintenant, il attendait les yeux

brillants, ses cartouches de dynamite soigneusement rangées près de lui.

L'audace de Malko le fascinait.

Soudain, plusieurs cavaliers prirent le corps de Tafik et le mirent en travers de sa selle. La caravane repartait en sens inverse, renonçant à venger son mort. Lal poussa un cri de joie étouffé. Malko crut qu'il allait jeter en l'air un de ses pétards... Mais il se contenta de venir frotter sa tête contre lui et de lui embrasser la main dans un flot de paroles. Au passage, Malko reconnut un des mots persans qu'il connaissait : Tureh : courage.

Les cavaliers s'éloignaient. À la place où était tombé le géant Tafik, il ne restait plus qu'une tache rouge.

De la couleur des roses que Malko ne pourrait jamais déposer sur la tombe de Birgitta.

- {1} Aidez-moi.
- {2} Neuf roupies pour un dollar, Sir, bon argent.
- {3} Services Spéciaux afghans.
- {4} Vous allez à Peshawar ?
- {5} Bon Dieu.
- {6} Écrasons l'Inde.
- {7} Vêtements en peau de mouton retournée.
- {8} United State Information Service.
- {9} Afghanis.
- {10} Domestique.
- {11} Race supérieure.
- {12} Oui, oui.
- {13} Bonshommes, en afghan.
- {14} Vous avez besoin d'un fusil, monsieur.
- {15} Sorte de préfecture de police de Kabul.
- {16} Sécurité nationale.
- {17} Oui, oui.
- {18} Tribu afghane.
- {19} Ramassez-la!
- {20} Prends-la ! Prends-la !